

# BIOGRAPHIES

DES

## PRÊTRES DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

*qui se sont le plus distingués par leurs vertus,  
leurs talents & leur zèle*

1847 - 1887

Mementote præpositorum vestrorum,  
qui vobis locuti sunt verbum Dei;  
quorum intuentes exitum conversa-  
tionis, imitamini fidem.

*S. Paul, aux Hebreux, XIII, 7.*

TOME PREMIER



A LILLE

CHEZ L. QUARRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
GRAND' PLACE

1890

1321  
1321



# BIOGRAPHIES

DES

PRÊTRES DU DIOCESE DE CAMBRAI

BIOGRAPHIES

PRETRES DU DIOCESE DE GARRETT

# BIOGRAPHIES

DES

## PRÊTRES DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

*qui se sont le plus distingués par leurs vertus,  
leurs talents & leur zèle*

1847 - 1887

Mementote præpositorum vestrorum,  
qui vobis locuti sunt verbum Dei ;  
quorum intuentes exitum conversa-  
tionis, imitamini fidem.

*S. Paul, aux Hébreux, XIII, 7.*

TOME II DE LA COLLECTION



LILLE

L. QUARRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GRAND'PLACE, 64

1890

BIOGRAPHICAL

AND

STATISTICAL

OF THE

ARMY

1867-1887

BY

JOHN H. DE LA BECKHOF



1887

OF THE

1887

# LETTRE D'APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR THIBAUDIER

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

---

*Etant informé que des ecclésiastiques respectables et distingués ont associé leur travail pour publier les Biographies d'un certain nombre de prêtres du diocèse de Cambrai, qui ont laissé une mémoire vénérée et de saints exemples, nous approuvons très volontiers cette publication. Nous en exprimons notre satisfaction aux écrivains qui la donnent au diocèse et à l'Eglise ; nous prions Dieu que la lecture de ces vies sacerdotales éveille et entretienne une pieuse émulation*

*chez les successeurs de ces vrais ministres de  
Jésus-Christ ainsi qu'une utile édification chez  
les fidèles.*

† ODON, Arch. de Cambrai.

*Cambrai, le 13 Janvier 1890.*





## LETTRE DU R. P. FÉLIX, S. J.

---

MONSIEUR LE DOCTEUR,

Vous avez entrepris de collectionner et de publier les biographies des prêtres du diocèse de Cambrai décédés dans ces derniers temps, après avoir édifié dans leur vie, d'une manière plus particulière, le clergé et les fidèles ; et vous me faites l'honneur de me demander comment j'apprécie cette publication.

Après l'approbation qu'elle a déjà reçue de Monseigneur l'Archevêque, et les encouragements autorisés dont vous pouvez vous prévaloir, mon humble avis ne peut rien ajouter à des suffrages si graves et venus de si haut. Mais, puisque vous voulez absolument avoir une expression quelconque de ma pensée sur ce beau et important travail, je suis heureux de vous dire que j'applaudis de toute mon âme de prêtre, de religieux, et aussi d'enfant du Nord, à ces volumes appelés non-seulement à faire le plus grand honneur au clergé de cet admirable diocèse, mais encore, et par dessus tout, destinés à faire le bien le plus sérieux à toutes les âmes qui liront ces pages, d'où s'exhale un parfum de vertus sacerdotales et religieuses.

Sans doute, ceux qui ont mieux connu et vu de plus près ces prêtres vénérés dont vous faites revivre la mémoire, y trouveront un attrait plus attachant et en ressentiront une impression personnelle plus vive et plus profonde ; mais tous, et ceux-là mêmes qui n'ont pas eu avec eux de rapport et de contact particulier, y gagneront une lecture tout à la fois édifiante et intéressante. Il est difficile de décider ce qui l'emporte dans ces pages, l'intérêt ou l'édification ; ces deux choses, bien qu'en des mesures diverses, se rencontrant dans toutes. Dans la diversité qui en augmente le charme, toutes ces biographies offrent cette belle et féconde unité, à savoir, l'excitation à la vertu et à la sainteté sacerdotale.

Ce que les auteurs de ces pieuses notices, en nous retraçant ces physionomies d'évêques, de prêtres et de religieux, ont eu particulièrement en vue, c'est, en effet, de nous proposer des modèles à imiter.

Qui ne sait quel est sur toutes les âmes humaines l'ascendant et la puissance de l'exemple ? On l'a dit avec raison : Les paroles volent, mais les exemples entraînent, *Verba volant, exempla trahunt*. Ou plutôt, l'exemple est lui-même une parole, c'est-à-dire la manifestation d'une âme ; c'est la parole, tout à la fois la plus illuminative, la plus attractive et la plus persuasive, donc, la plus dominatrice et la plus vraiment efficace. Nous avons l'instinct de la perfection ; et, parce que nous tendons au parfait, nous sommes essentiellement des êtres imitateurs ; et c'est là ce qui nous explique la grande puissance de l'exemple dans l'humanité.

C'est pour cela, sans doute, que Jésus-Christ, le Verbe incarné, s'est posé devant nous comme notre divin modèle, et nous a demandé, comme moyen et ressort de toute perfection, l'imitation de lui-même : « Je vous ai donné l'exemple, *Exemplum dedi vobis* ; afin que ce que j'ai fait, vous le

fassiez vous-mêmes, *Ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Le Christianisme, ce n'est pas seulement pour nous la Rédemption; c'est aussi la réformation de l'humanité par l'imitation du modèle divin.

Mais, chose remarquable, le divin dans notre modèle ne nous suffit pas; nous y voulons l'*humain*; et nous désirons avoir à imiter des êtres qui aient connu, comme nous, les misères et les infirmités de notre vie terrestre. C'est ce qui explique pourquoi nous aimons à prendre pour exemplaires, les vies des saints qui ont passé sur cette terre en y portant en eux, comme nous-mêmes, cette part d'humaine faiblesse, commun héritage de tous les enfants d'Adam. Et cet exemple a sur nous une puissance et une efficacité plus particulière, lorsqu'il est pris aussi près de nous que possible, et qu'il nous est montré dans des hommes qui ont habité le milieu que nous habitons, ont agi dans la sphère où nous agissons et vécu de la vie dont nous vivons.

Les saints que l'Eglise, de siècle en siècle, a placés sur ses autels, et dont elle fait à la fois nos protecteurs et nos modèles, nous apparaissent souvent dans un lointain qui les grandit à nos yeux, et semble leur donner quelque chose de surhumain. L'éclat même de leur sainteté a je ne sais quoi qui nous éblouit; l'héroïsme de leur vertu effraie parfois notre faiblesse; devant tant de prodiges que nous en transmet l'histoire, nous pouvons être tentés de nous dire dans un accès de découragement: Comment pourrai-je faire ce qu'ont fait ces saints? Comment serai-je ce qu'ils ont été sur la terre, pour devenir moi-même ce qu'ils sont dans le ciel? Eh bien, voici des hommes rapprochés de nous de toutes les manières; des hommes que nous avons connus et aimés, que nous avons entendus parler, et que nous avons pu regarder faire. Plusieurs, sans doute, beaucoup même parmi eux,

nous pouvons le croire, sont des saints déjà couronnés dans le ciel pour leurs travaux, leurs luttes et leurs mérites de la terre (il y a, en effet, dans le ciel d'autres saints que ceux que l'Eglise élève et honore sur ses autels) ; mais leurs vertus et leur sainteté sont, si je puis ainsi parler, plus à notre portée, elles n'offrent rien qui puisse décourager en nous l'imitation de leurs exemples, et c'est d'eux surtout que nous pouvons dire à la lettre : Ils ont été ce que nous sommes ; ils ont foulé de leurs pieds le sol que nous foulons nous-mêmes ; voici devant nous la trace encore récente de leurs pas ; nous les avons vus à l'œuvre : ils ont combattu les combats que nous combattons, moissonné sur le champ où nous moissonnons, cultivé la vigne que nous cultivons, et plusieurs ont avant nous, par leur parole, leur dévouement et leurs sacrifices, touché aux âmes auxquelles nous touchons nous-mêmes par nos saintes fonctions, et dans lesquelles nous retrouvons les vestiges de leur zèle, encore embaumés des parfums de leurs vertus.

Dès lors, comment pourrions-nous ne pas suivre, ne fût-ce que de loin, les traces qu'ils nous ont laissées, en y passant, sur ce chemin où nous marchons nous-mêmes après eux ? Et comment pourrions-nous ne pas nous inspirer de leur souvenir, nous édifier de leurs vertus, et nous former le plus possible à leur image et à leur ressemblance ?

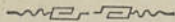
Vous le voyez, Monsieur l'abbé, vous rendez au digne clergé de ce cher diocèse de Cambrai un éminent service en lui offrant, dans votre précieuse collection de biographies sacerdotales, des modèles choisis dans son propre sein ; modèles d'autant plus efficaces, que bon nombre de ses membres demeurent unis à ces chers morts, par le souvenir, l'affection et la reconnaissance.

Moi-même, permettez-moi de vous le dire ici, je me sens

encore attaché d'âme et de cœur à beaucoup de ces prêtres vénérés. Le plus grand nombre des noms qui figurent dans votre si intéressante publication me rappellent de douces et saintes affections. Aussi, j'aurais voulu pouvoir retracer ici quelques traits de ces anciens et saints amis, dont le souvenir me demeure toujours présent et toujours cher. Mais il faudrait pour cela dépasser les limites d'une simple lettre. Sans reproduire la physionomie propre de chacun d'eux, j'aime mieux les grouper tous dans le pieux et affectueux hommage que je suis heureux de leur envoyer, en les remerciant des exemples qu'ils nous ont donnés sur la terre, et en les suppliant de nous bénir du haut du ciel, et de nous obtenir la grâce de marcher sur leurs traces, en imitant leurs vertus.

P. FÉLIX, S. J.

20 Décembre 1889.





## INTRODUCTION



« Transmettre à la postérité les œuvres et le  
» caractère des hommes illustres est un antique  
» usage dont notre siècle lui-même, si peu curieux  
» qu'il soit des gloires contemporaines, ne s'est  
» pas affranchi, toutes les fois qu'un grand et  
» notoire mérite a su vaincre et surmonter un  
» mal commun aux petites comme aux grandes  
» cités : l'ignorance du bien et l'envie (1). »

Bon nombre de nos lecteurs ont reconnu le *style* de fer qui burina ces lignes, les premières de la fameuse Vie d'Agricola.

La crainte de paraître travailler à sa propre renommée en célébrant la mémoire d'un mem-

(1) *Clarorum virorum facta moresque posteris tradere antiquitus usitatum, ne nostris quidem temporibus quamquam incuriosa suorum ætas omisit, quoties magna aliqua ac nobilis virtus vicit ac supergressa est vitium parvis magnisque civitatibus commune, ignorantiam recti et invidiam.*

bre de sa famille, n'a point empêché Tacite d'écrire une biographie qui l'a pour jamais immortalisé lui-même en même temps que son beau-père. Il a suffi à l'historien romain de savoir que les hauts faits du vainqueur de la Bretagne avaient conquis à celui-ci une popularité de bon aloi, pour se croire en droit d'en publier le récit, et cette noble confiance a reçu la sanction des siècles.

Ne nous sera-t-il pas permis de tenter la même chose, en nous appuyant sur des raisons semblables, sinon meilleures encore ?

C'est bien aussi, sans doute, à des archives de famille que nous apportons aujourd'hui le tribut de nos recherches, puisqu'il existe entre nos héros et nous une parenté sacerdotale dont nous avons lieu d'être fiers ; mais nous ne nous dissimulons pas que, en accroissant notre patrimoine d'honneur et de traditions, cette confraternité de ministère accroît d'autant nos devoirs.

D'autre part, les deux conditions invoquées par Tacite pour justifier la composition de son livre sont remplies et même dépassées en ce qui concerne l'ouvrage que nous annonçons. Non-seulement, en effet, les vies de nos vénérés confrères se sont écoulées à ciel ouvert, sous les yeux de leurs contemporains, et ont désarmé la critique la plus minutieuse ; mais, de plus, elles ont tracé



dans le champ de l'Eglise un lumineux sillon de gloire et d'édification qui n'a besoin que d'être prolongé davantage pour multiplier ses fruits de salut.

Etablir brièvement les propositions que nous venons d'avancer, et faire voir comment nous avons essayé de nous acquitter de notre tâche, tel sera le double objet de cette introduction.

## I

On sait ce qu'est un Diocèse. Cette vaste circonscription ecclésiastique possède sa vie propre, dont l'évêque est, pour ainsi dire, l'âme, et dont les principaux organes fonctionnent, sous son impulsion dirigeante, au siège de l'administration. Il semblerait donc, à première vue, que, ayant à raconter les grandes œuvres de nos modèles dans le sacerdoce, nous devions tout d'abord parler de nos évêques, et nous donner le facile plaisir de montrer leur action puissante sur leurs diocésains. Mgr Belmas<sup>(1)</sup>, les Cardinaux Giraud et Regnier, Mgr Duquesnay et Mgr Hasley ont tous laissé une réputation de dignité person-

(1) Réserve faite, bien entendu, de son gallicanisme et du criminel serment qu'il a, du reste, rétracté.

nelle, de sagesse de conduite et d'expérience administrative plus que suffisante pour justifier tous nos éloges. Mais nous siérait-il bien, dans un recueil de simples notices biographiques comme celui-ci, de juger les prélats que « Dieu a préposés au gouvernement de cette portion de son Eglise (1) ? » Aussi préférons-nous ne citer leurs noms en passant que pour nous souvenir exclusivement du bien qu'ils ont fait ou voulu faire, sans nous permettre de porter sur eux des appréciations dont les éléments nous manquent. A défaut d'autre mérite, nous voulons, du moins, que notre livre ait, devant nos lecteurs, celui du respect d'une autorité qui fut la leur aussi bien que la nôtre.

Mais nos premiers pasteurs ont été secondés dans toutes les voies possibles du zèle par des collaborateurs ecclésiastiques animés de leur esprit d'apostolat. On les a vus, ces hommes de Dieu, se dépenser sans mesure au service des âmes (2), à n'importe quel degré de l'échelle hiérarchique. Professeurs, aumôniers, curés, supérieurs d'institutions enseignantes, doyens, chanoines, vicaires-généraux, missionnaires, tous

(1) Act. XX, 28.

(2) II Cor. XII, 15.

ont apporté leur part d'efforts, de dévouement et de sacrifices, parfois bien pénibles, à la construction de cet édifice de *pierres vivantes et choisies* (1) qui sont les pieux fidèles d'une paroisse et qui doivent devenir les élus couronnés du Ciel. Leur passage à travers nos populations est encore reconnaissable aujourd'hui aux fruits de grâce et de salut qu'ils ont laissés derrière eux, comme une moisson sans cesse mûrissante. Comment en faire l'énumération complète? Ici, ce sont des vocations sacerdotales pressenties, ébauchées ou sauvegardées; là, des âmes généreuses orientées vers ces cloîtres où se conserve dans toute sa vertu primordiale la pure sève du catholicisme; ailleurs, ce sont des familles maintenues et affermies dans leurs traditions patriarcales; plus loin, ce sont des maisons d'éducation où se recrute l'élite de nos chrétiens militants; d'un côté, ce sont des congrégations de jeunes gens ou de jeunes filles, disséminées comme des abris tutélaires au milieu des dangers du monde; de l'autre, enfin, ce sont des œuvres populaires, patronages, cercles d'ouvriers, corporations, qui préparent à la France un avenir réparateur. Dieu seul pourrait savoir et nommer les créations de tout genre sorties de

(1) Messe de la Dédicace des églises.

ces vrais cœurs de prêtres, parce que seul Il les a inspirés ; et nous-mêmes ne connaissons qu'au Ciel la somme de mérites accumulés par les travaux qu'ils ont commencés ou poursuivis sous nos yeux, et dont les inappréciables résultats dureront jusqu'au dernier des jours.

Et n'allons pas croire que tout ce bien se soit opéré sans contradiction. Nulle œuvre n'est féconde que dans la mesure où elle s'est unie à la Croix. Jamais l'irréconciliable ennemi du Christ n'a pu voir sans une haine jalouse s'exercer une action rivale de la sienne. Quelquefois ouvertement, le plus souvent à la dérobée, il est venu semer de l'ivraie dans le champ du père de famille, afin de frustrer les sueurs et les espérances des travailleurs apostoliques employés à le cultiver. Pour parler sans figures et rappeler de l'histoire, que de fois n'a-t-on point essayé de discréditer l'œuvre en calomniant l'ouvrier ! Tous, nous avons encore présente à nos souvenirs telle ou telle de ces machinations infernales ourdies par les Loges pour distraire l'attention publique de quelque grande iniquité projetée, et à l'aide desquelles on a tâché de jeter dans la boue des réputations assises sur de longues années de vertus et de bienfaits. Nous avons vu alors des larmes d'indignation et de douleur couler sur de nobles figures un moment découronnées de l'auréole de

vénération à laquelle tout leur passé leur donnait droit. Mais Dieu, selon sa promesse, accourait enfin au secours de ses serviteurs persécutés, il les tirait de la tribulation et récompensait par une considération désormais inébranlable, quelquefois même par un surcroît inattendu d'honneurs, leur passagère épreuve (1).

Ce n'est pas tout : à la réhabilitation qui leur est venue de leur vivant, il nous tardait d'ajouter une glorification posthume réclamée depuis longtemps. Nous l'entreprenons dans ces pages dictées par un sentiment de justice et d'admiration, non moins que de reconnaissance, et qui feront revivre pour l'instruction de tous et, en particulier, pour la consolation de ceux de nos contemporains qui les ont connus, des traits toujours regrettés, toujours vénérés, toujours aimés.

## II

Il nous reste à dire comment nous avons conçu et réalisé notre plan.

Nous n'avons eu, pour cela, qu'à nous inspirer d'un livre analogue publié, en 1847, par M. l'abbé Capelle, sous ce titre aussi exact que complet :

(1) Psaume XC, 15.

*Biographie des Prêtres du Diocèse de Cambrai morts depuis 1800 et qui se sont le plus distingués par leurs vertus, leurs talents et leur zèle* (\*).

Rien d'intéressant et d'édifiant comme la lecture de cet ouvrage, épuisé aujourd'hui, et consacré, ainsi que le sera le nôtre, à ceux de nos vétérans du sacerdoce dont la vie a été marquée d'une note caractéristique et qui ont laissé une mémoire en bénédiction soit chez les ecclésiastiques qui se sont formés à la lumière de leurs exemples, soit chez les fidèles qui leur ont dû toute la parure de leur âme, soit dans les paroisses que leur passage a rendues florissantes jusqu'à nos jours.

Du reste, pour donner une juste idée du présent ouvrage, peut-être eussions-nous mieux fait de reproduire la belle Introduction placée en tête de celui qu'il rappelle et continue ; mais, beaucoup de nos lecteurs possédant déjà ce premier volume, nous nous contenterons d'en détacher l'alinéa suivant, qui, malgré la différence des temps, a gardé toute son opportunité.

« Notre galerie, dit M. Capelle, se compose de tableaux qui portent tous un caractère particulier : chacun de nos dignes prêtres brille d'une

(\* ) Cambrai, imprimerie de C.-J.-A. Carpentier.

vertu spéciale, selon le caractère que le Ciel lui a départi et le poste qu'il lui a confié, soit dans le gouvernement pacifique d'une paroisse, soit dans les épreuves rigoureuses de l'exil ; le zèle ardent se trouve à côté de la plus calme mansuétude ; la simplicité du bon pasteur qui ne sait que souffrir pour ses brebis se montre après l'inflexibilité de l'âme magnanime qui tient tête à l'orage ; l'aimable supérieur de collège qui forme les jeunes gens à toutes les vertus est uni à l'aumônier des prisons qui fait descendre le repentir dans l'âme du meurtrier ; le missionnaire, dans la patrie <sup>(1)</sup>, se rit des dangers et de la mort en fortifiant les fidèles ; l'exilé, sur la plage lointaine, attend avec confiance dans la prière la fin des mauvais jours et revient continuer avec le même courage son ministère de miséricorde : l'humilité, la grandeur d'âme, la douceur, la force, la foi, l'espérance, la charité ont tour-à-tour leurs héros dans notre livre. C'est l'image de l'Eglise de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul : *Les uns sont apôtres, les autres évangélistes, d'autres sont docteurs ou pasteurs, et tous concourent à nous réunir dans une même foi et une même connaissance du Fils de Dieu ; c'est la robe de la*

(1) Allusion aux confesseurs de la foi qui ne quittèrent pas le sol français pendant le règne de la Terreur.

sainte Epouse de l'Esprit divin : *Toutes les nuances des couleurs la font briller chacune de son éclat ; c'est un musée où chaque maître a exposé son chef-d'œuvre à l'admiration et à l'étude des jeunes artistes qui viennent y former leur goût et y choisir leur modèle* (1). »

Comme on l'a fait jadis pour l'ouvrage de M. Capelle, plusieurs de nos confrères ont bien voulu répondre à notre invitation, en écrivant la vie des prêtres qu'ils avaient plus intimement connus. C'est, pour ainsi parler, tout un essaim d'abeilles qui, après avoir laborieusement butiné, de çà et de là, les éléments d'information nécessaires, en ont confectionné le rayon que nous venons offrir à nos lecteurs : puissent-ils y trouver quelque charme et beaucoup de profit !

En comparant l'œuvre de nos collaborateurs à un gâteau de miel, nous n'entendons pas les accuser d'avoir *édulcoré* leurs appréciations jusqu'à ne plus paraître que de purs panégyristes. Sans doute, leur travail est empreint d'un esprit de bienveillance qui répugne visiblement à la critique : il en devait être logiquement ainsi, puisque la vertu, une vertu éminente, incontestable, a été le trait distinctif des prêtres dont ils

(1) *Loc. cit.*, pp. XI et XII.



se sont faits les biographes. Néanmoins, en général, ils sont partis de ce principe que si les vivants commandent des égards, les morts n'ont droit qu'à la vérité, dignement exprimée. C'eût été non-seulement violer la première loi de l'histoire, mais compromettre même notre but d'édification que de substituer à des portraits d'après nature des peintures idéalisées. L'on se sent bien plus encouragé à imiter des hommes chez qui la grâce n'a point empêché toute défaillance, que des êtres impeccables qui semblent ne plus rien tenir de l'humanité.

L'indulgence que nous réclamons pour nos héros, nous voudrions bien aussi l'obtenir pour chacune des notices qui leur sont consacrées. Si consciencieusement qu'elles aient pu être élaborées, nous ne nous flattons pas de l'espoir qu'elles sauront plaire à tout le monde. Certes, nous promettons d'avance bon accueil aux observations qui nous seront présentées; et, pour prouver notre bon vouloir à ce sujet, nous allons dès maintenant en formuler une qui ne fut pas épargnée davantage à M. l'abbé Capelle, et à laquelle nous répondrons par des arguments dont une de ses lettres (1) nous fournira la substance.

(1) Lettre à M. Salembier, vice-doyen, curé de Cysoing. (15 décembre 1847).

Pourquoi, dit-on, ne pas faire une galerie plus fournie ?

Notons d'abord que M. Capelle ne donnait qu'un volume, tandis que nous en donnons deux, pour une période de temps moins considérable, en somme, que celle qu'il a embrassée. Qu'on veuille bien commencer par nous tenir compte de cette concession.

Remarquons ensuite que s'il fallait porter tous les prêtres qui ont « passé en faisant le bien, <sup>(1)</sup> » impossible de savoir où l'on pourra, où l'on devra s'arrêter. Chacun désignera un nom qui lui est demeuré cher, soit par motif de gratitude, soit à raison d'un lien de famille. Du même coup, notre ouvrage deviendra monotone et fastidieux, ce qui lui fera perdre son utilité pratique ; et, en outre, il sera d'un prix inabordable pour la plupart de ceux à qui il pourrait faire le plus de bien.

Ira-t-on conclure de là que, depuis 1847, date de la publication des biographies de l'abbé Capelle, notre vaste Diocèse n'a eu à pleurer que trente-six prêtres d'un mérite réellement transcendant, puisque c'est de ceux-là seuls que nous avons entrepris de parler ?

Cette objection, bien autrement spécieuse que

(1) Act. X, 38.

la précédente, tombera devant l'appendice qui terminera nos deux volumes. Quant aux lecteurs qui relèveraient dans cet appendice lui-même des lacunes dont nous ne sommes pas responsables, nous nous engageons à les combler dans une édition prochaine,.... pourvu, premièrement, que celle-ci s'écoule, et, en second lieu, que les recherches inutilement faites jusqu'aujourd'hui soient couronnées de succès.

\*  
\* \*

Il suffit. Que ce travail maintenant aille affronter la publicité avec la grâce et la bénédiction de Dieu ! Quoi qu'on veuille penser de sa valeur littéraire, il ne sera ni sans honneur pour le Diocèse de Cambrai, puisqu'il en redira les gloires ; ni sans utilité pour les fidèles, puisqu'il confirmera les leçons de leurs pères spirituels d'autrefois par l'autorité de leurs exemples ; ni enfin sans opportunité pour le Clergé lui-même, puisqu'il l'encouragera à marcher sur les traces de nobles prédécesseurs.

Oui, à l'heure de ténèbres (1) et de persécution qui vient de sonner pour nous et qui menace d'être suivie de jours plus désolés encore, il nous

(1) Luc XXII, 53.

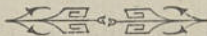
sera bon, suivant le conseil de saint Paul aux Hébreux, de reporter nos souvenirs ainsi que nos regards sur les vaillants devanciers qui nous ont formés aux devoirs sacrés de l'apostolat, et, en considérant comment ils ont su vivre, et surtout comment ils ont su mourir, nous apprendrons à notre tour à nous montrer les imitateurs de leur constance et de leur foi : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem* (').

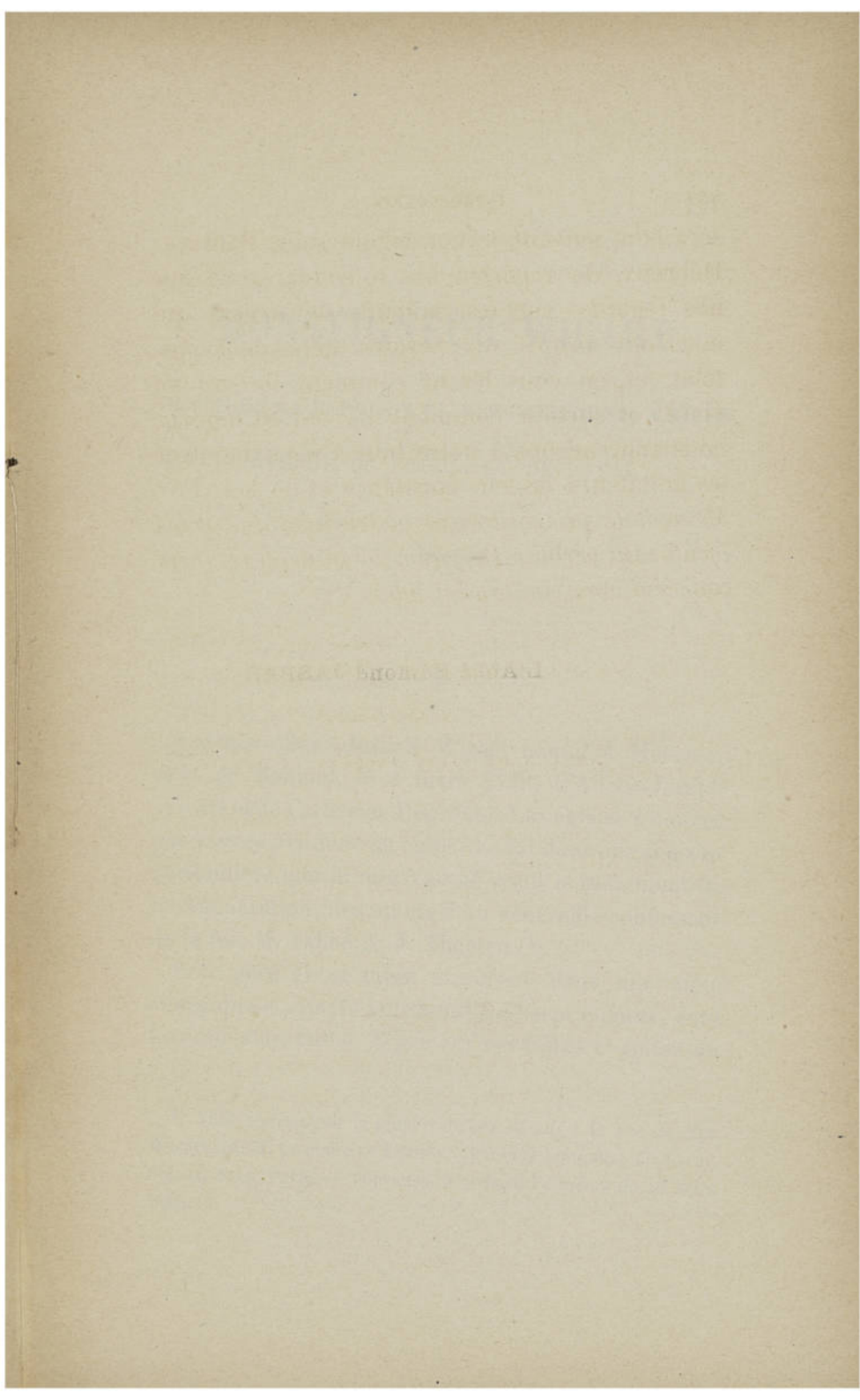
L'Abbé Edmond JASPAR,

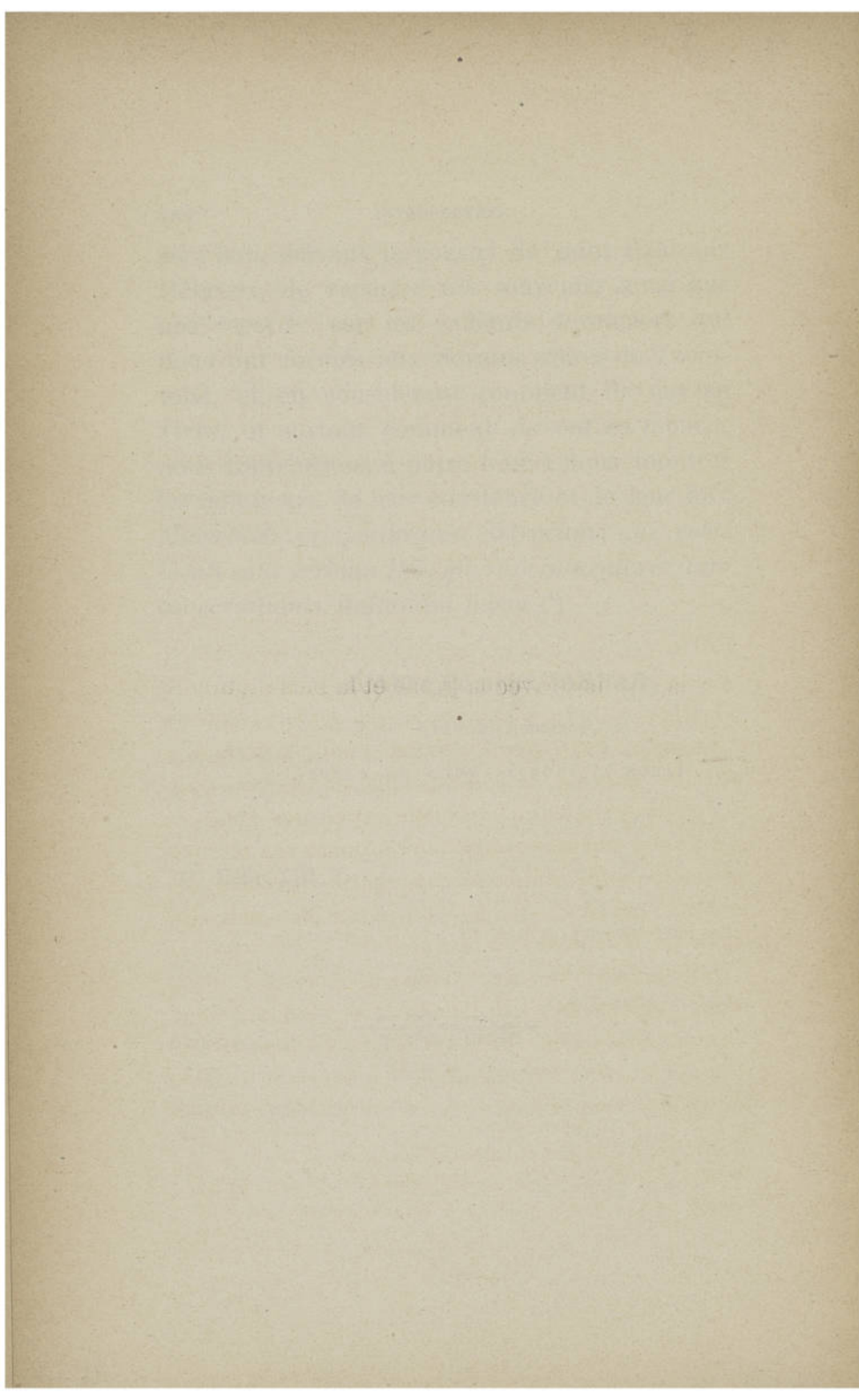
Chanoine honoraire,

DOYEN DE SAINT-JACQUES, A DOUAI.

(') Hebr. XIII, 7.



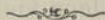




# MONSEIGNEUR WICART

DOYEN DE LA PAROISSE SAINTE-CATHERINE, A LILLE

ÉVÊQUE DE FRÉJUS ET DE LAVAL



## I

Casimir-Alexis-Joseph Wicart naquit à Méteren, près de Bailleul, le 4 mars 1799, d'Alexis-Joseph Wicart et de Catherine Degroote. Les églises n'étaient pas encore rendues au culte ; ce fut dans une maison particulière que le nouveau-né reçut le sacrement de la régénération, des mains d'un vénérable confesseur de la foi, M. l'abbé A.-J. Theeten <sup>(1)</sup>.

Son père et sa mère élevèrent dans une piété énergique et simple leur famille de sept enfants, dont Casimir était l'aîné. Il prit sur ses frères et sœurs un

<sup>(1)</sup> Nous empruntons la plupart de ces détails à la *Vie de Mgr Wicart*, par M. Couanier de Launay, chanoine honoraire de Laval. Retaux-Bray, Paris. — Voir aussi le journal *l'Univers* du 14 mars 1889.

ascendant singulier, et sa gravité précoce, son éloignement natif pour les amusements de l'enfance confirmaient encore sa jeune autorité. L'homme se révèle dès le berceau.

L'intelligence de sa mère était grande, son cœur bon et tendre, sa volonté ferme ; mais, comme nul ne peut échapper à toute imperfection, et comme nos défauts mêmes ne sont souvent que l'excès de qualités, sa fermeté allait jusqu'à la sévérité. Ses enfants conservèrent jusqu'en leur vieillesse le souvenir de cette autorité austère, qui ne fléchissait jamais.

Son fils Casimir, devenu évêque, disait, en parlant d'elle avec un profond respect : « Ma mère était sévère, » et il ajoutait : « sévère pour elle-même, comme pour les autres. » Une de ses filles attribuait à cette discipline exacte de leur bas âge le bonheur qu'eurent tous ses enfants de demeurer toujours dans la droite voie de l'honneur et du devoir. L'excès en ce sens, que redoutent si fort les mères de nos jours, est après tout bien préférable à la mollesse qui a prévalu dans l'éducation.

Quand le vieux *magister* de Méteren n'eut plus rien à apprendre au jeune Wicart, ses parents l'envoyèrent chez son oncle, M. l'abbé Dominique Degroote, curé d'Oxelaere, qui, lui aussi, avait été confesseur de la foi. C'est là, au pied du Mont-Cassel, que s'écoulèrent les premières années d'études de Casimir, c'est là que son âme s'ouvrit à l'idée et à l'espoir du sacerdoce. Le digne curé l'encouragea sans doute, mais il le fit beaucoup travailler et beau-



coup traduire. Il sut, avant tout, lui former ce caractère fort, dont l'évêque futur devait donner tant de preuves.

Deux ans se passèrent ainsi ; puis Dominique Degroote jugea que son élève ne pouvait plus faire de progrès sous sa direction, et résolut, d'accord avec ses parents, de le faire entrer comme externe au petit collège de Cassel. Casimir continua de demeurer chez son oncle. Dès le matin, chargé de ses cahiers et de ses livres, il gravissait la colline, assistait aux classes, puis redescendait au presbytère.

C'est en 1815 que le jeune homme entra au Petit-Séminaire de Cambrai. Tout d'abord, peu confiants, à tort ou à raison, dans la force de ses études antérieures, les nouveaux maîtres placèrent Casimir dans une classe relativement inférieure : « Par la grâce de mes traductions, disait-il, dès le début je fus le premier. » On le fit monter d'une classe, puis de deux classes, sans arrêter ses succès. C'était grand honneur pour la version ; mais il regrettait que cette force de latiniste, en le faisant placer si haut, l'eût empêché d'acquérir certaines connaissances dont il eût pu orner son esprit dans les classes moins élevées. On l'en entendit gémir plus d'une fois dans l'intimité : « J'ai fait des études incomplètes, disait-il. » Un esprit intelligent et cultivé souffre beaucoup de ces lacunes qu'il n'arrive ensuite à combler qu'en partie : plus tard les occupations entraînent, il faut agir, on n'a plus le temps d'apprendre.

Au reste, il ne faut pas prendre trop au pied de la

lettre ce que l'humilité faisait dire au prélat. Le jeune élève de Cassel avait acquis ce qu'il pouvait acquérir au Petit-Séminaire, où l'émulation était plus grande, parce que les concurrents étaient nombreux et qu'il y avait parmi eux beaucoup d'élèves laborieux et intelligents. Pour se placer, comme il l'avait fait, au premier rang, le jeune Wicart avait dû montrer d'autres aptitudes que celle de traducteur. Il se maintint à la tête de sa classe durant toute la première année. Pendant celle de rhétorique, il dut donner déjà plus d'une marque de ce talent oratoire qu'il manifesta plus tard dans la chaire de Sainte-Catherine de Lille.

Il entra au Grand-Séminaire en 1817, et pendant le cours des quatre années qu'il y passa, M. Wicart monta successivement les divers degrés qui l'approchaient de la prêtrise. Il la reçut le 23 septembre 1821, à l'âge de vingt-deux ans accomplis.

Peu de jours après, il fut nommé vicaire à Saint-Jacques de Douai. Le vénérable M. Levesque, ancien chanoine de l'insigne église collégiale de Saint-Amé à Douai et doyen de Saint-Jacques, fut informé de cette nomination par une lettre de M. de Muysart, chanoine et secrétaire de l'évêché, en date du 29 septembre. « Monsieur le doyen, écrivait-il, j'ai l'honneur de vous adresser des lettres de vicaire de votre » paroisse pour M. Wicart, prêtre de la dernière » ordination, *bon sujet sous tous les rapports.* »

Malgré toutes les qualités du jeune vicaire, les débuts furent pénibles. La paroisse avait été fortement éprouvée par la tourmente révolutionnaire.

Elle avait vu abattre la vieille basilique de Saint-Amé ; les deux collèges et les cinq séminaires qui dépendaient de l'ancienne Université et qui étaient établis sur son territoire avaient disparu, neuf monastères de femmes avaient été sécularisés, cinq couvents d'hommes avaient changé de destination. C'est dans l'ancienne chapelle des Récollets-Anglais qu'on avait établi, tant bien que mal, le siège de la paroisse. Beaucoup d'œuvres anciennes étaient à restaurer, beaucoup de nouvelles à établir. Néanmoins M. Wicart ne se découragea pas, et l'un de ses confrères de vicariat, M. Piquet, qui fut plus tard archiprêtre de la Métropole, rendit de lui un témoignage flatteur. Il convenait que lui-même s'accommodait assez bien du *statu quo* et n'était guère partisan des innovations ; mais M. Wicart, plus ardent, ne songeait qu'à fonder des œuvres et des associations dans la paroisse. Cette divergence de vues avec son collègue était sans doute une des croix du vicaire débutant ; cependant il travaillait sans se laisser abattre, et un autre vénérable archiprêtre écrivait récemment que M. Wicart « avait commencé la réputation de l'excellente paroisse de Saint-Jacques. »

Appelé bientôt aux fonctions de directeur du Petit-Séminaire et de professeur de rhétorique, il montra dès lors ces grandes qualités de gouvernement qui le distinguèrent toujours.

Il fut pendant neuf mois curé de Saint-Jacques à Tourcoing, puis Mgr Belmas, qui l'estimait beaucoup, l'éleva à la dignité de doyen de Sainte-Catherine, à Lille, le 10 juillet 1828.

## II

Le nouveau pasteur n'avait que vingt-neuf ans. Sa paroisse comprenait presque tout le quartier aristocratique et riche, et elle était restée assez chrétienne. Le zélé doyen saisit immédiatement la situation. Il s'agissait de grouper les classes élevées dans les œuvres et de les pousser vers un peuple que les mauvaises passions agitaient déjà profondément. Organiser les œuvres, agir sur elles par la parole évangélique, telle fut la double fin que se proposa M. Wicart dès le début de son ministère. Prêt à seconder ses efforts, il existait à Lille un groupe d'hommes qui, depuis assez longtemps déjà, s'occupaient de bonnes œuvres. Ses membres, excellents catholiques, étaient des coopérateurs tout préparés pour les entreprises du zèle, et offraient un centre autour duquel pourraient se réunir les recrues de l'armée du bien. Le doyen de Sainte-Catherine fut, dès le début, l'âme de cette vaillante et pieuse élite.

Chaque jour, à six heures du matin exactement, on voyait s'ouvrir une petite porte qui communiquait du presbytère dans une chapelle latérale de l'église, et le jeune doyen venait s'agenouiller près de son confessionnal. A huit heures, il le quittait pour célébrer la sainte messe. De neuf heures jusqu'au dîner, il se livrait à l'étude, qu'il commençait toujours par une lecture de l'Écriture sainte. Le soir, les affaires exté-

rieures expédiées, on le retrouvait de bonne heure au confessionnal, où il demeurait autant que l'exigeait le nombre des pénitents.

Il chantait la grand'messe tous les dimanches et fêtes, ce qui ne l'empêchait pas de monter en chaire. Souvent il prenait encore la parole aux vêpres et faisait le catéchisme aux enfants.

Sa voix jeune, claire, émue, ses pensées justes, énoncées avec conviction, son zèle qui se montrait si ardent, faisaient que, non seulement on ne se fatiguait pas de cette parole prodiguée, mais qu'on y trouvait un charme qui retenait et engageait à revenir. Les paroissiens se pressèrent bientôt autour de cette chaire éloquente, et le bruit de ce qui se disait à Sainte-Catherine se répandant par la ville, on accourut aussi des autres paroisses. Le doyen avait établi l'usage des cantiques, et cette innovation était un attrait de plus.

Ses prédications étaient de deux genres : les sermons proprement dits et les conférences sur la religion, qu'il réservait pour le temps du carême. Dans ses conférences, il s'adressait davantage à l'intelligence et à la raison, attaquait les erreurs du temps et se préoccupait surtout de convaincre. Il y démasquait le mal social, profondément observé. Il y poursuivait les faux systèmes philosophiques, avec une dialectique moins serrée que celle de l'école, mais par là même moins aride et mise à la portée de tous ceux qui l'entendaient. Il savait appeler à son aide l'histoire et les sciences, aussi bien que la théologie.

Dans ses sermons, c'était plus souvent au cœur qu'il parlait, sans négliger les raisonnements qui appuient la vérité. Ils étaient pleins de doctrine, de pensées élevées, souvent exprimées avec éloquence ; il y abordait les questions actuelles au point de vue pratique. Sa manière originale et distinguée de présenter les vérités et d'en tirer les enseignements, son style vraiment oratoire, quelquefois habilement mouvementé, l'à-propos avec lequel il savait mettre l'auditeur en scène, tenaient constamment son auditoire attentif.

Non seulement les enfants de la paroisse, mais encore les élèves du Sacré-Cœur et celles de l'institution de M<sup>elle</sup> Brissez eurent le bonheur d'entendre longtemps les catéchismes de l'éloquent doyen de Sainte-Catherine.

Les prêtres de la ville venaient souvent lui confier les secrets de leur âme et lui demander ses conseils pour la direction spirituelle. Parmi eux, nous citerons M. Heroguer, curé de Saint-André, qui, bien loin de céder à une mesquine rivalité de clocher, s'étudiait à reproduire dans sa paroisse ce qui se faisait à Sainte-Catherine ; M. Reumaux, mort curé-doyen de Bailleul, qui venait chercher des conseils pour bien diriger les humbles filles vouées au soin des malades et à l'instruction des pauvres dans plusieurs paroisses de Lille ; le digne M. Martin, qui dirigeait les Bernardines d'Esquermes ainsi que leur nombreux et brillant pensionnat. Ce dernier, après avoir purifié son âme dans le sacrement de pénitence, restait à s'entretenir d'éducation avec son confesseur, et tous deux s'en-

tendaient sur les principes de conduite qui ont donné à la société beaucoup de mères chrétiennes et beaucoup de ferventes religieuses aux communautés. Ce prêtre grave et peu louangeur, qui avait intimement connu le doyen de Sainte-Catherine, disait : « J'ai vu faire à M. Wicart, comme prêtre, des actes héroïques. » Il faisait peut-être allusion à la courageuse et apostolique conduite du doyen de Sainte-Catherine pendant le choléra de 1832. La paroisse de Sainte-Catherine fut fortement éprouvée. La population pauvre habitait dans des ruelles étroites, dans des cours, dans des caves humides. Les ravages étaient effrayants. Le bon pasteur partagea sa paroisse en quartiers, assigna à chaque quartier un visiteur, aidé par les Sœurs de Charité et par des dames dévouées. Nuit et jour M. Wicart fut sur pied, jusqu'à la cessation du fléau.

De 1831 à 1842, il fut dans sa paroisse et même dans toute la ville le principal promoteur des bonnes œuvres.

Ce fut lui qui appela à Sainte-Catherine les Sœurs de Bon-Secours et les Filles de la Charité. Sœur Sophie les rendit bientôt populaires. Ce fut lui qui établit les Sœurs du Bon-Pasteur pour les filles repenties. Il protégea la naissance des Conférences de Saint-Vincent de Paul à Lille, et dirigea ou seconda ces âmes admirables dont les noms sont restés dans la mémoire de tous les catholiques lillois, MM. Louis Fiévet, Kolb-Bernard, le comte de Pas, le comte de Melun, Edouard Lefort, Henri Bernard, M<sup>mo</sup> de la Granville, M<sup>lle</sup> Potteau d'Hancardrie.

A cette époque arriva un événement qui eut une grande influence sur la destinée future du doyen de Sainte-Catherine. Le 21 juillet 1841, Mgr Belmas terminait sa laborieuse carrière. Les talents oratoires de M. Wicart, le tact qu'il avait montré lors de la visite du roi et de la reine à Lille, en avaient fait l'orateur le plus en vue de la région et le désignaient naturellement pour prononcer l'oraison funèbre du prélat défunt. Il était bien délicat de louer un évêque qui avait prêté serment à la Constitution civile du clergé, et dont la pastorale sur le *Respect dû aux pouvoirs établis* venait de susciter dans le clergé de profondes divisions. M. le doyen se tira avec une éloquente habileté de toutes ces difficultés. Quand le moment fut venu de parler du schisme de 1791, il le fit en ces termes : « Dans les temps ordinaires, avec quel fruit pour les autres, avec quels avantages pour lui-même, auraient pu se développer ses brillantes facultés et la naturelle grandeur d'une telle âme ! Mais, hélas ! il était né après le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui devait donner à l'Eglise tant de gloire et tant de douleurs ! Elevé parmi les bruits précurseurs des tempêtes, il vit, avant l'âge mûr, éclater un effroyable orage ; et le tourbillon... Je m'arrête, Messieurs... Je me prosterne sur la tombe de mon père... J'entends, oh oui ! j'entends la voix de ses regrets et la voix de la miséricorde divine, deux voix qui se confondent ; et je relève, ô sainte Eglise de Jésus-Christ, je relève vers le Ciel un regard consolé !..... »

Quelques mois plus tard, le nouvel archevêque,



Mgr Giraud, eut aussi, dans son discours d'installation, à rendre hommage à Mgr Belmas. Il le fit en termes habiles et mesurés, mais qui cependant provoquèrent plus de susceptibilités que n'en avait soulevées M. Wicart. « Quelle vie, s'écria-t-il, fut mieux remplie que la siennè ! Si vous en retranchez la première page, qu'il a, du reste, déchirée lui-même, quelle histoire plus pleine que celle d'un pontificat de près d'un demi-siècle, saintement employé à relever les ruines, à combler les vides du sanctuaire, à doter une grande église d'établissements et d'institutions florissantes ! »

Dans la bouche du doyen de Sainte-Catherine comme sur les lèvres de l'archevêque, l'éloquence jetait un voile sur les fautes du prélat, mais la vérité ne perdait aucun de ses droits.

Par ses talents et par ses vertus, M. Wicart était désigné au choix du nouveau pasteur de Cambrai. Mgr Giraud le fit son vicaire général. Il quitta Lille au milieu des larmes de ses paroissiens. « Treize ans parmi vous, leur disait-il, ont passé comme treize jours. »

Son intelligence supérieure ainsi que la trempe énergique de son caractère frappèrent vivement l'éminent archevêque de Cambrai. On le sait, Mgr Giraud avait la plus grande estime pour le clergé de son diocèse. Il disait presque avec enthousiasme : « Savez-vous que c'est beau pour un diocèse quand l'évêque peut dire, comme je le dis moi-même, qu'il y a dans mon église cent sujets capables de se tenir

avec honneur aux premiers postes ecclésiastiques ! » (1).

Parmi les cent prêtres ainsi désignés, M. Wicart était sans conteste au premier rang. Aussi, trois ans plus tard, le 24 avril 1845, le vicaire général de Cambrai était appelé au siège épiscopal de Fréjus.

### III

Avant d'être sacré par Mgr Giraud et de se diriger vers son diocèse, Mgr Wicart avait pris pour devise : *Absit mihi gloriari nisi in cruce!* Il semblait avoir, dès lors, le pressentiment des difficultés qui l'attendaient dans un pays si éloigné et si différent du nôtre.

Le diocèse de Fréjus n'avait été établi qu'en 1822, et, outre la circonscription qui datait d'avant la Révolution, il avait été composé des anciens évêchés de Toulon, de Grasse et de Vence. De là provenait une extrême diversité de mœurs, de lois et d'usages que les premiers évêques n'avaient guère pu ou voulu faire cesser.

Mgr Michel, prédécesseur immédiat de Mgr Wicart, avait été plus père que maître ; peut-être le nouvel évêque, dans son ardeur apostolique, montra-t-il trop de hâte à provoquer et à opérer des réformes pour-

(1) *Vie du Cardinal P. Giraud*, par M. l'abbé Capelle, p. 313.

tant nécessaires. Toujours est-il que l'émoi fut vif et se traduisit par des oppositions peu justifiées.

Bientôt cependant, le zèle si pur du prélat fit taire les accusations légèrement formulées et acceptées plus légèrement encore. Beaucoup d'hostilités tombèrent quand on vit l'évêque prendre la défense du culte populaire de saint Maximin et de sainte Marie-Madeleine et enseigner, sans ambages et sans peur, l'infaillibilité du Pape, dans un mandement célèbre, qui lui valut les respectueux éloges de Montalembert. Comme le cardinal Fornari le fit remarquer à cette occasion, c'était la première fois depuis 1682 qu'un évêque français osait se faire l'écho public de cette doctrine et se permettait de ne tenir aucun compte des quatre articles gallicans.

Son apostolat était aussi fécond que sa doctrine était sûre. On se souvient encore de cette mission que les Jésuites donnèrent au bague de Toulon et à la fin de laquelle l'évêque distribua la sainte communion à deux mille cinq cents forçats et donna la confirmation à douze cents d'entre eux.

La liberté d'enseignement eut en lui un vaillant défenseur et les illusions libérales de l'*Ere Nouvelle* ne trompèrent jamais son solide bon sens.

A cette époque, Mgr Giraud se rendit à Gaëte, accompagné de l'abbé Bernard que Mgr Wicart avait eu deux fois comme successeur, d'abord comme doyen de Sainte-Catherine, puis comme vicaire général. A son retour, il se fit un plaisir de visiter l'évêque de Fréjus, qui profita de cette occasion pour demander

au cardinal le remplacement de M. César Wicart, à Marcq, afin que celui-ci pût venir seconder son frère en Provence. Collaborateur dévoué de M. Crèveœur, l'abbé César rendait de grands services à l'Institution libre de Marcq, mais le cardinal voulut procurer cette grande joie à son vénérable collègue, et le jeune frère partit pour le Midi.

Un canonicat titulaire l'attendait à Fréjus, où Monseigneur le nomma de plus vicaire général honoraire. Ces deux existences vont être désormais liées par un nouveau nœud, tout spirituel. Pendant trente ans, le vicaire général va, comme parle le cardinal Giraud, vivre de la vie de l'évêque, dans une communauté de sentiments, de pensées et d'efforts pour le bien. Il va, écrit une autre plume, « mettre au service de Dieu, dans la personne de son frère, tout son cœur, toute son âme, toutes ses forces. Il le servira avec tout le dévouement et toute la délicatesse de son cœur aimant, avec toute la finesse et la pénétration de son intelligence clairvoyante, avec toutes les forces de son corps robuste, qu'il usera à la peine et traitera en esclave, le contraignant à obéir à son énergique volonté ; il le servira avec la modestie et l'abnégation d'un saint, avec la sage fermeté d'un premier ministre ; il aura pour sa vieillesse les soins délicats du meilleur des fils. Enfin il ne croira sa tâche finie qu'après avoir fait rendre les derniers honneurs à sa dépouille mortelle, et avoir lui-même présidé aux derniers et plus douloureux devoirs. »

« Un frère aidé par son frère est comme une forte

citadelle<sup>(1)</sup>, dit la sainte Ecriture. » Mgr Wicart s'appuya sur l'abbé César pour affronter les regrets et même les mécontentements que suscita dans le diocèse le retour à la liturgie romaine. Il eut encore besoin de cette force pour résister aux attaques dont l'évêque fut l'objet lors des insurrections socialistes qui éclatèrent dans le Var après le coup d'Etat de 1851. Citons un de ses traits de courage. Le préfet, peu rassuré au sujet du prélat, lui avait offert un refuge à l'hôtel de la préfecture de Draguignan. Mgr Wicart, tout en lui exprimant sa gratitude, lui avait déclaré qu'il resterait au poste et remplirait son ministère, quoi qu'il dût arriver. Il s'était annoncé dans une paroisse et se mit en route pour s'y rendre, au risque de rencontrer sur son chemin des bandes insurgées. C'est ce qui arriva. Un homme fait arrêter sa voiture et se met à l'apostropher par la portière. Ne pouvant souffrir qu'on insultât son maître, son domestique, le fidèle Augustin, en un clin d'œil et sans calculer le danger, saute en bas de son siège, saisit l'insurgé et le roule jusque dans le fossé. Pendant ce temps, l'évêque, miséricordieux, et aussi redoutant les suites de cette rude intervention, criait : « Doucement, Augustin ! doucement, Augustin ! » On continue, quand un cavalier accourt ventre à terre ; celui-là avait des intentions bien différentes : « Monseigneur ! Monseigneur ! crie-t-il, retournez. Il y a là deux cents hommes armés de piques, de fourches, de fusils ; ils

(1) *Prov.* XVIII, 19.

vont vous faire un mauvais parti. Retournez, Monseigneur ! » — « Merci, mon bon ami, répond l'évêque, mais je suis attendu. » Et s'assurant de l'heure qu'il était : « C'est bien, dit-il, en nous hâtant un peu, nous ne nous serons pas fait trop désirer. — Allez ! dit-il au cocher. » Des bandes furent rencontrées ; mais elles se rangèrent et laissèrent passer. Dans une autre paroisse qui avait emprisonné son curé, l'ascendant du prélat sur les exaltés fut assez grand pour obtenir qu'il fût mis en liberté.

Nous pourrions à peine indiquer les œuvres qui signalèrent la fin du ministère de Mgr Wicart à Fréjus : l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement mise en honneur, les missions données dans les plus grandes villes, les Frères de Saint-Gabriel et de la Sainte-Enfance établis, la reconstruction du Petit-Séminaire et mille autres œuvres de moindre importance.

Tant de bien ne s'opérait pas sans peine, ni même sans une certaine résistance. L'évêque fut dénoncé à Rome, et il en éprouva une grande douleur. Pourquoi tairions-nous ici un trait qui n'a pas été oublié et qui montre sans doute sa vivacité naturelle, mais pourtant l'élan avec lequel il savait la réprimer et la diriger chrétiennement ?

Sous l'impression de son émotion, Mgr Wicart se rend à Toulon et adresse les plus vifs reproches au clergé réuni. Ensuite il se fait conduire à un presbytère suburbain, où il trouve le curé avec quelques confrères. Ce curé avait signé la dénonciation. L'évê-

que lui fait des représentations trop irritées, et apercevant son portrait suspendu à la muraille, il l'en arrache en disant : « Quand on se conduit comme vous le faites envers son évêque, on n'a pas le droit de conserver son portrait. » Là-dessus, il remonte en voiture ; mais en route il réfléchit, il se juge, se repent et donne l'ordre de retourner. Il rentre chez le prêtre contristé, il lui tend les bras et le serre sur son cœur, en disant : « Veuillez bien oublier ! » Une pareille victoire sur soi-même, une si prompte réparation ne sont-elles pas édifiantes à l'égal des plus beaux actes de vertu ?

Le Souverain Pontife sut bientôt le consoler, car quelque temps après, voyant à Rome l'archevêque d'Aix, il daigna lui dire : « Que Mgr de Fréjus se rassure ; il possède toujours ma confiance. » Cette confiance, les bons prêtres du diocèse finirent par la partager tous, et l'on s'en aperçut bien aux regrets que suscita le départ du prélat, quand Mgr Wicart fut élevé, le 30 avril 1855, au siège de Laval nouvellement érigé.

#### IV

Le 28 novembre, le premier évêque de Laval fut reçu dans sa ville épiscopale, avec des démonstrations incomparables d'enthousiasme et de piété. Le nonce, Mgr Sacconi, présida la cérémonie au nom du Pape et, après la lecture solennelle de la bulle

d'érection, il reçut la profession de foi du nouvel évêque.

Bien des travaux l'attendaient dans ce diocèse récemment formé ; il fallut établir un chapitre dans l'église cathédrale, arrêter ses choix pour la nomination des titulaires, visiter ses paroisses et établir partout la liturgie romaine, régler la caisse de retraite pour les ecclésiastiques, instituer les examens des jeunes prêtres, promulguer un nouveau catéchisme, faire la visite canonique dans les différentes communautés religieuses. L'évêque n'avait pas de palais épiscopal ; le gouvernement se chargea d'en établir un, mais il lui laissa le soin de construire le Grand-Séminaire. Le collège de Mayenne, cédé par la ville, devint le Petit-Séminaire. L'empereur se montra favorable à toutes ces œuvres. Aussi, lorsque Napoléon III fit son voyage de Bretagne en 1858, Mgr Wicart put-il le féliciter à son passage dans la Mayenne, et le saluer du titre de fondateur de l'évêché de Laval.

Mais deux événements surtout signalèrent son épiscopat : sa participation au Concile du Vatican, et l'apparition de Pontmain.

Mgr Wicart avait toujours été très sincèrement dévoué au Souverain Pontife. En 1860, il avait loué dans la chaire de la cathédrale, au milieu des pompes d'un service funèbre, les héroïques vaincus de Castelfidardo. Il avait donné sa pleine adhésion aux doctrines du *Syllabus* et réclamé avec énergie contre l'abus de pouvoir qui l'empêchait de faire parvenir jusqu'à son peuple les enseignements du Pape.



Au premier appel du Souverain-Pontife, il était accouru à Rome pour célébrer, en 1867, le dix-huitième centenaire du martyr de saint Pierre. Deux ans plus tard, il se rendit avec joie et enthousiasme au Concile du Vatican. Pie IX l'accueille par ces mots : « Laval ! le bon Laval ! »

Ses sentiments sur l'infaillibilité du Pape n'étaient pas plus douteux que ceux de son diocèse.

Et cependant, à Rome, Monseigneur ne s'inscrivit dans aucune des réunions particulières qu'un certain nombre d'évêques, surtout français, tenaient entre eux. Il se tint en dehors des travaux de ces assemblées privées. Il n'était pas homme de discussion ; les sessions et les congrégations si longues du Vatican lui suffisaient amplement. Les réunions officielles avaient pour lui une apparence de parlementarisme, et cette ressemblance avec les mœurs de nos Chambres ne l'attirait pas. Il était du reste tenu au courant par Mgr l'archevêque de Cambrai et par ses autres amis.

Une seule fois, on le vit sortir de son calme. On lui avait fait un tableau, un peu trop noir peut-être, des ravages que faisaient dans son diocèse les publications de Mgr Dupanloup. Mgr crut de son devoir de pousser un cri d'alarme : il écrivit au directeur de sa *Semaine religieuse*, avec ordre de la publier, une lettre qui fut, à ce moment, très diversement appréciée. Elle fit beaucoup de bruit, surtout à cause de la forme qu'il avait donnée à sa pensée, et parce qu'on lui prêta un sens et une portée à laquelle elle-même se refuse.

Voici cette lettre tout entière :

« Il est toujours question, dans le diocèse de Laval, de Mgr Dupanloup. Eh bien ! il faut en finir. Je déclare ici devant Dieu, et prêt à paraître à son jugement, que j'aimerais mieux mourir, tomber mort sur le champ, que de suivre l'évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et où l'autorité qu'on lui suppose entraîne une partie de mes diocésains. Vous ne savez pas ce qu'il fait, vous ne savez pas ce qu'il dit ici, ni ce que font et disent ses adeptes. Moi, je le sais, je l'entends de mes oreilles, je le vois de mes yeux. Non ; plutôt mourir à l'instant même que de prêter la main à ces desseins, à ces manœuvres inqualifiables ! Je le dis et je le répéterai à mon dernier soupir.

» Adieu... Puisse cet écrit avoir tout le retentissement possible dans mon diocèse ! Pour le dehors, je ne m'en occupe point, ni n'en ai aucun besoin. »

Cette lettre fort vive pourrait paraître injuste à l'égard de Mgr Dupanloup, si nous ne tenions compte du moment où elle fut écrite et des manœuvres trop ardentes auxquelles participait, à cette époque, l'évêque d'Orléans. D'ailleurs, ce n'est pas à lui personnellement que s'adresse Mgr Wicart ; il ne veut pas blesser son collègue, il prétend seulement instruire ses ouailles et les mettre en garde contre les bruits souvent perfides que répandent les journaux. Le clergé de la Mayenne sut parfaitement faire la part des choses, et il s'unit aux félicitations que le vaillant évêque reçut, à cette occasion, de presque toutes les parties de

la France, et jusque du fond de l'Amérique. Dans une lettre particulière écrite à un théologien du Concile, Mgr Pie déclara qu'il s'était senti puissamment soutenu par l'énergie de l'évêque de Laval. Ces suffrages si nombreux et si éclairés durent bien consoler Mgr Wicart de quelques attaques peu mesurées. Sans doute il ne parut pas au premier plan, il n'avait pas au Concile rang de général. C'était plutôt, si l'on peut se permettre la comparaison, un vieux soldat, ferme au poste, tranquillement inébranlable, qui, par son assurance et son attitude décidée, inspire confiance non seulement aux hommes qui l'entourent, mais aux chefs eux-mêmes, sûrs désormais d'être vaillamment secondés. Les affirmations sans peur et sans phrases de Mgr Wicart firent autant pour la définition que bien des discours.

Le Concile allait finir; Monseigneur avait signé le *postulatum* pour la mise en discussion immédiate de la constitution *De Ecclesia*. Enfin, l'infaillibilité fut votée, à la grande joie de l'évêque, qui, le 30 juillet, rentra à Laval.

Le bonheur du généreux combattant fut de courte durée. Au lendemain de la proclamation de l'infaillibilité, la guerre se déclare, l'armée française abandonne Rome et le même jour nos armées essuient à Wissembourg une première défaite. Le 4 septembre, la Révolution éclate à Paris, Metz succombe, la capitale est assiégée, Orléans est pris, Chanzy est battu au Mans. Bientôt les Prussiens envahissent la Mayenne et sont aux portes de Laval. Le 20 janvier, Monsei-

gneur fit faire un vœu à Notre-Dame d'Avesnières, où il se rendit lui-même accompagné de plus de huit mille personnes. Il fut exaucé au delà de ses espérances. Non seulement l'ennemi n'entra pas à Laval, mais on sut bientôt que la Très Sainte Vierge avait daigné apparaître elle-même dans le petit bourg de Pontmain.

Pendant trois heures, dans l'obscurité d'une soirée d'hiver, elle resta visible à quatre enfants, sensible à soixante personnes, témoins de l'enthousiasme et des déclarations des voyants. L'apparition eut deux phases distinctes, dont la première annonçait la fin prochaine de la guerre ; l'autre demeura mystérieuse et semblait présager des malheurs d'un autre genre, suivis peut-être d'événements plus heureux. Toutes deux furent marquées par des variations impossibles à prévoir, que les enfants, à mesure qu'elles se produisaient, signalaient unanimement, sans jamais se contredire. Dans la première phase, une inscription se composa lettre à lettre, au-dessous des pieds de la Sainte Vierge, et les quatre enfants nommaient les lettres à mesure qu'elles se formaient, instantanément, sans hésitation, sans contestation entre eux. Il est évident que la Très Sainte Vierge, ne voulant laisser aucun signe extérieur de son apparition, tendait à rendre toute négation vaine, par un ensemble de faits que nul n'aurait pu deviner et dont l'affirmation, maintenue toujours ferme par les quatre témoins, pendant l'apparition et depuis lors, garantit l'entière authenticité.

La Sainte Vierge eut presque constamment les mains baissées, comme elle est représentée sur la médaille dite miraculeuse. Elle apparaissait au milieu d'un ovale bleu, auquel étaient fixées quatre bougies. Sa robe, tombant sans ceinture du cou aux pieds, était bleue et semée d'étoiles d'or. Sa tête était couronnée d'un diadème d'une forme singulière, rappelant la coiffure des avocats, coupé tout autour de son milieu par une ligne rouge. Les enfants seuls virent ces choses ; mais, d'après eux, l'ovale était placé dans un triangle formé par trois resplendissantes étoiles, que virent parfaitement toutes les personnes réunies, et qui, on le constata quelques jours après, ne pouvaient appartenir aux constellations en avant desquelles l'apparition avait lieu. L'inscription était en caractères majuscules et sur deux lignes ; la première portait : « Priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps ; » la seconde : « *Mon Fils se laisse toucher.* »

Ainsi Marie confirmait l'espérance que l'on avait mise en elle.

L'inscription disparut. Alors commença la seconde phase. La Sainte Vierge demeurait présente ; elle voulait donc hie encore entendre quelque chose. Son visage devint triste, elle présenta aux enfants un Christ tout rouge sur une croix rouge aussi, au haut de laquelle une longue traverse blanche portait en lettres rouges : « Jésus-Christ. » Enfin, deux petites croix blanches se posèrent debout sur ses épaules, une étoile s'élança de dessous ses pieds, traversa l'ovale en allu-

mant les quatre bougies et se fixa au-dessus de la couronne. Marie portait au côté gauche de la poitrine une petite croix rouge. Un voile blanc montant de dessous ses pieds, sembla l'envelopper tandis qu'elle souriait aux enfants, et ils déclarèrent qu'ils ne voyaient plus que les étoiles ordinaires scintillant dans l'azur.

Un grand et sérieux devoir était imposé à l'évêque par cet événement extraordinaire. C'était à lui, d'après le droit ecclésiastique, qu'il appartenait d'étudier le fait, d'en peser toutes les circonstances, d'en examiner les convenances ou répugnances, les vraisemblances ou les impossibilités, et enfin de porter sur son existence et son caractère un solennel jugement. Il prit son temps, tout en encourageant les démarches qui étaient de nature à l'éclairer.

Plusieurs prêtres très sérieux interrogèrent les enfants. Une commission présidée par un vicaire général se rendit sur les lieux. Enfin, après un mûr examen, qui dura toute une année, l'évêque publia une lettre pastorale portant jugement sur l'événement le Pontmain. Pleine de clarté et de critique, cette pièce s'appuyait sur les déclarations de la science comme sur les principes de la certitude ; elle eut l'approbation de tous les hommes de bonne foi.

Monseigneur fonda à Pontmain une confrérie qui, sous le nom de Notre-Dame d'Espérance, put accepter pour membres, non seulement tous les fidèles de son diocèse, mais même ceux du monde entier.

Il posa lui-même la première pierre d'une magnifique église et installa au lieu du pèlerinage les Oblats

de Marie. C'est à Pontmain qu'il consacra, en 1875, son diocèse au Sacré Cœur de Jésus. La même année, il fit porter à Rome par un groupe de pèlerins lavalais une admirable statue en argent de Notre-Dame de Pontmain.

Un des derniers actes de la vie si militante de Mgr Wicart fut son adhésion si vigoureuse à la fondation de l'Université catholique d'Angers. Mgr Freppel rendit justice à l'intervention de son énergique collègue, et lorsque, plus tard, il lui fut donné de prononcer l'oraison funèbre de notre évêque, il sut le proclamer noblement : « Vint le moment, dit-il, où la liberté de l'enseignement supérieur, reconquise péniblement et à demi, permit de reprendre sur un plan modeste ce que l'Eglise avait réalisé avec tant d'éclat et de succès dans les siècles précédents. L'évêque de Laval n'hésita pas un instant à entrer dans une voie plutôt ancienne que nouvelle, et ses lettres furent pour moi le plus précieux des encouragements, lorsqu'il s'agit de replanter sur la terre d'Anjou un arbre tant de fois séculaire et dont la nation du Maine avait formé l'une des branches les plus vigoureuses. Sans le puissant concours de son énergique volonté, j'aime à le dire hautement, jamais l'Université d'Angers n'aurait revu le jour. » Mgr Wicart fut le premier à provoquer une souscription pour ce grand projet, et s'inscrivit en tête de la liste pour trois mille francs.

Enfin les forces physiques trahirent le courage du vaillant travailleur. A la fin de la retraite ecclésiastique de 1875, le vénérable évêque qui avait, selon

sa coutume, suivi tous les exercices, monta en chaire et déclara à son clergé qu'il sentait ses forces diminuer. Il voulait travailler jusqu'à la dernière heure possible, il ne songeait pas surtout à se séparer d'un peuple qu'il aimait et d'un clergé qui avait toute son estime, il ne désirait pour sa dépouille mortelle aucun autre lieu de repos que le sol lavallais ; mais il devait entrevoir qu'un jour prochain lui imposerait de descendre de son siège et de laisser la houlette à une autre main. Il ajouta, d'un ton de commandement solennel, qu'il faisait à ceux que sa confiance avait placés près de lui un devoir de conscience de l'avertir lorsqu'ils verraient le moment venu. Les prêtres réunis reçurent cette triste communication avec une sorte de stupeur. Surpris, ils restèrent muets, attendris et édifés ; ils venaient d'entendre les paroles les plus pénétrantes de toute la retraite et d'être témoins du plus noble exemple. Le saint pontife prouvait qu'il ne s'était jamais regardé lui-même, dans l'autorité dont il était revêtu, et qu'il l'avait exercée uniquement pour le bien de ceux qui lui étaient confiés ; il ne consentait pas à garder les honneurs sans les labeurs.

Monseigneur avait donné l'ordre, à la retraite, de l'avertir lorsqu'il ne serait plus capable de remplir ses fonctions. Son frère eut le courage de lui obéir, et, au moment opportun, il sut lui dire : « Monseigneur, il est temps. »

Aussitôt il envoya à Pie IX sa démission, que le Souverain Pontife accepta par une lettre très affectueuse, datée du 3 mai 1876. Un ancien professeur du



collège de Marcq, Mgr Le Hardy du [Marais, le remplaça quelques mois plus tard. Pendant trois années encore, Monseigneur vécut dans la retraite, le silence et la prière. A chaque chose un peu importante qu'il entreprenait, il ajoutait : « Après cela, je n'aurai plus qu'à me préparer à la mort. » Et si l'on voulait le rassurer en lui représentant la vigueur dont il jouissait encore : « Ah ! reprenait-il, je pense sérieusement à aller rendre mes comptes au bon Dieu. » Ou bien : « Il est temps de penser à l'éternité. » Si quelqu'un de ses parents lui disait en le quittant : « Au revoir, Monseigneur. » — « Souhaitez de me revoir au ciel, » répondait-il.

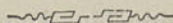
Bientôt il lui fut impossible de dire la sainte messe; alors il y assista tous les jours. Quand il fut incapable de dire le bréviaire, il le remplaça par le chapelet et par de fréquentes oraisons jaculatoires.

Peu de temps après, le danger de la fin, prévue et si bien préparée, fut annoncé par le médecin. Aussitôt on s'occupa de l'administration des sacrements au vénérable malade. Le Chapitre en corps accompagna son doyen, M. Vincent, qui portait le saint Viatique et qui accomplit toutes les prescriptions rituelles. Il adressa au pontife une allocution, et celui-ci, malgré sa faiblesse, remercia et adressa à chacun un mot d'affection et de bon souvenir. Le triste dénouement se fit attendre quelques semaines. Ce fut le 8 avril 1879, à onze heures du matin, que l'âme de Mgr Casimir-Alexis-Joseph Wicart, pleine de jours, d'œuvres et de mérites, répondit à l'ordre de Dieu et laissa son corps à la terre.

Laval fit à son premier évêque de magnifiques funérailles ; Mgr Freppel prononça l'oraison funèbre. Il rappela notamment l'attitude « si noble et si ferme » qu'il avait prise et gardée jusqu'à la fin du Concile du Vatican. Il termina par ces éloquents paroles, qui nous serviront aussi de conclusion.

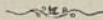
« Nous restons l'œil fixé sur nos devanciers, instruits à leur école, guidés par leurs exemples, forts de leurs travaux et confiants dans leurs prières. Oui, vénérable Frère, qui nous avez tant édifiés pendant votre vie, le souvenir de vos vertus continuera d'embaumer le champ où elles ont fleuri. Les leçons et les œuvres que vous laissez après vous, demeureront pour vos successeurs, comme un héritage impérissable de lumières et de forces. Cette Eglise de Laval, dont vos sueurs ont arrosé les plantations naissantes, vous l'aimerez d'un amour plus ardent au sein de la patrie céleste ; et tandis qu'elle portera votre nom en tête de son histoire à travers les siècles, vos prières la suivront dans ses luttes, comme un gage de protection. » (1)

(1) *Œuvres pastorales et oratoires*, tome IV, p. 42.



# MONSIEUR BATAILLE

ÉVÊQUE D'AMIENS



Aucun de ceux qui connaissent l'histoire du diocèse de Cambrai depuis un demi-siècle, ne s'étonnera de voir figurer, en tête de ces biographies, le nom de Mgr Bataille. Si l'un des premiers rangs appartient au vénéré et regretté évêque d'Amiens à cause de la dignité dont il était revêtu, il pourrait l'occuper aussi parce qu'il a été par excellence le pasteur des âmes ; il n'a point cessé d'être un modèle pour les prêtres, dans le ministère paroissial, par l'ensemble des fonctions qu'il a exercées, par les qualités spéciales qui l'ont distingué et par ce qui formait son caractère, sa physionomie.

Forcé de rester dans les limites étroites assignées à chacune des biographies de ce livre, nous ne pourrions présenter à nos lecteurs qu'une notice courte et incomplète. Du moins, nous nous efforcerons de tracer un portrait exact, ressemblant : les éléments principaux de cette esquisse sont empruntés aux documents officiels, à quelques lettres privées, aux

récits de ceux qui étaient unis à Mgr Bataille par les liens les plus étroits du sang et de l'amitié, à nos souvenirs personnels, et aussi à diverses biographies qui lui ont été consacrées dans le diocèse d'Amiens.

## I

Il y a soixante-dix ans, la paroisse d'Houplines-sur-la-Lys, aujourd'hui remplie du bruit des machines à vapeur, de la fumée des usines et du mouvement d'une nombreuse population ouvrière, était un charmant village assis au milieu de prairies verdoyantes, dont les habitants, simples, tranquilles et vivant pour la plupart du travail de leurs mains, se faisaient surtout remarquer par leur piété et leur respect pour la religion et les ministres de Dieu. C'est dans ce milieu calme et chrétien que naquit, le 23 août 1820, celui à qui nous consacrons ces lignes : il fut baptisé le 25 du même mois, fête de saint Louis, et reçut les noms de Louis-Désiré.

Son père exerçait les modestes fonctions de garde de la commune : c'était une sorte de magistrat d'un rang secondaire, dont la voix et le regard, empreints tout à la fois de bienveillance et d'autorité, exerçaient un vrai pouvoir, même sur les jeunes gens les plus mutins. Tous se taisaient quand *Bataille* arrivait. Ancien soldat de l'Empire, il conservait sur les murs de sa demeure et montrait avec fierté ses états de service, sa médaille militaire et son sabre : ses récits ont

certainement contribué à faire naître, dans le cœur de son fils Louis, les sentiments patriotiques dont il a donné plus d'un témoignage et peut-être à lui inspirer son sympathique dévouement pour les soldats malades dans les hôpitaux militaires. C'est surtout de sa mère, que Mgr Bataille semble avoir tenu les qualités qui l'ont distingué : cette mère, c'était l'affection, l'oubli de soi-même, l'activité, l'esprit de foi et de piété dans ce qu'ils ont de plus vrai et de plus profond, avec une distinction qui se révélait dans son regard et dans les attentions pleines de délicatesse qu'elle avait pour les siens et pour leurs amis.

La famille Bataille n'était point riche ; les enfants étaient au nombre de huit. Il avait été décidé que, tout en suivant les cours du catéchisme et de l'école, le jeune Louis *prendrait un état* : il commença à manier le ciseau et le rabot du menuisier, et l'on montre encore à Houplines un porte-ouvrage façonné de ses mains. Mais les succès qu'il obtenait au catéchisme et à l'école, l'intelligence qui brillait dans son regard et dans ses réponses, et surtout la piété avec laquelle il fit, le 28 avril 1832, sa première communion, attirèrent l'attention d'un prêtre zélé, alors vicaire à Houplines et aujourd'hui curé à Raches et chanoine de Cambrai et d'Amiens, M. l'abbé Charles Gadenne. Le jeune vicaire reconnut en l'enfant des germes de vocation à l'état ecclésiastique : il obtint de ses parents l'autorisation de lui donner les premières leçons de latin et se chargea de son éducation. Bientôt après, Louis Bataille suivit les cours du collège d'Armen-

tières, puis ceux du collège de Lille, ville où résidaient des membres de la famille Gadenne ; plus tard il continua ses humanités au Petit-Séminaire de Cambrai, et suivit les cours de théologie au Grand-Séminaire de la même ville. Une solide et fervente piété, des études brillantes, un caractère affable et ouvert, une grande distinction unie à la gaité la plus franche et la plus cordiale, tels furent les traits distinctifs par lesquels il se fit remarquer au collège et au séminaire. Maîtres et élèves, tous le tenaient en vive estime et affection.

En 1843, l'un des directeurs du collège de Juilly, M. de Bonnechose, plus tard archevêque de Rouen, était venu à Cambrai, sur l'invitation de Mgr Giraud, archevêque de la ville, prêcher le carême à la cathédrale : il pria l'archevêque de lui accorder l'un des meilleurs élèves du Grand-Séminaire de Cambrai pour son collège. L'abbé Bataille, qui était en seconde année de théologie fut envoyé par l'autorité épiscopale au collège de Juilly, et il y passa l'année scolaire 1843-1844. Ses qualités furent appréciées par les directeurs de cette florissante institution ; lui-même il y contracta des amitiés qui lui sont restées fidèles jusqu'après sa mort <sup>(1)</sup>. Mais il comprit qu'il n'était point dans sa voie : ce à quoi il se sentait appelé, ce n'était point la chaire où le professeur enseigne les

<sup>(1)</sup> Mgr Maricourt, aujourd'hui recteur de l'Université catholique d'Angers, et M. le chanoine Martha, actuellement aumônier des Franciscaines de Sainte-Elisabeth, à Paris.

lettres, l'histoire, la philosophie, c'était la chaire d'où le prêtre fait entendre la parole évangélique, le confessionnal où il dirige les âmes, le lit du malade où il va porter les suprêmes consolations. Aussi, à la fin de l'année, malgré les succès remarquables qu'il avait obtenus dans la direction des élèves, malgré les liens qui l'attachaient à Juilly, il demanda et obtint l'autorisation de rentrer au Grand Séminaire de Cambrai où il retrouva les condisciples avec lesquels il n'avait point cessé d'être en relations <sup>(1)</sup> et se prépara au sacerdoce. Quelques mois après, le 23 décembre 1844, il était ordonné prêtre et Mgr Giraud le nommait vicaire à Saint-Jacques de Douai.

## II

Dès les premiers jours de son ministère paroissial, on put dire du jeune vicaire de Saint-Jacques ce qui plus tard a été souvent répété par les personnes qui le voyaient s'acquitter des fonctions sacerdotales, *sacerdos alter Christus*, le prêtre est un autre Christ. Il aimait les petits enfants, il les appelait par leur nom et savait trouver le mot, l'aimable plaisanterie, qui les rendait heureux et fiers ; et ils allaient à lui

(1) Durant l'année qu'il passa à Juilly, l'abbé Bataille écrivit souvent à ses amis du diocèse de Cambrai des lettres charmantes dans lesquelles il avait, pour tous, un affectueux souvenir, un mot aimable.

comme à leur père. Il s'occupait avec un soin touchant des pauvres et des malades : il les visitait, les assistait et les consolait dans leur taudis ou sur leur couche de douleur ; sa bonté, ses attentions délicates les touchaient profondément. Il s'intéressait tout particulièrement aux militaires : dès son arrivée à Douai il avait créé une œuvre de soldats, dont le siège fut ensuite transféré sur une autre paroisse ; mais sur Saint-Jacques, restait l'Hôtel-Dieu, l'hôpital militaire, où l'abbé Bataille s'occupait des soldats malades avec une sollicitude, un entrain et un succès que se rappellent encore les Filles de la Charité chargées de diriger cette maison. Que de lettres il a écrites, pour les soldats qui ne savaient ou ne pouvaient le faire eux-mêmes ! Que de fois il a porté aux malades de l'Hôtel-Dieu les friandises et le paquet de tabac qui faisaient leur bonheur ! Que de fois il a sollicité pour eux une faveur, un congé !

C'est surtout, quand des maladies épidémiques sévirent à Douai, qu'il multiplia les témoignages de son dévouement. En 1849 et en 1854, le choléra fit de nombreuses victimes sur la paroisse Saint-Jacques ; la rue d'Ocre et la rue Obled, où résident un assez grand nombre de familles pauvres, eurent tout particulièrement à souffrir. On conserve encore aujourd'hui, dans ces deux rues, le souvenir du zèle et de l'intrépidité de l'abbé Bataille. Le jour, la nuit, il était au chevet du lit des malades. Un trait donnera une idée de sa bonté de cœur pour ceux qu'il visitait. Un de ses malades, atteint du choléra, n'avait plus que



quelques heures à vivre ; il témoigna au vicaire le désir le plus vif de voir, avant de mourir, son frère qui résidait dans un village, à quelque distance de Douai. C'était la nuit ; impossible de trouver quelqu'un pour faire mander le frère du malade. Le charitable vicaire n'hésite pas ; il se met en route à deux heures du matin, arrive au village d'où il ramène le frère à temps pour recevoir le dernier soupir du malade et il rentre à l'église le matin, à l'heure où il devait célébrer la sainte messe.

Les ouvriers pauvres étaient l'objet tout particulier de sa sollicitude. On sait que, dans notre région du Nord, un grand nombre d'ouvriers chôment le lundi vers la fin de la journée et trop souvent en ce jour dépensent dans les cabarets une partie des fruits de leur travail de la semaine ou de la quinzaine précédente. L'abbé Bataille, durant les vingt-neuf ans qu'il passa dans la paroisse Saint-Jacques, tint, tous les lundis soir, la réunion d'une Association d'ouvriers, à qui, dans une causerie familière, il faisait une instruction, un récit édifiant, ou contait une histoire intéressante empruntée à une revue, à un livre. A la sortie de la réunion, il distribuait lui-même à chaque ouvrier, avec un mot aimable, un bon qui donnait droit à un numéro pour une sorte de tombola qui se tirait au moins une fois chaque année. Il faut avoir vu, comme nous en avons été témoin bien des fois, les ouvriers de l'Association sortant de la réunion et surtout assistant au tirage des lots, pour se faire une idée des sentiments de vénération et d'affection, dont

ils étaient animés pour l'abbé Bataille et du bien opéré par cette Association (1).

Tous les paroissiens de Saint-Jacques connaissaient la petite maison de la rue de la Croix-d'Or où habitait le vicaire de Saint-Jacques et allaient parfois y frapper. Les pauvres s'y rendaient avec confiance pour leurs malades, leurs enfants et leurs vieillards ; ils savaient que, si l'abbé Bataille était absent, ils rencontreraient ses deux sœurs, auxiliaires dévouées de ses charités, associées à ses bonnes œuvres comme elles l'ont été à sa vie tout entière, jusqu'au jour de sa mort. Les personnes appartenant aux classes plus élevées, à la bourgeoisie, à l'armée, à la magistrature, à la noblesse, connaissaient aussi la maison de la rue de la Croix-d'Or. Elles allaient souvent y consulter l'abbé Bataille ou le trouver à son confessionnal, pour recevoir, de ses lèvres et de son cœur, des conseils et des consolations. C'était l'homme de tous, des pauvres comme des riches, des grands comme des petits, des savants comme des ignorants.

Nulle maison ne s'ouvrait plus volontiers et plus facilement que la sienne pour tous ses confrères du clergé de la ville et du diocèse. Les deux doyens, qui ont administré Saint-Jacques durant les dix années de vicariat de l'abbé Bataille, apprécièrent, l'un et l'autre, ses qualités d'esprit et de cœur et les services qu'il

(1) Lorsque M. l'abbé Bataille quitta Douai pour l'évêché d'Amiens, les ouvriers de l'Association se cotisèrent pour lui offrir un Christ, qui est encore aujourd'hui conservé par les sœurs de Mgr Bataille.

rendait à la paroisse. Le premier, M. Heroguer, s'efforça, mais en vain, d'être suivi par ce vicaire si zélé, lorsqu'il quitta Saint-Jacques pour Saint-Pierre. Le second, M. Vrambout, caractère énergique, homme de zèle, de talent et d'action, associa l'abbé Bataille à toutes les œuvres qu'il entreprit durant son passage si court mais si fécond dans la paroisse : la direction de l'Hôtel-Dieu confiée aux Filles de la Charité, l'Association des Enfants de Marie établie, l'église Saint-Jacques agrandie et presque reconstruite par l'architecte M. Grigny, le jubilé centenaire du Saint-Sacrement de Miracle préparé, voilà quelques-unes des œuvres dues à l'initiative de M. le doyen Vrambout, assisté de celui qu'il appelait son bras droit. C'est encore à leur double action et aussi à celle d'un ami de l'abbé Bataille, M. Alexandre Capon, qu'est due la création du collège Saint-Amé qui devait être transféré l'année suivante dans la rue Saint-Jean dont il a pris le nom et qui est devenu l'une des maisons d'éducation les plus florissantes de la région. Plusieurs étaient d'avis que la direction du nouveau collège devait être confiée à l'abbé Bataille et que son nom suffirait pour asseoir solidement et développer la nouvelle institution. L'abbé Bataille sut encore résister aux sollicitations qui voulaient le faire sortir de la voie qu'il sentait être la sienne ; il resta dans le ministère paroissial.

Bientôt, d'ailleurs, la situation changea. Le vénérable M. Vrambout étant allé voir à l'Hôtel-Dieu un malade atteint de la petite vérole noire, fut lui-même

attaqué de cette maladie et succomba le 6 juin 1855. Aussitôt, il n'y eut, dans la paroisse, qu'un seul cri, s'élevant de toutes parts : M. Bataille, doyen ! Et des députations se rendirent auprès de Mgr Régnier, alors archevêque de Cambrai. Mgr Régnier semblait avoir, comme règle, dans son administration, de ne point se rendre aux demandes qui lui étaient ainsi faites, par des délégués, pour la nomination d'un curé. Mais, dans le cas présent, le désir manifesté par tous les paroissiens répondait complètement à sa pensée : il conféra à l'abbé Bataille le titre de doyen de Saint-Jacques. L'installation, qui eut lieu le 25 juin 1855, est l'une des fêtes les plus populaires qui aient été célébrées dans cette paroisse. On était à la veille de la grande solennité séculaire rappelant l'apparition de Notre-Seigneur sur un autel de la collégiale Saint-Amé, église autrefois située sur la paroisse actuelle de Saint-Jacques. Il était à craindre que la mort de M. Vrambout n'arrêtât l'élan déjà imprimé pour cette fête. Le nouveau doyen s'y consacra tout entier avec le concours de l'ordonnateur des grandes cérémonies diocésaines, son ami, M. le chanoine Capelle : et la solennité du Saint-Sacrement de Miracle fut un véritable triomphe pour la paroisse, pour la ville de Douai, pour le diocèse de Cambrai, pour la France catholique tout entière.

Ses prédécesseurs et lui-même avaient déjà beaucoup fait, depuis dix ans, pour la paroisse Saint-Jacques : doyen, M. Bataille continua les œuvres commencées et en créa de nouvelles. L'église avait été

presque complètement reconstruite : il fallait lui donner l'ameublement que réclamait son style. Elle fut décorée d'autels, d'une chaire, de confessionnaux et de stalles en bois, de quatre statues colossales et de deux grands tableaux sur toile représentant deux scènes de la vie de saint Jacques, qui furent commandés à d'habiles artistes.

Outre l'Association des Enfants de Marie, fut établie l'Association des Mères Chrétiennes, qui a exercé, dans la ville de Douai, une si heureuse influence. Le nouveau doyen de Saint-Jacques prenait la parole à chacune des réunions de ces Associations, comme il le faisait souvent aussi aux réunions des membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Ceux qui l'ont entendu n'oublieront jamais le timbre de sa voix vibrante, l'accent de sa parole pénétrante et pleine d'onction ; ils se rappellent encore ses explications du catéchisme si claires et si intéressantes, ses homélies du dimanche à la messe paroissiale qu'il tint toujours à faire lui-même, ses exercices du Chemin de Croix qui, un certain nombre de vendredis chaque année, se renouvelaient sans se répéter jamais, ses commentaires d'un livre ou d'un récit de l'Ancien Testament prêchés chaque année aux saluts de carême. Nul ne montrait plus de tact et n'était plus heureux que lui dans les allocutions. Qu'il parlât pour saluer l'arrivée d'un curé dans une paroisse du décanat ou pour demander des prières en faveur de l'âme d'un confrère, qu'il fit entendre sa voix au sujet d'une vêtue, d'une profession, ou de la bénédiction nuptiale de deux

jeunes époux, ses discours de circonstance avaient un à-propos, une délicatesse qui charmaient, et, en même temps, il y faisait entendre la voix du pasteur et de sages conseils. Dans un grand nombre de familles, on conserve, comme un trésor, les paroles prononcées et aussi les touchantes lettres écrites par l'abbé Bataille, à l'occasion d'un décès ou d'un mariage.

Et non content d'être toujours prêt à payer de sa personne, il appelait, dans l'intérêt de ses paroissiens, les orateurs les plus éloquents, les plus renommés. La plupart des prédicateurs de talent, le P. Félix, le P. Souaillard, le P. Monsabré ont pris la parole aux solennités religieuses, au carême ou au mois de Marie dans l'église Saint-Jacques.

Le cardinal Régnier appréciait au plus haut point l'activité, le zèle et les éminentes qualités de M. l'abbé Bataille. Il lui conféra le titre d'archiprêtre de Douai et celui de chanoine honoraire de sa cathédrale. Et, en même temps, il songeait à lui pour une dignité plus élevée, un honneur plus grand.

#### IV

Déjà, le doyen de Saint-Jacques avait été proposé, à son insu, pour deux évêchés. En avril 1873, le siège épiscopal d'Amiens était devenu vacant par la mort de Mgr Boudinet. Le cardinal Régnier, d'accord avec plusieurs autres évêques, proposa la nomination de l'abbé Bataille. Il appela ce dernier auprès de lui et

lui fit part de son intention, et, comme le doyen de Saint-Jacques se récriait, il lui déclara que la proposition était faite et qu'il était impossible de la retirer. « Je n'ai jamais eu autant de peine, disait plus tard » le cardinal Régnier, pour faire accepter un poste » par l'un de mes prêtres. » M. Bataille s'en revint à Douai, ému, inquiet, presque effrayé. « Je ne » me sens pas de force à porter un pareil fardeau, » écrivait-il à un de ses amis. Et il ajoutait ces lignes touchantes : « Je ne parle pas du courage qui me » manquerait d'abandonner une paroisse qui est main- » tenant la condition de ma vie. »

Et pourtant, il dut se résigner à quitter cette chère paroisse où il avait passé les vingt-neuf premières années de sa vie sacerdotale, où tant de liens le rattachaient à son église, à ses œuvres, à toutes les familles. Le 19 juin 1873, le *Journal officiel* publia le décret qui le proposait pour l'évêché d'Amiens ; le 25 juillet suivant, fête de saint Jacques, le Souverain-Pontife Pie IX le nomma évêque de ce diocèse.

Le sacre de Mgr Bataille eut lieu, dans l'église Saint-Jacques de Douai, le dimanche 21 septembre, fête de saint Matthieu. Le prélat consécrateur fut Mgr Régnier, assisté de Mgr Desprez, archevêque de Toulouse, et de Mgr Lequette, évêque d'Arras. Mgr Monnier, évêque de Lydda, et Mgr Freppel, évêque d'Angers, amis du nouveau prélat, assistaient à la cérémonie. Le diocèse d'Amiens y était représenté par ses vicaires-généraux, son chapitre et un grand nombre d'ecclésiastiques, et celui de Cambrai par

beaucoup de prêtres. Le préfet de la Somme et toutes les autorités civiles et militaires de Douai y occupaient des places d'honneur. Près de l'une des portes de la boiserie qui entoure le chœur étaient agenouillés la vénérable mère de Mgr Bataille, ses deux sœurs et tous les autres membres de sa famille. Toute la paroisse Saint-Jacques, ou plutôt toute la ville de Douai, prit part à la cérémonie. La *Semaine Religieuse* du diocèse a décrit autrefois tous les détails de cette fête <sup>(1)</sup>, la décoration des rues, la marche du cortège à travers la ville, les cérémonies religieuses durant lesquelles Mgr Freppel prononça une allocution magistrale sur l'origine et le caractère de la puissance épiscopale; elle a parlé des toasts portés au banquet. La joie des uns, les regrets des autres, l'enthousiasme de tous révélaient, comme on l'a dit, ce que Douai était pour Mgr Bataille et ce que Mgr Bataille était pour Douai. Il avait témoigné son attachement à la paroisse Saint-Jacques en rappelant, par ses armoiries, le miracle du Saint-Sacrement dans lequel le Sauveur avait apparu sous la forme d'un enfant. Son écusson portait d'azur à l'Enfant Jésus, nimbé d'or, vêtu de pourpre, au cœur d'or allumé de même <sup>(2)</sup>, de la main dextre bénissant et de la senestre montrant son cœur, reposant sur un calice d'or, le tout enveloppé de nuages d'argent ombrés d'azur.

(1) *Semaine Religieuse du diocèse de Cambrai*, septembre 1873.

(2) Le cœur rappelait la consécration du diocèse d'Amiens au Sacré-Cœur, faite par Mgr Boudinet, pendant le choléra.



La devise était une parole adressée aux habitants du diocèse d'Amiens plus encore qu'à ses anciens paroissiens : *Charitas mea cum omnibus vobis, ma charité, mon cœur est à vous tous.*

Cette devise fut sa règle de conduite dans l'administration de son diocèse.

Il fit son entrée solennelle en sa ville épiscopale le 25 septembre, jour de la fête de saint Firmin, patron du diocèse. Une foule immense assistait à cette cérémonie ; plus de sept cents prêtres, tous en habit de chœur, y prirent part. Dans la cathédrale, après la cérémonie de l'installation, Mgr Bataille monta en chaire et adressa à ses diocésains une allocution, où il révéla tout ce qu'il avait déjà d'affection, tout ce qu'il devait être pour le troupeau qui lui était confié. Il en donna la preuve en allant visiter, dans les jours qui suivirent son arrivée, les chefs-lieux de tous les archiprêtres du diocèse, Abbeville, Montdidier, Doullens, Péronne, et toutes les paroisses d'Amiens. Deux actes accomplis aussi au début de son épiscopat firent connaître sous quel patronage il se plaçait. La première lettre importante qu'il écrivit en qualité d'évêque d'Amiens fut une réponse à l'appel que l'archevêque de Paris lui avait adressé pour l'œuvre du Vœu National, pour l'église du Sacré-Cœur de Montmartre : « Il s'agit, écrivit-il, d'une œuvre expiatoire » et réparatrice, par cela même d'une œuvre éminemment nationale. Quiconque aime sa patrie doit, » par tous les moyens, travailler à assurer sa grandeur... L'église du Sacré-Cœur, élevée, embellie

» par les offrandes de tous les fidèles, se dressant au  
» point culminant de la capitale, sur les ossements de  
» nos premiers martyrs, placée entre le ciel trop sou-  
» vent méconnu et la terre trop souvent coupable,  
» sera l'attestation solennelle de notre retour vers le  
» bien, et appellera sur le pays, qui en a tant besoin,  
» les trésors de son inépuisable miséricorde. »

Le second acte important du nouvel évêque fut d'offrir à la Sainte Vierge les prémices de son épiscopat, en allant faire un pèlerinage à Notre-Dame de Brebières, la Vierge vénérée depuis tant de siècles dans la ville d'Albert par tous les fidèles de la Picardie.

Un autre pèlerinage révéla l'une des préoccupations de son cœur d'évêque, la situation de Rome chrétienne et de l'Eglise sous un Souverain-Pontife dépouillé de ses états et sa puissance. Il s'était rendu à Rome dès 1874 ; la mort du saint pontife Pie IX l'avait arrêté au moment où il devait partir une seconde fois pour la ville éternelle. Il fut l'un des premiers à aller vénérer Léon XIII ; c'est avec bonheur qu'il lui présenta, au nom de ses diocésains, de riches offrandes : « Donner au pape, écrivit-il à cette occasion, c'est donner au pauvre, et donner au pauvre c'est donner à Dieu. »

Pour l'administration de son diocèse, il ne fit pas de changements de personnes : il nomma vicaires-généraux les deux vénérables ecclésiastiques qui exerçaient ces fonctions depuis plusieurs années et à qui le chapitre avait confié l'église d'Amiens à la mort de son prédécesseur. Avec leur concours, il dirigea

d'une main ferme et douce : « témoins, dit l'un de ses biographes, ces avis et ces recommandations qu'il prodiguait aux membres de son clergé pendant les retraites ecclésiastiques, où il se constituait lui-même prisonnier pour présider les exercices ; témoin le secret des délibérations de son conseil, si bien gardé ; témoin l'invariabilité des mesures administratives qu'il croyait utile d'adopter ; témoin enfin la justice de ses jugements dans les affaires litigieuses, où le droit triomphait toujours, quelle que fût la qualité des personnes. Homme de caractère selon le monde, Monseigneur était l'homme de la piété selon Dieu. Il ne voulait pas que les prêtres missent de la précipitation en offrant le saint Sacrifice, et lui-même donnait à l'autel l'exemple d'une religieuse gravité. Cette gravité toutefois n'avait, dans les relations ordinaires, rien d'austère ; elle était aimable avant tout, et dans l'intimité il pratiquait le laisser-aller d'une bonne simplicité. Dans ses rapports avec les membres de son clergé, la note dominante était une paternelle bonté. C'était souvent à la table de son évêque qu'un ecclésiastique apprenait le nouveau poste, auquel il était destiné. Comme il savait, avec ses prêtres, se réjouir de leurs succès et s'affliger de leurs peines ! En toutes circonstances, il puisait dans son cœur une parole d'encouragement et de charitable intérêt. Dans ses rapports avec les personnes du monde, que d'affabilité ! que de noble condescendance ! Il était, à toute heure, à la disposition de tous ; le premier venu avait des droits à ses égards, et il savait trouver un mot aimable, même pour les importuns. »

Nous avons tenu à reproduire textuellement ces lignes, dans lesquelles ceux qui ont connu Mgr Bataille soit à Douai, soit à Amiens, le retrouveront avec toutes les qualités qui le distinguaient. Il ne nous est point possible d'exposer, dans une courte notice, l'ensemble des actes de son administration épiscopale, dont les cinq années, trop courtes hélas ! ont été si bien remplies.

Toutefois, nous devons dire quelques mots de ses tournées épiscopales, durant lesquelles il parlait comme un apôtre et montrait tant de bienveillance pour ses prêtres, pour les enfants, pour les laïcs à qui il rendait visite ; il visitait les écoles, allait voir quelque malade et laissait à tous ceux à qui il parlait un mot d'édification et la pieuse impression que produit un évêque selon le cœur de Dieu. Les foules se pressaient sur son passage et il était heureux de les bénir et surtout de bénir les petits enfants. De mai 1874 à octobre 1878, il a consacré vingt-cinq églises ; il se faisait un devoir, un bonheur d'accomplir ces longues et fatigantes cérémonies.

Il attachait la plus grande importance à l'éducation des enfants. Lorsqu'il fallut agir contre ceux qui déjà alors commençaient à vouloir exclure Dieu et ses prêtres de l'école, il comprit les obligations nouvelles imposées au clergé : l'école primaire supérieure libre de la rue de Noyon à Amiens est là pour l'attester. Sans doute, et avant tout, comme l'a si bien dit Mgr Freppel, il se préoccupait de l'éducation des clercs, et les membres du clergé n'ont point perdu le sou-

venir des lettres si graves et si pressantes où il les exhortait à favoriser de tout leur pouvoir les vocations ecclésiastiques, et ces vocations ont été très nombreuses. Mais, tout en réservant ses meilleurs soins aux élèves du sanctuaire, il embrassait, dans son affection paternelle, tous les établissements où la religion prépare à la société civile des membres intelligents et dévoués. Avec tous ceux que n'aveuglent pas d'injustes préventions, il regardait comme une bonne fortune et une gloire pour la ville d'Amiens de posséder ce magnifique collège de la Providence, dont la prospérité n'intéresse pas moins l'Etat que l'Eglise elle-même. Il en fut de même à Abbeville, où il s'occupa avec le plus vif intérêt du collège Saint-Stanislas. Il ne négligea point de soutenir la naissante Université catholique de Paris, dans le ressort de laquelle se trouvait son diocèse : il y fonda deux chaires sous le patronage, l'une de saint Firmin et l'autre de saint Ricquier.

Durant ses études, il s'était fait remarquer par ses succès dans les lettres et tout particulièrement dans la poésie. Il lui en était resté un goût littéraire très délicat, une diction très heureuse et l'amour des œuvres de l'esprit. Ses mandements et ses instructions faisaient l'édification et en même temps le bonheur, le charme de l'élite de ses diocésains. Il encourageait vivement, chez ses prêtres, le goût pour les travaux intellectuels et les ouvrages consacrés à l'histoire locale. Lui-même, en dehors de ses mandements, il n'a rien fait imprimer. Toutefois, comme le rappel-

lent les lignes qui précèdent l'ouvrage intitulé : *Vingt Exercices du Chemin de la Croix*, « sollicité, de différents côtés, de publier ces *Exercices* qu'il avait composés pour mettre à la portée de son peuple les enseignements de la Croix, Mgr Bataille avait fini par se laisser vaincre, par tant d'instances et plus encore par le désir de continuer après sa mort le plus cher de ses apostolats. Malade et déjà mourant, il consacrait à revoir et à corriger son manuscrit, ce qui lui restait de forces et de vie, puisant dans cette occupation les grâces de résignation, d'abandon et de joie céleste, qui ont marqué d'un merveilleux éclat les derniers jours de son existence. Quand est venue l'heure suprême, le travail était arrivé à son terme. Une main filiale en a recueilli les pages avec un soin pieux (1). »

La main filiale, dont il est ici parlé, est celle de M. l'abbé Dahiez, prêtre du diocèse de Cambrai, ancien vicaire de Saint-Jacques à Douai et aujourd'hui chanoine d'Amiens. Nous regardons comme un devoir de citer le nom dans cette notice consacrée à l'évêque qui avait fait de lui son secrétaire intime, son ami. C'est aussi avec bonheur que nous mentionnons, à ce sujet, le nom de celui qui a publié les *Vingt Exercices du Chemin de la Croix*, M. Fallières, vicaire-général, qui apporta un concours si actif et si dévoué

(1) *Vingt Exercices du Chemin de la Croix*, par Mgr Louis-Désiré Bataille, évêque d'Amiens, ouvrage posthume. — Amiens, A. Guillaume, libraire, 1880.

à Mgr Bataille dans l'administration du diocèse d'Amiens.

A la publication de cet ouvrage, nous pouvons rattacher les recherches historiques que M. l'abbé Dahiez fut chargé de faire, au sujet de la relique insigne de saint Jean-Baptiste, conservée dans la cathédrale d'Amiens. Grâce à ces recherches, un décret de la S. Congrégation des Rites, en date du 19 décembre 1878, rétablit, pour le diocèse, la fête de la Réception de la face du saint Précurseur; et la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste fut célébrée avec encore plus de solennité qu'auparavant. Nous rappellerons aussi que l'antique usage de suspendre la sainte Réserve dans une pyxide en forme de colombe, au milieu de la gloire qui décore le sanctuaire, fut rendu, par la même Congrégation, à la cathédrale d'Amiens, la seule de France qui possède aujourd'hui ce privilège (1).

L'auteur des *Exercices du Chemin de la Croix* devait aimer les communautés religieuses, dans lesquelles de saintes âmes consacrent toute leur vie aux pratiques de la piété, au soin des malades, des pauvres et des enfants. L'un des bonheurs de l'évêque d'Amiens était d'aller visiter les couvents et d'y adresser aux religieux, aux religieuses, des paroles d'édification et d'encouragement. Dans sa ville épiscopale, il faisait

(1) Mgr Bataille restaura aussi la dévotion, autrefois très répandue dans sa ville épiscopale, à Notre-Dame de Foy, dont la statue miraculeuse avait été tirée de l'oubli et de l'obscurité où elle était restée depuis un grand nombre d'années déjà.

sa visite de nouvelle année aux religieux et religieuses des nombreuses communautés qui y sont établies, en allant y dire la sainte messe et adresser des paroles d'encouragement et d'édification. Les liens les plus pieux s'étaient établis entre ces saintes âmes et leur premier pasteur. Voici quelques lignes que Mgr Bataille écrivait à la supérieure d'un couvent d'Amiens, qui lui avait envoyé une lettre de saint François de Sales, reçue après la procession du Saint-Sacrement.

« Amiens, 25 juin 1878.

» Ma vénérée Mère,

» Vous avez le secret des filiales délicatesses. La  
» lettre de saint François que vous avez eu l'atten-  
» tion de m'envoyer est une vraie perle : il n'y a que  
» lui pour dire des choses si pieuses, avec cette sua-  
» vité, cette poésie, cet à-propos, cette simplicité qui  
» coulent de sa plume et de son cœur comme autant  
» de parfums. Si j'avais ressenti un peu de fatigue  
» après la journée de dimanche, cette lecture m'eût  
» été un doux repos. — Quelle gloire en effet, quelle  
» céleste jouissance, pour l'évêque comme pour le  
» prêtre, de porter ainsi contre son cœur durant  
» plusieurs heures le Dieu qui se nomme si bien le  
» Dieu d'amour... »

Nous avons tenu à reproduire cette lettre qui fait si bien connaître tout ce qu'il y avait de pieux, de fin et de délicat dans le cœur de Mgr Bataille.



## IV

Mais en se faisant tout à tous, en se multipliant, en se prodiguant pour ses communautés religieuses, ses écoles, son clergé, les cérémonies religieuses, les tournées épiscopales, les consécrations d'églises et les détails, la sollicitude, les soucis de l'administration d'un grand diocèse, Mgr Bataille n'avait pas assez pris soin de sa santé, qui, tout en paraissant assez brillante, avait toujours été délicate.

Aux Quatre-Temps de Pâques 1879, il avait voulu, malgré une grande fatigue qu'il éprouvait depuis quelque temps, faire lui-même l'ordination. Il s'était senti épuisé à la suite de cette longue cérémonie; et on l'avait entendu déclarer qu'il venait d'accomplir pour la dernière fois cette fonction épiscopale.

Dès lors, un certain nombre de pieux fidèles d'Amiens s'étaient alarmés. Des prières, des neuvaines, des messes furent dites et célébrées à l'intention de l'auguste malade. On s'adressa surtout à Notre-Dame de Foy, dont il avait, comme nous l'avons dit, restauré le culte. Des personnes se rendirent pendant plusieurs semaines à cet oratoire. Le vénéré malade était vivement touché de ces prières, de ces témoignages de sainte et vive affection. Voici une lettre qu'il écrivait, en ces circonstances, à la supérieure d'une communauté religieuse d'Amiens :

« Amiens, le Vendredi-Saint, 1879.

» Ma révérende Mère,

» L'évêque du Sacré-Cœur, comme m'appelle ce  
» matin dans une lettre Madame Louis Dupont, de  
» Douai, est sur la croix avec le divin Maître. Il  
» souffre et il offre ses souffrances pour votre pieuse  
» communauté, pour vos chères enfants, pour tant  
» d'âmes qui s'intéressent à sa misérable santé... Merci,  
» oh ! merci de vos prières. C'est tout ce qui reste.  
» Il est vrai que c'est beaucoup, puisque la prière est  
» si puissante devant Dieu. Je ferai moi-même la  
» neuvaine à Notre-Dame de Foy. Demandez surtout  
» à Dieu le calme, la résignation la plus entière. Je  
» ne veux que sa volonté et je suis prêt à tout ; mais  
» le Jardin des Olives se trouve dans l'histoire de  
» toutes les Passions. J'envoie à vos chères enfants  
» qui vont partir ma meilleure bénédiction ; prenez-la  
» pour vous-même et pour vos chères filles, ma véné-  
» rée Mère, et croyez toujours à mes respectueux et  
» paternels sentiments en N.-S. »

Ces neuvaines, ces prières de toute une population donnaient de l'espoir. La ville d'Amiens avait encore confiance, quand, le 28 mai, parut dans les journaux la note suivante, qui répandit l'inquiétude dans la ville et le diocèse : « L'état de faiblesse de Monseigneur s'accroît tous les jours. Voulant donner à ses diocésains un exemple qui leur a été si souvent recom-

mandé et montrer une fois de plus qu'il y a des grâces de force dans l'Extrême-Onction, Sa Grandeur vient d'exprimer, devant ses vicaires-généraux et son chapitre, le désir de recevoir le saint Viatique selon les rites prescrits par le Cérémonial des évêques. » C'est Mgr Bataille lui-même qui avait, avec un courage que seule la foi peut donner, tracé ces lignes de sa main défaillante.

Le vendredi 30 mai, à cinq heures, la cérémonie s'accomplit avec la plus grande solennité, au milieu de la tristesse de tout le clergé et d'une foule nombreuse. « Monseigneur, dit la *Semaine Religieuse* du » diocèse, répondit lui-même à toutes les prières, » veillant à ce que chaque chose s'accomplit suivant » l'ordre et la forme voulue par l'Eglise, attentif à ce » que toutes les paroles de la sainte liturgie fussent » intégralement et exactement prononcées. On aurait » pu croire, n'eût été l'expression particulière de ses » traits, qu'il présidait à l'une de ces fonctions saintes » qu'il savait rendre si pontificales. Calme au milieu » du trouble inséparable d'émotions impuissantes à » se contenir, dominant l'assemblée par la force de » sa volonté, l'énergie de son âme et la vivacité de sa » foi, jamais notre premier Pasteur ne nous était ap- » paru plus grand et plus majestueux. Cependant, » les dernières prières venaient de finir. On devait » supposer qu'épuisé par un si long effort, Monsei- » gneur n'avait rien à ajouter à l'éloquence de cette » prédication muette, lorsque le vénérable malade » fit comprendre par un signe qu'il avait l'intention

» de parler. Au milieu d'un silence dont rien ne peut  
» rendre le caractère intime, profond et solennel, les  
» larmes elles-mêmes ayant cessé, de son fauteuil,  
» comme d'une chaire, Monseigneur remercia les vicai-  
» res-généraux, les chanoines, les prêtres des paroiss-  
» ses, les supérieurs des maisons ecclésiastiques et les  
» aumôniers qui étaient venus en si grand nombre.  
» — Ai-je oublié quelqu'un, ajouta-t-il? Quand on  
» est malade, la mémoire est faible; si j'ai commis un  
» oubli, ce sera la faute de la mémoire, non celle du  
» cœur... J'ai beaucoup souffert pendant cette mala-  
» die : c'est une grâce qui m'évitera, je l'espère, de  
» souffrir moins longtemps en purgatoire. C'est ma  
» seule crainte; j'espère que vos prières me délivre-  
» ront promptement. Arrivé au ciel, je prierai pour  
» vous, je prierai pour tous les prêtres de mon dio-  
» cèse : j'ai éprouvé tant de fois combien ils m'étaient  
» attachés. Lorsque je suis venu parmi vous, je savais  
» que je trouverais de l'affection dans ce bon pays de  
» Picardie; mais, je vous l'avouerai, je ne m'atten-  
» dais pas à être aimé comme je l'ai été... Ce qu'on  
» m'a rapporté des prières et des pèlerinages à la  
» chapelle de Notre-Dame de Foy m'a profondément  
» touché... Toutes les classes de la société se sont  
» unies dans ces neuvaines. On m'a raconté des cho-  
» ses touchantes de la classe ouvrière : un homme  
» du peuple, un ouvrier, aurait dit : si, en faisant  
» dix lieues, pieds nus, je pouvais guérir Monsei-  
» gneur, je partirais tout de suite! l'auvre peuple!  
» Chers ouvriers! Ah! au ciel, je ne vous oublierai

» pas !... Enfin, messieurs, une dernière recomman-  
» dation : *Nolite contristari sicut cæteri qui spem non*  
» *habent*<sup>(1)</sup>. Continuez à vous montrer toujours pleins  
» de zèle pour la formation des jeunes prêtres, qui  
» vous ont été ou qui vous seront donnés pour auxi-  
» liaires... Je vous recommande, en finissant, un at-  
» tachment inviolable au Souverain-Pontife. Vous  
» le voyez, j'ai voulu avoir le portrait de notre bien-  
» aimé Léon XIII au-dessus de ma tête : soyez-lui  
» toujours unis et dévoués ; là est la vérité, là est le  
» salut ! »

L'état du vénéré malade sembla s'améliorer un peu les deux jours qui suivirent cette cérémonie et la réception des derniers sacrements. Mais, le 1<sup>er</sup> juin, la fièvre reparut ; Monseigneur reçut néanmoins en ce jour des élèves de son Grand Séminaire, et, malgré sa faiblesse, leur adressa des remerciements et des conseils. Les jours suivants, il s'affaiblit de plus en plus. Plusieurs évêques, le coadjuteur de Paris, Mgr Richard, l'archevêque de Reims, et le cardinal Régnier écrivirent aux vicaires-généraux pour s'informer de l'état dans lequel il se trouvait. Le Souverain-Pontife Léon XIII, en date du 7 juin, fit demander des nouvelles par le cardinal Nina, et, le lendemain 8, il fit expédier la dépêche suivante : « Le Saint Père, vraiment affecté en apprenant la maladie de Mgr Bataille, prie Dieu pour votre vénérable et bien-aimé évêque, et lui envoie de tout cœur sa bénédiction apostolique. »

(1) Ne soyez pas tristes comme ceux qui sont sans espoir.

« Dès la veille de l'envoi de ce dernier télégramme,  
» l'état de Monseigneur, dit la *Semaine Religieuse*  
» d'Amiens, avait empiré ; on avait cru à un com-  
» mencement d'agonie, et l'on avait récité les prières  
» des agonisants. Le danger a paru s'éloigner...  
» M. le curé de la cathédrale étant entré, l'un des  
» vicaires-généraux, M. Fallières, le nomma à haute  
» voix, priant Monseigneur de le bénir, lui et ses  
» paroissiens ; aussitôt le saint évêque leva la main  
» et traça un long et majestueux signe de croix. Dans  
» la nuit, à deux heures du matin, le lundi 9 juin,  
» l'agonie commença. Entouré de ses deux sœurs,  
» de ses vicaires-généraux, de ses secrétaires, pieu-  
» sement assisté par M. l'abbé Hénocque, son con-  
» fesseur, au milieu des larmes et des prières, Mgr  
» Louis-Désiré Bataille rendit sa belle âme à Dieu,  
» vers cinq heures, quelques instants après que la  
» cloche de la cathédrale eut sonné l'*Angelus* du ma-  
» tin, à l'âge de cinquante-neuf ans ; il avait adminis-  
» tré, pendant près de six ans, le diocèse d'Amiens. »

Le Souverain-Pontife Léon XIII témoigna le regret qu'il éprouvait de la mort de Mgr Bataille par le télégramme suivant : « Le Pape, très affligé de la  
» perte de Mgr Bataille qu'il aimait particulièrement,  
» s'associe de cœur au deuil de l'église d'Amiens,  
» prie pour le regretté défunt et bénit la famille. »  
Des témoignages de même nature arrivèrent de la part de Son Excellence le Nonce apostolique, du cardinal-archevêque de Cambrai, de l'archevêque de Reims, du coadjuteur de l'archevêque de Paris, de plusieurs

autres évêques et d'un grand nombre de personnages. La ville d'Amiens et le diocèse tout entier prirent part au deuil. Ils le montrèrent le jour des obsèques qui eurent lieu le 17 juin. L'archevêque de Reims fit la levée du corps et officia. Dix évêques assistaient à la cérémonie : Mgr Hasley, évêque de Beauvais, Mgr Obré, évêque de Zoara *in partibus*, Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, Mgr Monnier, évêque de Lydda *in partibus*, auxiliaire de S. E. le cardinal-archevêque de Cambrai, Mgr Delannoy, évêque d'Aire, Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, Mgr Freppel, évêque d'Angers, Mgr Lequette, évêque d'Arras, Mgr Meignan, évêque de Châlons, et Mgr Richard, archevêque de Larisse *in partibus*, coadjuteur de S. E. le cardinal-archevêque de Paris. Toutes les autorités assistaient aux obsèques ; les collègues, pensionnats, associations et communautés formaient un immense cortège, avec le clergé au nombre de près de six cents prêtres. Mgr Lequette se fit l'écho des regrets de tous dans une émouvante allocution qu'il prononça après le saint Sacrifice. Le corps fut conduit dans la chapelle de sainte Theudosie où Mgr Bataille avait manifesté le désir d'être inhumé.

Le diocèse de Cambrai, dont un grand nombre de prêtres et de laïcs étaient allés, le jour des funérailles, prier pour le repos de l'âme de l'ancien doyen de Saint-Jacques, lui paya un tribut tout particulier d'hommages et de regrets. Voici comment la *Gazette de Douai* du 25 juin a rendu compte de la cérémonie qui eut lieu dans l'église Saint-Jacques. « Hier lundi,

» 13 juin, a été célébré, en l'église Saint-Jacques et  
» du Saint-Sacrement-de-Miracle, un service funèbre  
» très solennel, pour le repos de l'âme de Mgr Bataille,  
» ancien doyen de cette paroisse, décédé évêque  
» d'Amiens, à l'âge de cinquante-neuf ans. Une  
» foule immense se pressait dans le lieu saint : on y  
» remarquait, outre la famille en deuil, si douloureu-  
» sement frappée, une députation de la ville d'Amiens  
» qui était venue mêler ses larmes à celles de la pa-  
» roisse Saint-Jacques et de la ville de Douai. Dans  
» le chœur avaient pris place les notabilités et un  
» nombreux clergé, venu notamment de l'arrondis-  
» sement de Douai, avec des ecclésiastiques du dio-  
» cèse d'Amiens. M. le chanoine Dahiez, ancien vi-  
» caire de Saint-Jacques, devenu secrétaire-particu-  
» lier de Mgr Bataille, et M. l'abbé Edmond Jaspar,  
» curé-doyen de Saint-Jacques et successeur immé-  
» diat du prélat défunt, conduisaient le deuil. L'église  
» était entièrement tendue de noir. Des oriflammes  
» noires et blanches, portant les armoiries de Mgr  
» Bataille, décoraient toutes les colonnes. Un ca-  
» tafalque richement orné et illuminé, placé sous  
» la coupole, était surmonté de la crosse, de la mi-  
» tre et des autres attributs épiscopaux. M. le cha-  
» noine Dayez, archiprêtre de Saint-Pierre, officia au  
» service funèbre... Le saint Sacrifice terminé, M.  
» l'abbé Deroubaix, curé-doyen de Notre-Dame, pro-  
» nonça, avec le talent qu'on lui connaît, l'éloge  
» funèbre du si regretté défunt, au milieu des san-  
» glots de toute l'assistance. »



La paroisse Saint-Jacques voulut rendre plus tard un nouveau témoignage de regret à Mgr Bataille. Sur l'initiative de M. le doyen Jaspar, une souscription fut ouverte, à laquelle prirent part presque tous les paroissiens, et le 11 décembre 1881 fut érigé un monument funèbre en l'honneur de celui qui avait été durant vingt-neuf ans vicaire et doyen à Saint-Jacques. Ce monument présente au centre un médaillon en marbre blanc reproduisant les traits du vénéré défunt, et à droite et à gauche deux bas-reliefs qui le montrent d'un côté célébrant la sainte messe pour ses paroissiens, et de l'autre les bénissant de son lit de mort. Comme l'a si bien dit M. le chanoine Mortreux dans le touchant discours qu'il prononça le jour de l'inauguration, ce monument est l'expression de la douleur et de l'affection de tous ; il rappellera, à l'étranger qui visitera l'église et à la postérité, l'impérissable souvenir laissé à Douai par Mgr Louis-Désiré Bataille.

Le 27 juin 1879, un service funèbre avait été célébré à Houplines-sur-la Lys.

Voici un compte-rendu de cette cérémonie : « Hier » mercredi, la paroisse d'Houplines, qui a eu l'honneur de donner le jour à Mgr Bataille, faisait célébrer un service solennel pour l'âme du saint évêque, dont la mort prématurée laisse de si profonds regrets à Amiens et à Douai. Toute la population, justement fière d'avoir donné un évêque à l'Eglise, était en deuil et assistait à cette touchante cérémonie. Le Conseil de Fabrique et le Conseil

» municipal, que l'on avait remarqués aux funérailles  
» à Amiens, étaient au premier rang. Au clergé du  
» décanat d'Armentières étaient venus se joindre les  
» prêtres originaires d'Houplines et de nombreux amis  
» du défunt, parmi lesquels on remarquait M. l'archi-  
» prêtre de Saint-André à Lille, M. le chanoine  
» Dehaisnes, M. le chanoine Pruvost, MM. les doyens  
» de Saint-Christophe à Tourcoing et d'Haubourdin.  
» MM. les chanoines Gadenne et Dahiez conduisaient  
» le deuil de famille. M. le doyen de Notre-Dame de  
» Douai a fait couler les larmes de toute l'assistance,  
» en rappelant ce qu'a été Mgr Bataille, pour la paroisse  
» Saint-Jacques, pour le diocèse d'Amiens et pour son  
» village natal. Le souvenir de sa piété filiale et des  
» cérémonies que le Prélat a présidées dans cette  
» église, où il fut baptisé et où il a fait sa première  
» communion, la part qu'il prenait aux joies et aux  
» tristesses de ses compatriotes, la cordialité qu'il  
» montrait en visitant ses amis d'enfance, tout cela  
» remuait les cœurs. La mort ne brisera pas les liens  
» qui unissaient l'évêque à ses concitoyens, et son  
» nom, donné à l'une des rues de la localité, sera  
» toujours entouré d'amour et de vénération. »

Dans la ville d'Amiens, où toutes les associations pieuses avaient, tour à tour, fait dire une messe pour le repos de l'âme de leur bien-aimé père et pontife, le service du quarantième jour après la mort fut célébré avec la plus grande solennité. La messe fut dite par Mgr Obré, évêque de Zoara, qui officia pontificalement. Mgr Monnier, évêque de Lydda, assista à la cérémo-

nie. Un clergé très nombreux et une foule de fidèles appartenant à toutes les classes de la société se pressaient dans les vastes nefs de la basilique.

Après la messe, Mgr Freppel prononça l'oraison funèbre du vénéré et regretté défunt, avec un talent, une éloquence et une émotion qui excitèrent l'admiration de tous et firent couler des flots de larmes. Il rappela que Mgr Bataille possédait de toutes les qualités celle qui attire davantage les cœurs et exerce sur eux l'impression la plus vive ; qu'il avait l'âme éminemment pastorale, et qu'à Douai comme à Amiens, au second rang de la hiérarchie comme au premier, il a réalisé, dans une haute perfection, l'idéal du pasteur des âmes. Il développa cette pensée en parcourant toutes les phases de la vie du vénéré défunt à Houplines, au séminaire, à Douai comme vicaire et comme doyen, à Amiens comme évêque et durant sa maladie jusqu'à son dernier soupir.

Mgr Freppel termine cet éloquent discours, par la péroration suivante dans laquelle il s'adresse au défunt lui-même : « Pour moi, vénérable frère, qui suis venu, en ce jour, édifier vos enfants spirituels par le tableau si touchant de vos vertus, qu'il me soit permis de répéter en terminant ces paroles de saint Grégoire de Nazianze rendant à un grand évêque les derniers devoirs de l'amitié : *Hæc habes a nobis, a lingua quondam tibi suavi, atque honore et ætate æquali.* Agréez ce faible hommage d'une voix qui vous était chère, parce qu'elle retentissait à votre cœur comme la voix de l'amitié, et d'une amitié que ni le temps

ni la distance n'avaient pu affaiblir. En nous rapprochant davantage encore, une même charge avait établi entre nous de nouveaux liens : et j'aimais à penser qu'unis pendant la vie, nous ne serions pas séparés dans la mort. Oui, confiant dans le secours de Dieu, j'espérais toujours, alors même que toute espérance semblait perdue. Dieu en a décidé autrement : que son saint nom soit béni ! Vous nous quittez, cher frère, au moment même où nous avons le plus besoin de vos lumières et de votre zèle. Et ne semble-t-il pas que vous ayez eu le pressentiment de nos luttes futures, quand, de votre lit de mort, vous sollicitiez de nouveaux hommages pour le prophète-martyr, proclamé par Jésus-Christ « le plus grand des enfants des hommes », et dont le chef sacré, inséparable de cette illustre église d'Amiens, personnifie, depuis dix-huit siècles, la résistance au vice et à l'oppression. Ah ! du moins, assistez-nous par vos prières dans ces combats de la foi que vous auriez tant aimé à soutenir avec nous, *e caelo nos, quæso, inspice* ; soyez le protecteur de ceux qui vénéraient en vous leur pasteur et leur père ; et lorsqu'à notre tour nous aurons quitté cette terre, *nosque, posteaquam ex hac vita migraverimus*, puissions-nous être reçus dans les tabernacles éternels où vous aurez introduit vos mérites, *illic quoque tabernaculis tuis excipe*. C'est là que, prêtres et fidèles de la sainte Eglise catholique, nous nous donnons rendez-vous après les épreuves et les luttes de la vie présente, au séjour de la gloire et de la félicité éternelle. Ainsi soit-il. »

Nous n'ajouterons rien à ces éloquentes paroles; elles éveilleront de touchants souvenirs dans le cœur de tous ceux qui ont connu et aimé celui dont Mgr l'évêque d'Angers a pu dire, avec tant de vérité, qu'il a réalisé, dans une haute perfection, l'idéal du pasteur des âmes.

C. DEHAISNES,

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTÉTÉ.





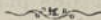
# MONSEIGNEUR MORTIER

FONDATEUR DES COLLÈGES DE SAINT-AMAND ET DE BAVAI

ARCHIPRÊTRE D'AVESNES

VICAIRE GÉNÉRAL DE CAMBRAI

ÉVÊQUE DE DIGNE



## I

Au lendemain de la mort de Mgr Mortier, la *Semaine Religieuse* de Marseille racontait ce fait révélateur d'une rare bonté : « Il y a peu de temps, venu à Marseille pour visiter Monseigneur notre évêque, Mgr de Digne fit arrêter sa voiture sur la grand'-route pour voir la mère d'un de ses prêtres, et, pendant plus de dix minutes, il prit plaisir à entretenir cette bonne femme des qualités de son fils et de la joie qu'elle devait éprouver d'avoir donné un prêtre à l'Eglise de Dieu. Il le fit en des termes tels et avec un accent à la fois si simple, si paternel et si émouvant que tous les témoins de cette scène antique, en plein air, en avaient les yeux mouillés de larmes. »

En commençant cette notice biographique du vénéré prélat, il nous a plu de rapporter ce trait qui le

caractérise si justement. Aussi sommes-nous persuadé qu'aucun de nos lecteurs ne songera à contester notre dire, quand nous affirmerons que si Mgr Mortier fut doué d'une haute et remarquable intelligence, il se distingua principalement par sa bonté et sa condescendance. C'est là l'explication des nombreuses sympathies qui prirent naissance autour de lui, de la confiance inspirée à tous ceux à qui il fut donné de l'approcher, des regrets que sa mort prématurée a fait naître dans le cœur des privilégiés admis à vivre dans son intimité. Nous avons eu cette faveur : ce nous est une consolation de perpétuer son souvenir en reproduisant les principaux traits de son existence, et de donner par là à sa mémoire un témoignage de notre respectueuse affection.

Henri-Abel Mortier naquit à Bavai, le 8 août 1825, d'une famille chrétienne qui occupait dans la cité une situation importante. Son père, receveur d'enregistrement, y jouissait d'une considération méritée plus encore par son honorabilité que par la charge qu'il remplissait. Sa mère était l'une de ces femmes au caractère fortement trempé, aux convictions profondes, ordinairement choisies par le Seigneur pour leur confier les créatures sur lesquelles sa Providence a des desseins particuliers. Etant donnée la grande impressionnabilité de l'âme de l'enfant, si justement comparée à une cire molle revêtant toutes les formes possibles, rien de surprenant que, de bonne heure, le jeune Henri ait tenu en haute estime la religion et le sacerdoce. Au foyer paternel, souvent



il entendit parler de sa grand'tante que l'abbaye de Fontenelle avait eue pour abbesse. Maintes fois sans doute il s'endormit, bercé par le récit des actions des oncles de sa mère qui, au nombre de quatre, avaient reçu les saints ordres et avaient traversé sans défaillance les mauvais jours de la Révolution. L'un d'eux, M. Bringout, fut plus particulièrement connu de l'enfant, dont la mémoire conserva mille détails intéressants sur le vénéré parent qu'il avait vu, remplissant les fonctions de curé à la Flamengrie, dans les environs de Bavai. Grâce à la sage direction du pasteur, de cette petite paroisse sortirent plusieurs vicaires-généraux dont l'histoire de Cambrai conserve le souvenir : de ce nombre fut le regretté M. Philippe.

Une autre circonstance contribua puissamment à développer dans le cœur du jeune Henri les germes de piété que le Ciel y avait déposés. Sa grand'mère maternelle hébergeait sous son toit M. le vicaire de Bavai. L'enfant, dès qu'il commença à grandir, vécut dans le commerce journalier des ecclésiastiques qui occupèrent successivement ce poste et qui devinrent ses premiers professeurs. Frappé des qualités qu'il remarqua en eux, il se sentit naturellement enclin à marcher sur leurs traces.

A huit ou dix ans, on aime d'ordinaire les jeux bruyants, les récréations tapageuses ; le jeune Henri avait à cet âge des goûts bien différents. Après s'être acquitté pieusement des devoirs que lui imposait sa charge d'enfant de chœur, sa plus grande jouissance était de représenter les cérémonies de l'Eglise, de

reproduire les fonctions du prêtre à l'autel, quelquefois de jouer, non sans succès, le rôle de prédicateur. Autour de lui on prenait plaisir à favoriser ses goûts : le talent maternel s'était chargé d'organiser une sacristie en rapport avec les besoins du petit officiant qui, quarante ans plus tard, aimait à se rappeler les joies anticipées de son sacerdoce, en montrant avec amour et une certaine fierté les gracieux ornements confectionnés par sa bonne mère.

Ainsi le Seigneur préparait la vocation de celui que plus tard il devait établir sur de grandes choses !

Déjà Henri n'était plus un enfant ; il avait fait sa première Communion avec la plus édifiante piété. Ses parents comprenant que la vie de famille, si elle est en rapport avec les faiblesses de l'enfance, ne suffit point toujours à l'adolescent, même le mieux doué, songèrent à se séparer de leur fils. Ils appréciaient trop leur responsabilité, pour ne pas apporter le soin le plus scrupuleux dans le choix du maître auquel ils confieraient la mission de cultiver cette jeune plante, dont la fraîcheur promettait un si bel épanouissement. On vivait alors sous un régime où la religion, si elle n'était ouvertement persécutée, n'avait guère à se féliciter des hommes au pouvoir. Dans de telles conditions, c'eût été téméraire de demander à l'enseignement officiel la délicate nourriture dont l'intelligence de l'adolescent était avide.

Se rendant compte de cette situation, M. et M<sup>me</sup> Mortier firent appel à l'amitié de M. l'abbé Garçon, ancien vicaire de Bavai, récemment promu à la cure

de Ramousies, le priant de continuer à leur fils le bienfait de ses leçons. Dans ce gracieux village où se trouvent réunis tous les charmes du pittoresque pays d'Avesnes, il suffit au jeune Mortier de se montrer pour conquérir toutes les sympathies. Elève studieux et soumis, il était au presbytère le modèle de ses compagnons d'étude, qui toujours le traitaient avec la déférence qu'inspire la supériorité de l'intelligence unie à la vertu ; enfant d'une piété remarquable, il édifiait, par son attitude pieuse et recueillie dans la maison de Dieu, les villageois qui, avec leur bon sens naturel, ne se méprirent pas un instant sur la valeur de celui dont ils parlaient déjà avec une certaine fierté. Elles furent pleines de charmes les années passées à Ramousies et laissèrent au jeune étudiant le plus doux souvenir. Aussi, quand plus tard il fut devenu archiprêtre d'Avesnes, ne pouvait-on lui proposer d'excursion plus agréable que celle où il retrouvait les vallons, les coteaux témoins des jeux de son enfance.

L'heure vint où il fallut dire adieu à la délicieuse solitude de Ramousies : pour le cœur aimant du jeune Henri, cette séparation dut être bien pénible ; mais les aspirations de son cœur le portaient ailleurs. Il voulait être prêtre et alors le Petit-Séminaire seul pouvait le préparer à suivre sa vocation. Il y entra en 1839 et fut admis dans la classe de quatrième. « Dès son arrivée, écrivait naguère l'un de ses anciens maîtres, il se fit remarquer par une grande dilatation de cœur, qualité rare et précieuse quand elle a pour

compagne la modestie jointe à la bonne éducation. » Sur ce nouveau théâtre, où son amour de la science se trouvait libre des entraves que forcément il avait dû subir dans les études assez rudimentaires de Ramousies, le petit séminariste fit de rapides progrès. Doué d'une intelligence peu commune, ayant à son service un cœur sensible et une imagination que le spectacle habituel d'une nature riche en brillants tableaux avait poétisée, souvent, Henri Mortier étonna ses maîtres et ses condisciples par les productions de son talent précoce. M. le chanoine Dayez nous parla plus d'une fois d'une charmante poésie latine qu'il avait lue un jour chez son collègue, M. Cudot, professeur de troisième. Le sujet : la Naissance de l'Enfant Jésus, prêtait aux sentiments pieux et affectueux, et il avait inspiré au jeune poète des accents pleins de grâce, dont le vénérable archiprêtre conservait le meilleur souvenir. Un élève que sa condescendance, sa modestie, sa régularité, sa piété ne distinguaient pas moins que son talent, dut nécessairement conquérir l'estime et l'affection de tous ; elles ne lui furent pas refusées. Aussi, quand Mgr Giraud, nommé archevêque de Cambrai, voulut donner une impulsion plus grande aux humanités, et conçut le projet de fonder une Académie, composée des meilleurs élèves de son Séminaire, n'y eut-il qu'une voix pour approuver le choix qu'il fit d'Henri Mortier, comme président de cette petite société savante.

Ce fut durant son séjour au Petit-Séminaire que, pour la première fois, le jeune homme constata la vé-

rité de cette parole, sans doute déjà connue de lui, mais en théorie seulement : « Dieu éprouve ceux qu'il aime. » Un jour on lui annonça que son père, gravement malade, désirait le revoir. Cette nouvelle, apportée par un parent venu tout exprès de Bavai pour s'acquitter de ce message, fit à son cœur une blessure profonde. S'imaginant qu'on lui cachait la vérité, il ne pouvait accepter la pensée qu'il ne reverrait plus son père bien aimé. Ses émotions furent vives et poignantes durant les longues heures du voyage, mais s'il lui fut pénible à son arrivée de constater que bientôt il serait orphelin, du moins eut-il la consolation de recevoir les derniers adieux de l'auteur de ses jours.

Ses humanités terminées, Henri Mortier entra au Grand-Séminaire, en 1843. Il fut l'un des premiers à bénéficier d'une innovation imaginée par Mgr Giraud, pour initier ses clercs à certaines études scientifiques précédemment exclues des programmes de l'enseignement. Après une année de philosophie, les Séminaristes pouvaient suivre un cours spécial de sciences physiques et naturelles.

Jusque là, le besoin d'une pareille institution avait pu ne pas se faire sentir, non point que la science matérialiste eût attendu ce moment pour s'attaquer aux croyances de l'Eglise ; mais comme elle n'avait pour défenseurs que des hommes généralement fort peu recommandables, leurs blasphèmes épouvantaient la foi du plus grand nombre, bien loin de l'ébranler. Vers 1840, il n'en allait plus de même : les doctrines

voltairiennes, descendant insensiblement de la bourgeoisie aux masses populaires, donnaient naissance à ce mouvement irrégulier qui, depuis cinquante ans, a causé la perte de tant d'âmes.

Pour réfuter l'erreur, dont les attaques étaient basées sur des découvertes plus ou moins récentes ou plus ou moins sérieuses, il était indispensable que le clergé ne restât pas étranger aux progrès de la science. Aussi estimons-nous que parmi les titres de Mgr Giraud à la reconnaissance du diocèse de Cambrai, l'un des principaux est la persévérance avec laquelle il s'efforça de mettre les études en honneur. A un siècle se targuant de connaissances universelles, il fallait un clergé instruit; sinon, son prestige s'évanouissant, son action eût été bientôt annihilée. Certes, le but poursuivi par l'éminent prélat fut atteint : personne n'ignore, en effet, qu'ils appartenaient à la même génération ces évêques qui étaient hier et qui sont aujourd'hui la gloire de l'Eglise de France et qui se nomment : Mgr Bataille, Mgr Mortier, Mgr Delannoy, Mgr Fava, Mgr Dannel, Mgr Monnier. Fréquenté par les élèves les plus intelligents du Séminaire, le cours de science eut pour conséquence immédiate de permettre à quelques-uns d'entre eux d'affronter les épreuves du baccalauréat; l'abbé Mortier fut du nombre de ceux qui subirent cet examen avec succès.

Les trois années de théologie suivirent ces études spéciales : elles apportèrent, dit un contemporain de

Monseigneur que nous citons bien volontiers <sup>(1)</sup>, avec une maturité déjà sensible et remarquée dans le caractère, une sûreté de conduite que ne parvenaient guère à troubler les inquiétudes exagérées d'une conscience scrupuleuse. Ainsi l'épreuve fut complète, et, à mesure que le séminariste avançait vers le sacerdoce, sa formation spirituelle s'achevait, sans résistance et presque sans difficulté, sous le regard de maîtres qu'il chérissait. L'un d'entr'eux surtout, M. Ravaux, son concitoyen et on pourrait dire son père adoptif, lui portait une affection à laquelle le jeune lévite répondait par toutes les délicatesses d'une âme aimante et respectueuse.

Ce fut le 23 décembre 1848 que M. Mortier reçut de Mgr Giraud l'onction sacerdotale. Le but poursuivi par lui depuis longtemps était atteint : il était prêtre, ministre de Jésus-Christ qu'il aimait si passionnément ! Nous avons pu juger des impressions douces et profondes que lui apportèrent son ordination et la célébration de sa première messe, par l'émotion avec laquelle il rappelait ces cérémonies ; alors ses yeux s'emplissaient de larmes. Comme l'on sentait bien, en l'entendant, que dans sa poitrine battait vraiment le cœur d'un saint prêtre !

(1) *Semaine Religieuse* de Cambrai, 9 février 1889.

## II

Après avoir reçu le sacerdoce, M. Mortier continua, au Petit-Séminaire, les fonctions de professeur qui lui avaient été assignées deux mois auparavant par l'administration diocésaine. C'est dans cette excellente maison, au milieu de collègues bien connus et ardemment aimés, qu'il passa trois années trop rapides à son gré ; elles avaient suffi pour le préparer à une mission inattendue.

La loi de 1850, récemment promulguée, avait rendu à la France catholique le droit de donner à ses fils un enseignement en harmonie avec ses croyances.

Il ne nous appartient pas de dire avec quel joyeux élan elle profita de cette liberté, vers laquelle depuis longtemps elle aspirait. Constatons seulement que le diocèse de Cambrai fut, peut-être, celui où l'on apprécia mieux les immenses avantages qui, au point de vue religieux et social, allaient résulter de la fondation des collèges libres.

Le nouvel archevêque, Mgr Régnier, arrivé à Cambrai depuis quelque temps, recevait de toutes parts des communications, auxquelles son ardeur pour le bien lui faisait répondre avec autant d'empressement que de sagesse. Les besoins étaient nombreux, les largesses abondantes, les cœurs ardents et prêts à tous les sacrifices.

C'est alors que la pensée de la création d'un collège



à Saint-Amand fut conçue et bien vite réalisée, grâce à des ressources particulières que la Providence semblait y avoir préparées. L'une de ces ressources était le concours même de M. Mortier, jeune prêtre de vingt-sept ans, désigné déjà, semblait-il, pour la direction de ce collège dans une localité où son nom était avantageusement connu.

Ce qu'a été cette création à ses débuts, seuls les intimes qui ont vu à l'œuvre le directeur improvisé du nouvel établissement le peuvent savoir. En y arrivant il ne trouvait pas même de quoi reposer sa tête. A défaut d'oreiller, elle dut s'incliner sur un sac de voyage, son seul compagnon, au départ de Cambrai pour Saint-Amand.

Apparemment, ce n'était point là que la divine Providence voulait M. Mortier! A peine une année s'était-elle écoulée depuis son entrée en fonctions, que le Ciel l'appela à porter sur un autre théâtre le zèle et le désintéressement dont il avait donné d'indiscutables preuves.

L'arrondissement d'Avesnes était le seul qui n'eût point encore bénéficié de la nouvelle loi. Cependant sa nombreuse population méritait bien quelque considération. Mgr Régnier le comprit : une création nouvelle fut décidée et la petite ville de Bavai désignée pour cet établissement. A quels motifs obéit-on, en choisissant cette cité de préférence à Avesnes et à Maubeuge dont la situation géographique et la population plus importante eussent permis d'espérer une prospérité plus grande? Nous l'ignorons. Peut-être voulut-on

relever de ses ruines l'antique maison des Oratoriens, dans laquelle de nombreuses générations de jeunes gens avaient passé avant la Révolution. Il nous semble plutôt que l'administration désira mettre à profit le crédit dont M. Mortier, grâce à ses relations et à celles de sa famille, jouissait dans sa ville natale et dans tout le pays.

Le collège de l'Assomption s'ouvrit en 1852, et, pendant vingt et un ans, il se développa sous la direction de M. Mortier. Les multiples labeurs du dévoué supérieur ont été retracés par Mgr Fava en des termes si remarquablement justes que nous ne pouvons résister au désir de citer ses paroles. <sup>(1)</sup> « A Bavai, dit-il, M. Mortier se multipliait pour faire face à tout : supérieur, professeur, économiste, il avait l'œil attentif à tous les intérêts de la maison, dirigeant toutes choses avec l'intelligence, le calme et l'aménité de sa belle nature ; il savait embellir et agrandir son collège qu'il aimait comme un père son enfant.

» La charge qui pesait sur ses épaules était bien lourde, et cependant l'abbé Mortier trouvait encore le temps de monter en chaire dans les diverses églises du pays, et là, donnant libre cours à son amour pour Jésus-Christ et pour les âmes, il faisait entendre des paroles inspirées par la foi et l'éloquence du cœur à laquelle rien ne résistait. Il se faisait ainsi connaître des familles qu'il évangélisait et qui étaient heureuses de confier leurs enfants à cet homme de Dieu. »

(1) Oraison funèbre de Mgr Mortier par Mgr Fava.

A cette activité de tous les instants s'ajoutaient une condescendance pleine d'égards pour tous, petits et grands, pauvres et riches, une charité inépuisable à laquelle la ville de Bavai est redevable de l'hospice dont elle est aujourd'hui dotée. Ce magnifique ensemble de qualités faisait du supérieur de l'Assomption une personnalité marquante, tenue par tous en haute estime, et autour de laquelle aimait à se grouper toute la société du pays. Cette situation exceptionnelle l'aida plus d'une fois à réconcilier avec Dieu des hommes depuis longtemps oublieux de leurs devoirs, et qui, sans lui, n'eussent sans doute point reçu les derniers sacrements.

Mais, avant d'acquérir ce prestige, que de fatigues, que d'ennuis, que d'épreuves il avait rencontrés! Celle à laquelle il fut le plus sensible fut la perte de son excellente mère qui mourut subitement. Si toutes les mères ont d'incontestables titres à la reconnaissance et à l'amour de leurs enfants, il en est dont les vertus et la bonté peu communes semblent avoir droit à un redoublement d'affection. Que Madame Mortier ait été de ce nombre, ils le diraient tous, s'ils étaient consultés, les ecclésiastiques qui ont fait partie du corps professoral du collège de l'Assomption. N'était-elle pas comme la seconde mère de ceux qui, par leur sacerdoce, étaient devenus les frères de son fils? Et les savoir heureux et contents, n'était-ce pas l'une de ses plus grandes joies?

Aussi comment ne point comprendre ce qu'était le culte d'un tel fils pour une semblable mère? Pour

peu qu'on sache sentir, il est facile d'apprécier le vide produit par la disparition de celle qui occupait une si grande place dans la vie du vénéré supérieur. Bien souvent nous l'avons entendu affirmer que, sans les espérances offertes au chrétien par la foi, il lui eût été impossible de supporter une pareille épreuve. C'est par des séparations de ce genre que le Seigneur enseigne à l'homme l'inanité des choses de ce monde et s'efforce de guérir la folie de ceux qui, se complaisant en eux-mêmes, perdent de vue la gloire de Dieu à laquelle nous devons travailler. Certes, ce but de toute existence humaine, M. Mortier n'avait cessé de le poursuivre, durant son séjour à Bavai; ce fut pour mieux l'atteindre qu'un jour il consentit à s'éloigner de sa ville natale, à abandonner son collègue bien-aimé. Peut-être, n'aurait-il pu se déterminer à le quitter, s'il n'avait été rassuré sur son sort par le choix du supérieur appelé à recueillir sa succession : M. l'abbé Fournier.

### III

Pour remplacer, dans la charge de doyen d'Avesnes, le respectable M. Denis qui, par un ministère de quarante années dans la même paroisse, avait conquis toutes les sympathies, il fallait un homme d'une valeur réelle et connaissant à fond l'esprit du pays. La voix publique, qui est parfois l'écho des volontés divines, désigna pour ces fonctions M. l'abbé Mortier.

En cette circonstance, son choix se rencontra avec celui de l'administration ecclésiastique et, le 6 décembre 1873, M. Mortier fit son entrée solennelle dans la ville d'Avesnes, toute joyeuse de posséder un tel pasteur. Si, dans ces circonstances, Mgr Régnier conféra coup sur coup au nouveau doyen les dignités d'archiprêtre et de chanoine honoraire, ce ne fut certes pas pour lui donner un relief plus grand aux yeux de ses paroissiens. Il savait parfaitement que des hommes de la valeur de M. Mortier se recommandent assez par eux-mêmes; il voulait seulement honorer ses mérites.

D'ailleurs, les œuvres entreprises et menées à bonne fin par M. Mortier allaient bientôt prouver qu'on ne s'était point mépris en escomptant ses qualités.

A cette époque la ville d'Avesnes subissait une transformation complète. Elle qui n'était auparavant qu'un nid d'aigle perché sur le haut d'un rocher d'où elle dominait la profonde vallée de l'Helpe, voyait tomber ses murailles et, sur leur emplacement, surgir des usines, des ateliers qui amenaient autour d'eux de nouveaux flots de population. De cette situation résultaient des besoins jusqu'alors inconnus: rien d'étonnant que, tout en respectant les traditions de son vénéré prédécesseur, le nouveau doyen se lançât dans la voie des innovations.

Parmi les obstacles qui, à notre époque, paralysent l'action du clergé, il en est deux que l'on rencontre un peu partout, même dans les populations intelligentes: l'ignorance religieuse et l'indifférence. Mal-

gré le dévouement de M. Denis, Avesnes n'avait point échappé à ce double mal, et nombreuses étaient les personnes qui en étaient atteintes. Nécessairement il fallait s'efforcer de remédier à cet état de choses ; M. Mortier le fit avec le zèle intelligent qui le distingua toujours. Pour donner à ses paroissiens les connaissances sur lesquelles doit reposer la foi chrétienne, il se prodigua sans compter, mettant en œuvre tous les moyens dont il disposait : prédications, catéchismes, conférences religieuses. Ces dernières, qui avaient lieu, chaque jeudi, après la messe des écoles, avaient pour lui un attrait tout spécial. Il est vrai que la composition de son auditoire lui rappelait d'agréables souvenirs ; pour un instant il pouvait se faire illusion et se croire encore dans son cher collège de Bavai ! Avec quelle sollicitude paternelle, avec quel soin minutieux il exposait les enseignements de la doctrine chrétienne aux nombreux élèves du collège communal, des écoles des Frères et de l'externat des Sœurs de Sainte-Thérèse groupés autour de la chaire ! Elles étaient écoutées avec une religieuse attention, ces instructions que jeunes gens et jeunes filles recueillaient dans tous leurs détails et qui aujourd'hui forment un important volume manuscrit, possédé par les religieuses d'Avesnes. Puissent-elles bientôt donner à ce livre la publicité qu'il mérite !

A la recherche de tout ce qui pouvait être utile à ses chers paroissiens, le zélé doyen, désireux de les aider à rompre avec l'indifférence, se souvint des promesses faites par Notre-Seigneur à la bienheu-

reuse Marguerite-Marie. Avoir dans son église un autel dédié au Sacré-Cœur, consacrer sa paroisse à ce cœur divin, fut un projet dont la réalisation suivit de près la conception. Là, comme partout ailleurs, le Sacré-Cœur fit ressentir les effets de sa présence. Dans les âmes qui vinrent se réchauffer au foyer ardent de son amour, il mit comme un rayon de sa douce chaleur, et bientôt, dans cette paroisse où la réception des sacrements n'était guère en honneur, on vit chaque jour des communions relativement nombreuses. L'indifférence n'avait certes pas disparu ; mais, du moins, elle avait reçu un coup terrible.

C'est alors que prirent naissance ou se transformèrent certaines œuvres paroissiales dont nous devons dire un mot. La Conférence des Dames de Saint-Vincent de Paul, établie depuis longtemps déjà, avait senti décliner en elle l'esprit de charité chrétienne sans laquelle elle ne peut répondre aux vues de son fondateur. Société plutôt philanthropique, elle soulageait les corps sans se soucier assez des âmes. Pour réformer cet état de choses, M. Mortier eut à lutter contre certaines volontés auxquelles une vieille routine présentait comme irréalisables les changements proposés ; mais son tact, sa fermeté toujours aimable eut raison de toutes les résistances. Les pauvres purent se réjouir à la pensée qu'à l'avenir ils ne recevraient plus par l'entremise d'une main mercenaire le bon de pain destiné à soulager leur misère matérielle et, qu'au besoin, leur âme trouverait une consolation dans la parole compatissante d'une dame visiteuse.

Là ne se borna pas la sollicitude de M. Mortier pour les membres souffrants de Jésus-Christ?

Après de la Conférence de Saint-Vincent de Paul vinrent prendre place des œuvres encore inconnues à Avesnes : l'œuvre des Mères chrétiennes, puis celle de Sainte-Elisabeth, dont les paroisses pauvres de l'arrondissement bénissent l'existence, puisqu'elle leur fournit des ornements plus en rapport avec la dignité de l'Hôte du tabernacle.

Ces œuvres, si elles ne reçurent pas l'approbation de tous, eurent au moins l'avantage de faire ressortir le zèle du pasteur qui, jaloux de la beauté de la maison de Dieu, avait singulièrement embelli l'église paroissiale. Aussi l'estime dont il avait reçu des marques éclatantes, au moment de son arrivée, ne faisait-elle que grandir de jour en jour. D'année en année, riches et pauvres, le connaissant mieux, appréciaient davantage les trésors de dévouement, de délicatesse, de mâle tendresse renfermés dans son cœur. Ces hautes qualités du prêtre distingué que le Ciel avait député vers eux, ne tardèrent pas à faire naître des appréhensions dans les esprits et dans les cœurs des habitants d'Avesnes : « Notre bon doyen ne nous restera pas », répétait-on souvent. Cette fois encore, la voix populaire n'était que l'écho des volontés divines. Un jour, une parole se fit entendre, disant à son serviteur : *Ascende superius*, montez plus haut. Cette voix était celle de Dieu qui, par l'organe de Mgr Duquesnay, appelait M. Mortier aux fonctions de vicaire-général.



Avant de le suivre dans l'exercice de sa nouvelle charge, qu'il nous soit permis de redire tout ce qu'il y avait de douce gaité, d'aménité charmante, de rare bonté au fond du caractère de M. Mortier. Se trouver en sa société était une grande jouissance; voilà pourquoi ceux qui, une première fois, avaient passé quelques heures en sa compagnie revenaient si volontiers vers lui. Sa maison était un véritable hôtel où, presque chaque jour, il était heureux d'offrir à quelque confrère une hospitalité simple, mais toujours cordiale. Il usait principalement de cette cordialité avec ses vicaires. Vivant avec eux dans la plus grande intimité, il les édifiait par le spectacle de ses vertus et les aidait de ses sages conseils; pour eux il était véritablement un père.

M. Mortier avait passé huit années à Avesnes, chéri et vénéré de tous. Le titre d'archidiacre des arrondissements de Valenciennes et d'Avesnes, qui lui fut conféré à son arrivée à Cambrai, au mois d'août 1881, l'aida bien certainement à supporter les ennuis de la nouvelle séparation que son esprit d'obéissance lui faisait accepter. Restant uni par les liens de son administration au pays qui lui était si cher, il aurait l'occasion d'être utile encore à ceux qu'il aimait et, pour lui, c'était tout : faire plaisir était son grand bonheur. Bien souvent nous eûmes la joie de le revoir à Avesnes où il revenait si volontiers. La communauté des Sœurs de Sainte-Thérèse, dont il était devenu le supérieur majeur, se souvenant de l'intérêt que toujours elle lui avait inspiré, saisissait avec empresse-

ment chacune de ces circonstances pour fêter son bien-aimé père par de gracieuses poésies et d'aimables saynettes.

#### IV

Pour nous rendre bien compte de ce que fut le nouveau vicaire général, écoutons encore la voix de Mgr Fava : « Mgr Duquesnay eut bien vite apprécié M. Mortier. L'archevêque, doué de toutes les qualités qui font les orateurs, trouva dans son vicaire général un esprit fin, qui savait toujours s'élever à la hauteur de ses pensées, un jugement droit, une intelligence allant au fond des choses, sans s'arrêter à la superficie, un calme à rassurer dans toutes les tempêtes, et surtout un cœur qui savait l'aimer avec la tendresse d'un fils pour son père. Que de fois l'archevêque se plaisait à dire l'affection que l'abbé Mortier lui avait vouée ! Jusque sur son lit de mort il eut pour lui des mots charmants, plus que cela, des paroles de reconnaissance qui jaillissaient du plus profond de son âme.

» Notre ami était pour ses collègues un frère toujours prêt à les servir. Il savait défendre les droits du clergé, et les avis qu'il donnait aux prêtres sentaient le père plus que le maître. Tout montrait en lui le cœur de l'apôtre désireux avant tout de la gloire du Christ et de son Eglise.

» Presque toujours il accompagnait son archevêque

dans ses visites pastorales, sans négliger sa propre correspondance avec les prêtres nombreux des deux arrondissements confiés à sa sollicitude. Cette vie, passée au milieu de ces longues cérémonies à l'église, et de réunions plus accablantes parfois encore, minait peu à peu la santé naguère robuste de M. Mortier. Il traînait d'ailleurs une bronchite contractée dans son apostolat et qui ne le quitta jamais.

» L'exemple de son archevêque n'était pas fait pour l'inviter à s'arrêter, à se soigner, car Mgr Duquesnay, sachant bien qu'il creusait sa propre tombe en se livrant à toute l'ardeur de son éloquence, parlait, agissait, traversait le vaste diocèse de Cambrai sans se lasser jamais, sinon au jour où ses forces trahirent son courage. Il mourut bientôt en combattant comme les vaillants athlètes. Personne ne ressentit le coup de cette mort autant que M. Mortier, son fidèle compagnon, son fils, son ami. »

Nommé vicaire capitulaire au décès de Mgr Duquesnay, M. Mortier continua ses fonctions de vicaire général quand Mgr Hasley vint occuper le siège de Cambrai. Complètement absorbé par les soins de l'administration, il jouissait de la satisfaction que lui avait apportée la publication du nouveau catéchisme diocésain dont il avait dirigé la rédaction, quand des bruits, déjà mis en circulation lorsqu'il était à Bavai et à Avesnes, se répandirent de nouveau dans le diocèse. Plusieurs évêchés se trouvaient vacants ; M. Mortier était désigné, disait-on, pour occuper le siège de Laval, laissé vide par la mort de Mgr Le

Hardy du Marais. Bientôt l'on apprit que, par suite de circonstances sur lesquelles nous n'avons pas de jugement à porter, les premiers plans avaient été modifiés et que le siège de Digne était attribué au vicaire-général de Cambrai. Cette nouvelle, confirmée par un décret paru au *Journal officiel* le 15 avril 1887, produisit dans tout le diocèse une émotion profonde. Un double sentiment prit naissance dans les cœurs : on était heureux des honneurs accordés à un prêtre aussi méritant ; mais, en même temps, on regrettait l'éloignement du bienveillant administrateur auquel, dans leurs difficultés, tous recouraient avec une si grande confiance. Parmi son entourage, l'on redoutait pour sa santé sérieusement ébranlée la température parfois inclémente d'un pays de montagnes. Hélas ! ces appréhensions ne devaient que trop se réaliser ! Plus d'une fois, durant les interminables négociations qui précédèrent son départ, nous eûmes l'occasion d'admirer la tranquillité d'âme avec laquelle M. Mortier attendait la décision qui devait si sensiblement modifier son existence. S'abandonnant complètement entre les mains de Dieu : « Je suis aussi calme, répétait-il souvent, que si jamais la question de mon élévation à l'épiscopat n'avait été agitée. »

## V

Préconisé dans le consistoire du 26 mai 1887, M. Mortier fut sacré le 24 juillet suivant dans l'église

métropolitaine de Cambrai. Il nous souvient encore de cette cérémonie dans laquelle Mgr Hasley remplissait les fonctions de consécrateur, assisté par les évêques de Lydda et d'Arras. Une brillante couronne de parents et d'amis était là pour assister à la nouvelle immolation du prêtre du Seigneur ; car c'était bien une immolation. Gravier ce nouvel échelon de la hiérarchie ecclésiastique, c'était s'engager à suivre de plus près les exemples de renoncement laissés par le divin Maître à ses disciples. Le nouvel élu n'avait pas hésité à accepter le lourd fardeau qu'on lui imposait. Ayant mis toute sa confiance dans le Seigneur, comme le disait si bien sa devise : *Spes mea in Deo est*, mon espérance est en Dieu, il consomma joyeusement son sacrifice.

Après quelques jours donnés à sa famille et à ses anciens paroissiens, Mgr Mortier prit la route de Digne ; il avait hâte de se trouver au milieu de ceux dont il était devenu le père.

La tristesse ressentie par le vénéré prélat durant les jours qui précédèrent son départ fut bien amère. Pour son âme si affectueuse, si profondément attachée à ceux qu'elle aimait, quel déchirement que de partir ainsi, bien loin, seul, sans un ami dans le sein duquel, aux heures difficiles, il aurait pu déverser le trop plein de son cœur ! Homme du devoir, Monseigneur sut souffrir en silence, il s'en alla où Dieu l'appelait, animé d'un violent désir de le faire aimer davantage.

La première impression produite à Digne par sa

présence fut, en tous points, semblable à celle qu'on ressentait partout en l'approchant. C'est la *Semaine Religieuse* de ce diocèse qui nous le dit dans le récit de la réception de Sa Grandeur dans sa ville épiscopale : « Sur tout le parcours on voyait une longue haie de personnes de tout âge et de tout rang se presser dans une attitude pleine de respect et de sympathie et s'incliner sous les bénédictions de son nouveau pasteur, en exprimant tout haut ses impressions : Quelle taille majestueuse, mais surtout quel air de bonté ! Ce jour-là, en entendant les accents émus de leur saint évêque, en l'entendant affirmer que, venu seul, il se consacrait à eux entièrement, à la vie, à la mort, les diocésains de Digne durent comprendre que ce n'était pas sans raison que, du Nord, l'on contemplant leur bonheur d'un œil d'envie.

Ce que Mgr Mortier fut comme évêque, nous aurions pu l'ignorer, si MM. les vicaires capitulaires de Digne n'avaient pris soin de nous l'apprendre dans une lettre qu'ils adressèrent aux fidèles du diocèse, ordonnant des prières pour leur évêque défunt. Après avoir dit la sollicitude de Mgr Mortier pour l'œuvre des vocations ecclésiastiques, qu'il recommanda souvent au zèle de MM. les curés, après avoir mentionné le soin avec lequel il avait rappelé à ses coopérateurs le devoir de la prédication, ils s'exprimaient ainsi : « Le bon évêque recevait tous ses prêtres avec la plus grande affabilité. Il les embrassait, il les consolait, il les encourageait, il leur demandait des détails sur leur situation, il leur pardonnait les manque-

ments arrivés dans l'accomplissement de leurs devoirs. A combien de confrères n'avait-il pas ouvert sa bourse pour les aider à se rendre et à s'établir dans les paroisses lointaines qui leur étaient assignées? Aussi tous sortaient de chez lui enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu, tous publiaient ses bontés et se sentaient plus de courage pour marcher dans le devoir et supporter les peines du ministère. » (1).

On le voit, ce qu'il avait été comme professeur, supérieur, doyen, vicaire-général, Mgr Mortier l'était encore comme évêque : la bonté inspira tous ses actes jusque dans la mort.

Nous ne pouvons faire une description plus exacte des derniers moments de Monseigneur qu'en reproduisant la relation de ceux qui l'entourèrent à l'heure solennelle de sa mort : « Mgr Mortier était atteint depuis longtemps d'infirmités graves qui devaient fatalement le conduire au tombeau. Quelles souffrances lui ont fait endurer ces infirmités ? Dieu seul le sait. Doué d'une énergie héroïque, il luttait contre elles sans jamais faire entendre une plainte. Il avait toujours l'air impassible. Il ne voulait pas qu'on soupçonnât même la réalité de sa situation. Il avait absolument défendu à ceux qui l'entouraient de parler de son état, de peur d'occuper les autres de sa personne. Dans le palais épiscopal tout semblait aller à l'ordinaire : Monseigneur continuait, tous les matins, de dire la sainte messe. A l'arrivée du courrier, il

(1) *Semaine Religieuse* de Digne, 24 février 1889.

réunissait son conseil et donnait les décisions que réclamaient les affaires. Cependant le mal, faisant tous les jours des progrès, l'obligea à interrompre cette régularité. Une maigreur alarmante avait envahi son corps ; le sommeil, depuis quinze jours, avait abandonné ses paupières. C'était le signe que la catastrophe était prochaine. Elle s'annonça par une crise produite par sa maladie de cœur. Monseigneur, qui, en lui-même, ne se faisait pas illusion, manda aussitôt son confesseur et demanda à être administré. MM. les vicaires généraux, MM. les secrétaires étaient présents. Vouloir exprimer avec quels sentiments de piété, de foi, de résignation, il reçut les derniers sacrements, serait chose impossible. Après la cérémonie, il remercia tous ceux qui lui avaient prodigué quelques soins ; nous étions tous émus jusqu'aux larmes. Il demanda ensuite d'être laissé seul ; son âme avait besoin de s'entretenir avec le Dieu qu'elle venait de recevoir. La faiblesse, la souffrance l'obligèrent bientôt à désirer d'être placé sur son lit. Il y resta quelques instants. Il y fut remis après avoir essayé vainement de trouver un peu de repos dans son fauteuil. Il était en proie au malaise et à l'agitation de la mort. Aussi il entra bientôt dans l'épreuve de l'agonie. Nous nous empressâmes de lui réciter les prières de l'Eglise. Il semblait nous entendre et vouloir nous suivre. Mais hélas ! nous nous aperçûmes bien vite que tout était fini ; son âme s'était envolée dans le sein de Dieu. » C'était le 27 janvier 1889.

La nouvelle de cette mort jeta la tristesse dans



le diocèse de Cambrai où, quelques mois auparavant, l'évêque bien-aimé avait récréé par sa présence le cœur de ses amis. Ce fut pour exprimer leurs regrets que les cités de Cambrai, d'Avesnes et de Bavai firent chanter des services solennels pour le repos de l'âme du saint prêtre dont la sagesse et la bonté les avaient si souvent édifiées.

Longtemps les diocèses de Cambrai et de Digne se souviendront du vénéré prélat dont nous venons de retracer la vie ! Puissent ses vertus être pour tous un encouragement dans la pratique du bien ! Puisse son cœur se réjouir en constatant du haut du ciel que ceux qui l'ont aimé sont restés vraiment dignes de lui !

C. LESOT,

AUMÔNIER DU LYCÉE DE LILLE.



le diocèse de Cambrai ou quelques mois auparavant. L'événement a été réglé par un décret de son saint. Ce fait pour exprimer leurs regrets que les dits de l'abbaye d'Avoye et de Bayan écrivirent des lettres solennelles pour le rapport à l'abbé de saint Pierre dont la dévotion et la bonté les avaient si souvent édifiés.

— Longtemps les diocèses de Cambrai et de Bruges se réunirent au même point dont nous venons de parler. La vie s'élevait sur ces deux points au commencement dans la crainte de l'abbé de Bruges son cœur se réunir en consultant du haut du ciel par ceux qui l'ont aimé sont restés vraiment dignes de l'honneur de la communauté. Les abbés de Bruges ont toujours été les plus saints hommes de leur époque.

— L'abbé de Bruges, C. LIBOT, a été élu abbé de Bruges le 15 mars 1715. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai.



— L'abbé de Bruges, C. LIBOT, a été élu abbé de Bruges le 15 mars 1715. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai. Il a été élu par les religieux de Bruges et de Cambrai.

# MONSEIGNEUR MONNET

VICAIRE A SAINT-GÉRY DE CAMBRAI

MISSIONNAIRE A L'ILE BOURBON

ÉVÊQUE DE MADAGASCAR

## I

Alexandre-Xavier Monnet, second évêque de Madagascar, est né à Mouchin <sup>(1)</sup>, le 4 janvier 1812, d'une famille honorable de cultivateurs. Sa pieuse mère se chargea de sa première instruction, puis, vers l'âge de sept ans, il entra dans une petite pension de Rumes, en Belgique. Il y fit sa première communion, y termina son instruction primaire, et rentra, à quatorze ans, sous le toit paternel.

Rien n'indiquait alors qu'il dût un jour quitter les travaux agricoles pour entrer dans l'état ecclésiastique ; mais, dès cette époque, il faisait sa lecture habituelle des *Annales de la propagation de la foi* ; il

(1) L'auteur s'est servi dans cette notice de l'ouvrage que Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis, a composé sous ce titre : *Madagascar et ses deux premiers évêques*. Il a été aussi beaucoup aidé par les souvenirs très vivants encore du cher frère Louis Monnet, aujourd'hui en retraite à la maison d'Annappes, qui a accompagné l'évêque à Bourbon et est resté pendant dix ans dans la colonie.

suivait en esprit, avec émotion, les travaux des missionnaires, et parlait souvent d'eux avec un enthousiasme qui dévoilait son ardent désir de les imiter.

Ses parents étaient trop chrétiens pour s'opposer à sa vocation. Il fit ses études latines chez le vénéré M. Hennion, ancien professeur au Grand-Séminaire et alors curé de Mouchin ; il se montra un élève très solide, sinon très brillant. En trois ans, il apprit assez de latin pour être jugé capable d'entrer en philosophie.

En 1832, il changea l'habit séculier contre la soutane et parut à vingt ans, au milieu des élèves du Grand-Séminaire, comme l'image vivante de la règle et de la perfection ecclésiastique. Son supérieur, le vénéré M. Lelou, donnait alors sur lui cette flatteuse appréciation : « Il est bon et ouvert, pieux autant que régulier. Il a de l'activité et du feu ; il aura du zèle. » S'il égalait les meilleurs séminaristes en vertu, il était supérieur à tous en force physique ; comme Saül, il dépassait de la tête tous les jeunes gens de son âge.

Aucun de ses condisciples n'a oublié le trait suivant. C'était pendant une promenade des séminaristes ; on rencontra un bourgeois aux prises avec deux soldats du régiment de cuirassiers qui tenait à cette époque garnison à Cambrai. La lutte était inégale. Le bourgeois déjà terrassé allait succomber infailliblement. L'abbé Monnet s'élança hors des rangs, saisit par le collet les deux militaires et les envoya rouler dans la poussière : « Lâches ! s'écrie-t-il d'une voix tonnante. N'est-il pas honteux à deux soldats français d'attaquer un homme seul ? » Les cuirassiers se relèvent

furieux, mais quand ils voient la colossale stature et les bras d'hercule de celui dont ils viennent d'éprouver la vigueur, ils se retirent précipitamment. Le séminariste reste seul sur le terrain de la lutte et rentre dans les rangs au milieu des applaudissements de tous les élèves.

Ordonné prêtre le 11 juin 1837 par Mgr Belmas, l'abbé Monnet fut nommé coadjuteur du curé de Dompierre, empêché par une longue et cruelle maladie d'exercer son saint ministère. Avant de quitter le séminaire, il avait demandé à Monseigneur l'autorisation de partir pour les Missions; mais, à cette époque, l'évêque de Cambrai ne se croyait pas assez riche en prêtres pour pouvoir faire des largesses. M. Monnet se rendit donc à Dompierre, et bientôt, grâce à ses bons soins et à ses délicates attentions, le curé fut en voie de guérison. Les excellents offices du coadjuteur devenant désormais inutiles, M. le chanoine Rigault, alors curé-doyen de Saint-Géry de Cambrai, se hâta de le demander pour vicaire à Mgr Belmas, qui fut heureux de le posséder dans sa ville épiscopale.

Comme les goûts du futur missionnaire persévéraient toujours, M. Monnet commença par donner ses soins à l'œuvre de la Propagation de la foi, qui compta bientôt, grâce à son zèle, de nouvelles centaines d'associés. Les pauvres et les prisonniers avaient la plus grande part de ses affections. Il lui arriva souvent de partager avec eux son argent, son pain, ses vêtements. Un jour, on l'empêcha de retirer de ses pieds l'unique paire de bas qu'il possédait pour la

donner à un pauvre qu'il voyait les jambes nues pendant un hiver rigoureux. « Moi, du moins, disait-il, j'ai mon foyer pour me chauffer, et ce malheureux n'en a pas ! » En vain, la prévoyance maternelle alarmée se hâtait de réparer les brèches faites par la charité, elles se renouvelaient sans cesse.

Sa sœur Angélique avait consenti à le suivre à Cambrai ; elle tenait son ménage, dont il était complètement incapable de s'occuper. Sans être avare, elle lui reprochait avec raison ses trop grandes libéralités, qui l'empêchaient de garder sa maison sur le pied respectable où elle devait être maintenue. « Nul plus que moi, lui répondit-il, ne comprend la justesse de tes observations. Je ne vois qu'un moyen de tout arranger. Je ne veux pas priver plus longtemps la famille de ta présence. Retourne à Mouchin, ma chère sœur. Pour moi, je vais céder la modeste maison que nous occupons. Je trouverai bien quelque ami qui consente à me prendre en pension pour l'amour de Dieu. Je ne veux à aucun prix renoncer au glorieux privilège d'être le premier pauvre de la paroisse. » Ce qui fut dit fut fait. Sa sœur s'en revint à Mouchin, et l'abbé Monnet fut reçu en pension chez un de ses amis, l'honorable M. Delattre, avec lequel il conserva toujours, malgré les distances, les plus cordiales relations.

Insulté un jour près des remparts par deux militaires, il va droit à eux, leur fait des reproches mérités, puis leur tend la main. Malgré le pardon généreusement accordé par l'offensé, les coupables furent

condamnés à la prison. Le vicaire n'avait voulu que donner une leçon de politesse ; il fut contristé quand il apprit cette nouvelle, et fit aussitôt des instances réitérées, mais vaines, pour obtenir la grâce des coupables. Désolé de son impuissance, il pria le major de faire part de ses démarches aux militaires, quand ils sortiraient de prison, et de leur dire qu'il recevrait leur visite avec une vive satisfaction. La commission fut faite et la proposition acceptée. A la vue de ces deux hommes repentants, M. Monnet leur témoigna toute la joie qu'il éprouvait de leur visite. Il les embrassa avec effusion et les retint à dîner. Le repas fut animé d'une gaieté vive et franche. La conversation, des plus originales, était en rapport avec la circonstance qui les réunissait. Les cœurs étaient ouverts à la confiance, et il ne fallut qu'un mot de M. Monnet pour les engager à lui faire une confession générale de toute leur vie. Peu de temps après, on les vit communier à la paroisse. « J'ai vu rarement, disait M. Monnet à cette occasion, des pénitents plus heureux que mes deux soldats après leur confession. Ils sont venus me revoir plusieurs fois pendant leur séjour de garnison à Cambrai, et je les ai toujours trouvés dans les meilleurs sentiments pour la religion et pour moi. »

## II

Enfin Mgr Giraud succéda à Mgr Belmas et accorda au vaillant abbé Monnet la permission qu'il sollicitait

depuis si longtemps. Après quatre ans de ministère à Saint-Géry, il s'arracha à son doyen, à ses confrères et à ses amis et partit pour le Séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Son frère Louis, qu'il avait déterminé à le suivre en qualité de catéchiste, quitta le pays avec lui. Peu de temps après, ils s'embarquèrent tous deux au Havre et arrivèrent à Bourbon le 9 juin 1840.

Nommé vicaire à la populeuse paroisse de Saint-Denis, il s'occupa avec le plus grand zèle de deux catéchismes de noirs. Il n'y avait pas eu d'apostolat de ce genre dans la colonie, depuis les premiers apôtres envoyés par saint Vincent de Paul.

Ces pauvres esclaves étaient employés dans différentes sucreries éloignées de l'église. L'abbé Monnet les réunissait habituellement à la Rivière-des-Pluies, et là, en plein air, à l'ombre des grands arbres, avec sa voix de stentor, il leur apprenait les vérités élémentaires de la religion. A force de fréquenter les noirs et d'entendre leurs discours, il parla bientôt aussi facilement la langue créole que s'il était né à la colonie. De leur côté, ses élèves faisaient des progrès merveilleux. Ils répétaient dans leurs cases les leçons du prêtre, et nous avons entendu affirmer que nulle part en France on ne sait son catéchisme comme chez les noirs de Bourbon.

Les effets du zèle persévérant de M. Monnet ne tardèrent pas à se faire sentir. C'est une chose triste à dire, mais on a assuré qu'à cette époque, sur soixante mille esclaves, il y en avait à peine un quart de baptisés. Quand donc la conduite de l'esclave était régulière,



et qu'il le jugeait suffisamment instruit, M. Monnet lui accordait le baptême avec empressement.

Il travaillait à légitimer leurs mariages. En 1842, il bénit 216 unions tant d'esclaves que d'affranchis. Il aidait ensuite ces malheureux de ses conseils et de sa bourse pour assurer leur persévérance. Peu à peu, les nègres intempérants, menteurs, voleurs, paresseux, mutins, puisaient dans ses catéchismes l'amour de la sobriété, de la vérité, de la justice, du travail et de la soumission à leurs maîtres. Avant son arrivée, beaucoup de jeunes négresses portaient des robes de soie, qui étaient trop souvent le prix de leur vertu, et se montraient d'une coquetterie extraordinaire. Leur sort était parfois envié de leurs compagnes. Mais bientôt, grâce aux flétrissantes observations de l'abbé, elles furent aussi méprisées qu'elles étaient jalosées auparavant. Elles n'osaient plus paraître avec leurs splendides toilettes, car elles entendaient dire par les autres sur leur passage : « *çà, beaux habits ; çà, mauvais monde !* » Le vice finit par trembler devant le zélé vicaire. « Va-t'en, va-t'en, disait autrefois une négresse de Carthagène à un tentateur, ne vois-tu pas le Père Claver qui vient ? (1) » Il en était de même pour les esclaves de Bourbon. L'abbé Monnet était comme la conscience extérieure de ces pauvres gens. On disait de lui comme de saint Pierre Claver qu'il possédait un charme pour fasciner les noirs.

Dès qu'il commença ses catéchismes, pour permet-

(1) *Panegyrique de Saint Pierre Claver* par Mgr Bannard, p. 19.

tre à ceux qui les fréquentaient d'entendre la messe le dimanche, M. Monnet leur avait promis de la dire auprès d'eux ce jour-là, à quatre heures du matin. Avant la célébration des saints mystères, il faisait la prière du matin et une petite méditation à la portée des auditeurs. Ces mêmes jours, pour eux également, il y avait vêpres et bénédiction du Saint-Sacrement, à sept ou à huit heures du soir. Comme les noirs et les négresses ont généralement de belles voix et un instinct musical extraordinaire, il eût été difficile d'entendre des offices relativement mieux chantés que les leurs.

Quand M. Monnet remplit sa promesse pour la première fois, l'église ne put contenir le nombre des assistants. Aussi, bientôt après, le dévoué vicaire conçoit le projet de construire une église à la Rivière-des-Pluies. Il recueille en peu de jours, dans les familles riches de Saint-Denis et près du gouvernement de l'île, la somme nécessaire ; puis, tour à tour maçon, charpentier, manœuvre, on le voit non seulement animer les ouvriers par ses encouragements et sa franche gaieté, mais encore préparer lui-même la pierre, extraire les bois des forêts, et porter de lourds matériaux sur ses épaules. Les travaux étaient toujours entremêlés de cantiques et de prières. Il est si ardent à la besogne qu'un jour, voyant un noir qu'il avait acheté pour cette construction s'amuser au lieu de travailler, il le saisit à l'improviste par le bras et le lui casse. M. Monnet était aussi sensible que vif et brusque. Aussitôt les larmes lui viennent aux yeux ;

il demande pardon à ce pauvre esclave qui, dans son impassibilité stoïque, ne pousse pas même un cri ; il le soigne lui-même, et quinze jours après, lui donne la liberté.

Le manque de prêtres se faisait cruellement sentir à Madagascar. L'abbé Monnet le comprenait plus que tout autre. En 1841, il écrivit à M. Fourdinier, son supérieur, la lettre suivante :

Monsieur le Supérieur,

Je profite de l'occasion de M. Dejean de la Batie pour vous remettre les 500 francs que je vous dois. Je vous remercie bien sincèrement du service que vous m'avez rendu. Je suis sorti de la gêne dans laquelle je me trouvais, car, aussitôt que mon noir a été marié, son ancien maître m'a fait des instances pour l'avoir de nouveau, me promettant qu'il aurait pour sa femme et pour lui les plus grands égards. Mon noir me manifestait aussi le désir de retourner avec lui. Je le lui ai donc vendu et il m'a remis mon argent. J'ai gardé vos 500 francs et j'ai employé le reste à la construction de mon église, qui est presque achevée. Elle sera l'une des plus belles de la colonie. Elle a 10½ pieds de long, 43 de large et 26 pieds de haut, à la hauteur des murs, six fenêtres cintrées de chaque côté, un beau chœur et une sacristie. J'y ai employé 50,000 moellons, 2,000 pierres taillées, 12,000 tonneaux de sable et 150 barils de chaux de Nantes.

Ecrivez à mon évêque de vous envoyer trois ou quatre prêtres pour travailler à la mission des noirs. Pressez-vous, Monsieur le Supérieur, car M. Dalmont a dû vous dire combien la moisson est abondante. Pour moi, je dois aller avec lui à Madagascar, y tenter une conquête pour l'Eglise ou y

mourir martyr, si je n'en suis pas trop indigne. Tâchez, je vous en prie, de m'adjoindre quelques bons Flamands (1).

Envoyez encore dix prêtres pour Bourbon ; sans quoi l'affaire du bon Dieu ne marchera pas ici, soyez-en bien persuadé ! Mais avec dix bons prêtres de plus, elle ira plus vite !

Dans cette même lettre, M. Monnet parle d'une première communion de noirs. C'était la première qui avait lieu dans la colonie depuis de longues années ; le gouverneur, M. Dehel, fit au vicaire l'honneur d'assister à cette cérémonie, qui fut admirable. Aussi n'est-il pas étonnant que cette solennité ait produit une véritable révolution religieuse et morale parmi ces pauvres gens.

Les noirs, émus de sa bonté, l'appelaient leur père : « *li bon, li grand*, s'écriaient-ils dans leur langage naïf, *li dire nous amis du bon Dié*. » Les blancs, frappés de son port majestueux, le nommaient le *tambour-major des prêtres de la colonie*. Et pourtant, malgré toute cette affection dont il était entouré, l'âme ardente de M. Monnet n'était pas complètement satisfaite. Il rêvait d'employer son zèle sur un plus vaste théâtre, de monter à la grande terre, c'est-à-dire à Madagascar, et de convertir un plus grand nombre de noirs. Comme saint Pierre Claver, il eût volontiers signé : « esclave

(1) M. Monnet répète ici, sans s'en douter peut-être, le fameux *da mihi Flandros*, de saint François Xavier. Cette expression a été souvent détournée du sens que lui assigne le contexte de la lettre du saint à saint Ignace.

des nègres pour toujours. » Il communiqua son projet à plusieurs de ses amis, au Père Weber, son compatriote, ainsi qu'à M. Poncelet, son supérieur. Ce dernier, pour le rattacher plus fortement à Bourbon, lui confia la grande paroisse de Saint-Paul.

### III

Saint-Paul était alors une des cures les plus étendues de la colonie. Quarante esclaves étaient attachés au presbytère et dépendaient complètement du nouveau curé. Ils avaient été légués à la maison par M. Daveluy, son prédécesseur. M. Monnet vit d'un coup d'œil ce qu'il avait à faire. Il commença par établir un catéchisme pour ses propres noirs, et, dans ses courses, il engageait tous ceux qu'il rencontrait à se joindre à eux. Il eut bientôt des catéchismes de noirs aussi nombreux qu'à Saint-Denis. Il n'avait pas six mois de résidence à Saint-Paul qu'il en avait baptisé un grand nombre et préparé cinquante autres à leur première communion.

Prêtre d'une grande foi et d'un détachement absolu, M. Monnet n'avait jamais cherché à attirer sur lui les regards des hommes : Dieu et sa conscience lui suffisaient. S'il avait pu tenir toutes les langues et toutes les plumes, pas un mot n'eût été dit ou écrit en sa faveur. Mais il n'y a pas un pouvoir sur la terre assez fort pour imposer silence à l'opinion publique. Sa réputation parvint jusqu'à Paris.

Le gouvernement français savait que l'Angleterre avait donné la liberté à tous les esclaves de ses nombreuses colonies. Il désirait marcher sur ses traces. A ses yeux, l'émancipation n'était plus qu'une affaire de temps ; seulement il fallait faire des chrétiens avant de faire des citoyens, et il n'ignorait pas que la religion seule peut enfanter des hommes libres. Le roi apprit avec quel zèle, depuis plusieurs années, soit à Saint-Denis, soit à Saint-Paul, M. Monnet se livrait à l'instruction des noirs. Voulant montrer quel prix il attachait à ces travaux essentiellement civilisateurs, il lui conféra la croix de la Légion-d'Honneur.

M. Monnet ne connaissait que certaines calomnies qui couraient sur son compte. Nul ne fut plus étonné que lui de cette marque de distinction. A cette nouvelle inattendue, il dit à ses deux vicaires : « Saint Paul se glorifiait de la croix de Notre-Seigneur. Pour moi, si je n'avais que celle-ci à présenter à Dieu, je serais bien loin d'être justifié. »

A Saint-Denis, il était chargé presque exclusivement des noirs ; mais, à Saint-Paul, il devait s'occuper également des blancs et des noirs.

Pour travailler à la conversion des créoles, le nouveau pasteur appela dans sa paroisse les Pères Jésuites, qui donnèrent une grande et solennelle mission. La parole de Dieu produisit des effets prodigieux. L'église n'était pas assez vaste pour contenir les flots d'auditeurs qui se pressaient autour de la chaire. Les tribunaux de la pénitence étaient assiégés le jour et la nuit. On dit que pendant les cinq à six semaines que dura

la mission, M. Monnet ne se coucha pas la moitié des nuits et que, les autres nuits, il prenait à peine quatre à cinq heures de sommeil. Un prêtre moins vigoureux que lui eût succombé à ces pieux excès. Quand on l'engageait à se ménager, il répondait en souriant que c'était là des jours de bataille, et que la paix, quand elle viendrait, saurait bien réparer les brèches de la guerre. Mais hélas ! sa vie entière devait être un temps de guerre et de rude guerre.

Malgré ces succès, l'idée fixe du saint curé était toujours l'apostolat à Madagascar. Il voulait y aller comme appartenant à une congrégation, car il savait qu'aux Missions rien de solide ne se fonde sans cette condition. Il pria les Pères Jésuites destinés à l'île malgache de vouloir bien le recevoir parmi eux comme novice. Les Pères avaient eu le temps de le connaître à fond, pendant les six semaines qu'ils avaient travaillé avec lui dans sa propre paroisse. Ils se gardèrent bien de lui refuser cette demande que sollicitait avec tant d'ardeur son humilité. M. Monnet acheva les communions pascales dans sa paroisse, puis il remit sa démission de curé de Saint-Paul entre les mains de M. l'abbé Poncelet, et entra comme novice dans la Compagnie de Jésus.

Peu après, ses vœux étaient enfin accomplis. Il partait pour la côte occidentale de Madagascar avec les Pères Jésuites. Cette première mission n'eut pas de succès, grâce aux calomnies atroces répandues parmi les naturels du pays par un navire américain protestant. Pour éviter d'être impitoyablement *saga-*

*yés*, nos intrépides missionnaires durent se rembarquer et rentrer à Bourbon.

Il y avait déjà six années que M. Monnet avait quitté la France. Ses travaux apostoliques avaient miné sa forte constitution. Soit qu'un voyage en France eût été jugé nécessaire par les médecins, soit que les Pères de Bourbon désirassent que M. Monnet terminât son noviciat en Europe, toujours est-il qu'il quitta la colonie à cette époque, pour rentrer dans la mère patrie.

Arrivé en France, il revit son ancien supérieur, M. Poncelet. Celui-ci le dissuada de rester chez les Pères Jésuites et l'engagea à demeurer dans sa congrégation. M. Monnet se laissa convaincre. Il demanda la permission d'aller à Mouchin et à Cambrai, et revint dans sa famille en juillet 1846.

Il partit bientôt après pour Rome, et reçut de Pie IX la faveur de longues audiences. Sa Sainteté daigna entrer dans une foule de détails concernant les missions de Bourbon et de Madagascar. M. Monnet lui-même nous a conservé les dernières paroles tombées de la bouche du souverain Pontife : « Eh bien ! cher fils, dit-il à M. Monnet en lui frappant sur l'épaule, il faut retourner à Bourbon avec M. Poncelet, vous serez son vice-préfet. Je charge Mgr Brunelli d'en donner connaissance à S. E. le cardinal Préfet de la Propagande, qui vous remettra le titre des pouvoirs que je vous confie. Vous paraissez fort et robuste : cela est utile pour un missionnaire. Vous êtes jeune encore, vous pouvez vous rendre utile à l'Eglise de Dieu et



au salut des âmes, non seulement à Bourbon, mais encore à Madagascar ; soyez béni. »

Quand il fut de retour à Mouchin, M. Salembier, curé de Cysoing, le pria de prêcher une mission dans sa paroisse. Elle dura quinze jours et produisit des effets merveilleux. Quelques protestants de Mouchin avaient été ébranlés par la charité plus encore que par le raisonnement de l'abbé Monnet. Ils lui demandèrent s'il voulait bien leur permettre d'appeler à leur secours M. Devismes, pasteur de Saint-Amand, qui avait beaucoup de réputation, et de provoquer une réunion publique et contradictoire. L'abbé y consentit.

La réunion eut lieu à la mairie de Mouchin. La salle était pleine. M. Monnet ne s'attendait pas à tant de solennité ; mais il était trop tard pour reculer. La controverse commença. L'abbé concentra la discussion sur l'autorité enseignante de l'Eglise et la prouva par les Conciles généraux. Le pasteur Devismes chercha à démontrer que les Conciles généraux sont sujets à errer. « En effet, dit-il, deux Conciles généraux furent tenus à Constantinople, le premier sous Léon l'Isaurien, le deuxième sous Constantin Copronyme. Trois cent trente-huit évêques assistaient au second et ils définirent qu'on ne devait rendre aucun culte religieux aux images. » Avec le plus grand sang-froid M. Monnet tire alors cent francs de son porte-monnaie, les jette sur la table et prie son antagoniste d'en faire autant. « Je n'ai pas, ajoute-t-il, présents à la mémoire les textes que vous m'alléguez ; mais, si vous le voulez, demain, nous irons à la bibliothèque

de Lille consulter l'histoire des Conciles, et le vaincu laissera aux pauvres de Mouchin sa mise en jeu. » Le pasteur déconcerté n'insiste pas, et l'assemblée, convaincue par cet argument *sonnant*, adjuge la palme à M. Monnet (1).

Pourtant, d'un commun accord, la partie fut remise à huitaine; mais, huit jours après, personne n'osa se présenter.

Pour récompenser le zélé missionnaire, Mgr Giraud le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale, avant qu'il partit de nouveau pour sa chère île de la Réunion.

#### IV

Pendant l'absence de M. Monnet, bien des événements s'étaient passés à Bourbon. On sait que le zélé curé voulait faire l'éducation des esclaves pour arriver peu à peu à leur émancipation. Il désirait en faire des hommes et des chrétiens avant de leur accorder l'honneur de la liberté; il tenait à affranchir les âmes

(1) Ce pasteur n'était pas bien fort en histoire. Si M. Monnet avait eu le loisir de consulter les Conciles, il aurait démontré qu'il n'y avait pas eu de Concile tenu à Constantinople sous Léon l'Isaurien, que le conciliabule de 741 sous Constantin Copronyme ne fut composé que d'évêques grecs, vendus à la Cour et presque tous du seul patriarcat de Constantinople. Par conséquent ce synode fut bien loin d'être un Concile général, quoi qu'en disent les Grecs et les Protestants.

avant d'affranchir les corps. C'est toujours ainsi d'ailleurs, avec cette prudence et cette sage lenteur, que l'Eglise a procédé. Malheureusement, ses intentions ne pouvaient être comprises des créoles de Bourbon, qui avaient fondé leur fortune sur l'esclavage et qui espéraient bien l'augmenter en conservant l'ancien état des choses. Avec plus ou moins de bonne foi, ils prétendaient que M. Monnet demandait l'émancipation des noirs sans aucune indemnité.

L'ancien curé de Saint-Paul était bien éloigné de ces projets de spoliation. Sans doute, il recommandait aux maîtres l'humanité et la charité chrétiennes; sans doute, il protestait contre les corvées qu'on imposait aux esclaves le dimanche et contre les difficultés qui venaient entraver leur instruction religieuse et leur mariage, mais il ne voulait point commettre d'injustice à l'égard des propriétaires. Ce sont ces idées qu'il avait soutenues en 1843, dans un rapport qu'il avait été chargé de faire sur l'éducation morale et religieuse des nègres. M. Monnet, dans sa rude franchise, n'avait pas plus ménagé l'administration coloniale que les propriétaires des sucreries. On devine si la lecture de son rapport mécontenta le gouvernement de Bourbon et les riches créoles.

Le gouverneur, M. Graëb, recevait du ministère de la Marine ordonnance sur ordonnance pour empêcher toute tyrannie sur les esclaves, pour leur procurer quelque adoucissement dans la nourriture, le vêtement et le travail, pour leur laisser toute facilité de se faire instruire et de vivre chrétiennement. Malheu-

reusement, toutes ces circulaires étaient pratiquement considérées comme non avenues. On le conçoit, le gouverneur de Bourbon craignait de rencontrer dans M. Monnet un censeur inexorable qui ne manquerait pas, dans ses rapports au ministre, de réclamer contre la mollesse et la partialité avec lesquelles on exécutait les ordonnances de la métropole. Aussi, M. Graëb assurait-il à qui voulait l'entendre, que M. Monnet ne reviendrait pas, parce qu'il avait demandé au ministre qu'on le gardât en France. Il ajoutait que, si le gouvernement le renvoyait, ce serait le malheur et la ruine de la colonie.

L'abbé Monnet ne savait rien de tous ces événements, quand, le 20 juin 1847, il s'embarqua au Havre sur le *Calcutta*, avec quelques religieux et l'abbé Lefer, du diocèse de Cambrai.

Pendant cette longue traversée, il se regarda comme le curé du navire et ramena aux pratiques religieuses le capitaine ainsi que plusieurs matelots. Tous les dimanches, on célébrait la grand'messe comme dans une paroisse, et tous les soirs les matelots chantaient les litanies de la Sainte Vierge avec l'*Ave maris stella*. Aux approches du cap de Bonne-Espérance, le temps change tout à coup; le navire éprouve cinq tempêtes consécutives : les mâts se brisent, la foudre tombe sur le vaisseau à moitié submergé par les vagues. M. Monnet croit sa dernière heure arrivée. A genoux dans une chambre avec M. Poncelet et les autres prêtres, ils offrent tous ensemble leur vie à Dieu, comme saint Paul en sembla-

ble occurrence, pour le salut des autres passagers et de l'équipage. Dieu leur accorda plus qu'ils ne demandaient, car ils furent sauvés avec tous ceux qui étaient sur le même navire. Depuis lors, le temps fut constamment beau. Mais une tempête bien plus terrible encore et d'un genre tout différent attendait M. Monnet à Bourbon.

A peine le navire était-il signalé, qu'une foule immense descendait sur le rivage. C'était un dimanche, le 12 septembre 1847.

Les passagers et l'équipage du *Calcutta*, en voyant ces flots de peuple, croient d'abord que c'est la ville entière qui s'avance à la rencontre de son chef spirituel pour lui souhaiter la bienvenue. Ils sont bientôt détrompés. Les figures sont sombres, les yeux menaçants. Un sourd murmure se mêle au bruit des flots qui déferlent sur le rivage. Tout à coup on entend une explosion de cris : « *A bas Monnet! Monnet à l'eau!* »

Toutefois, il n'y avait pas dans la foule que des ennemis de M. Monnet. Les esclaves attendaient leur père comme le Messie. Ils étaient nombreux; courageux et faciles à enflammer. Les blancs avaient plus peur des noirs que M. Monnet n'avait peur d'eux. Quand il débarqua, les esclaves semblaient l'interroger du regard, pour savoir de lui s'il demandait aide et protection. Il les comprit et leur fit signe de la main de garder la plus stricte neutralité. Grâce à eux, M. Monnet put percer la foule avec le préfet de la Mission et les autres prêtres qui l'accompagnaient, et arriver jusqu'au presbytère de Saint-Denis.

Les troubles continuèrent pendant la soirée. On ne parlait de rien moins que de s'emparer de M. Monnet et de saccager le presbytère. Fort heureusement, les murailles du jardin de la maison et celles de la caserne d'infanterie sont contiguës. Un détachement de soldats commandé par un officier, escalade ces murs et saute dans le jardin du presbytère pour le protéger contre les assauts du dehors. Et pourtant, à cette même heure, 1,800 noirs se trouvaient dans l'église de Saint-Denis, à quelques pas de la maison curiale. Si M. Monnet l'avait voulu, tous ces hommes qui l'adoraient, l'auraient défendu jusqu'à la mort. Le ministre de Dieu se contenta de recommander le calme, la patience et le respect de l'autorité.

Pendant plusieurs jours la ville fut en effervescence. Le gouvernement essaya d'engager M. Monnet à se rembarquer. Le missionnaire refusa et se borna à envoyer au *Moniteur de l'Île* une lettre très mesurée, très digne et capable de dissiper toutes les préventions que l'on pouvait avoir contre lui. De nouveau, M. Graëb insista pour obtenir son départ. M. Monnet refusa toujours. Alors le gouverneur résolut de l'embarquer de force. Des amis du prêtre persécuté lui firent observer que sa santé était compromise, il ne voulut rien entendre. Le 28 septembre 1847, à neuf heures du soir, la voiture de M. Graëb s'arrêtait à la porte du presbytère de Saint-Denis. Deux hommes l'occupaient déjà : l'aide de camp du gouverneur et le commandant de la gendarmerie. On y fit monter l'abbé Monnet. Ces deux Messieurs l'ac-

compagnèrent poliment jusqu'à la chaloupe qui le conduisait à bord du *Pionnier*, prêt à faire voile pour la France.

Brisé de fatigues et d'émotions, le missionnaire recueillit le peu de forces qui lui restaient, pour composer un mémoire sur les tristes événements dont il était victime. Il savait bien que le mensonge et la calomnie chercheraient à dénaturer au Ministère de la Marine les faits qui venaient de se passer à Bourbon. Il voulait tout simplement rétablir l'exacte vérité.

Aussitôt son arrivée à Nantes, M. Monnet fit imprimer sa défense et l'envoya au Ministère. M. le duc de Montebello, ministre de la marine, reçut cordialement le glorieux vaincu et le félicita vivement de sa conduite. Du reste, il n'était pas nécessaire de connaître l'abbé Monnet de vieille date pour lui rendre justice : il suffisait de le voir ; tous ses traits respiraient le courage et la franchise.

Le ministre voulut même qu'il fût entendu au sein d'une commission composée des notables de la marine et chargée de régler les intérêts de la colonie. La seule vengeance que le généreux missionnaire voulut tirer de sa seconde patrie, terre ingrate qui venait de le bannir, ce fut de plaider chaleureusement la cause de l'émancipation des noirs, sous l'unique condition qu'une indemnité convenable fût accordée à leurs maîtres. Toutefois, il ne fut pas assez puissant pour empêcher la révocation du gouverneur de Bourbon : elle était arrêtée avant son arrivée à Paris et

parut bientôt au *Moniteur* avec la nomination du successeur du peu regretté M. Graëb.

Le gouvernement de Juillet avait préparé l'émancipation des esclaves dans les colonies françaises ; quand il fut renversé, la République de 1848 décréta et accomplit cet acte d'humanité. A la suite des événements de Février, M. l'abbé Le Guay, supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, crut devoir donner sa démission et M. Monnet fut élu à l'unanimité pour le remplacer. Dieu l'avait humilié à Bourbon pour l'exalter en France. Il écrivit aussitôt à ses frères, les prêtres de la Réunion, et les engagea à affranchir immédiatement les esclaves qui pourraient être sous leur dépendance.

Son second acte, plus important encore, fut d'opérer la fusion en une seule de la congrégation du *Saint-Esprit* et de celle du *Saint-Cœur de Marie*, fondée récemment par le Père Libermann. On comprend que cette réunion si désirable ne se fit pas sans difficultés. Tout fut aplani cependant par l'humilité de M. Monnet, qui voulut que le P. Libermann devînt supérieur général des deux congrégations, et qui alla le chercher lui-même à l'abbaye du Gard, près d'Amiens.

Pour tout dire, l'abbé Monnet fut cependant beaucoup moins bien inspiré quand il se présenta dans le Nord pour être membre de l'Assemblée constituante. Sa candidature, mal préparée et mal conduite, ne fut pas comprise. Son nom ne fut point admis sur la liste patronnée par les journaux conservateurs ; il ne figura pas à côté de M. l'abbé Dehaene et de M. l'abbé



Charles, curé de Fourmies, et n'obtint qu'un chiffre de voix insignifiant. C'est avec peine aussi qu'on le vit figurer dans certaines solennités trop démocratiques. On peut dire, pour sa défense, que notre grand Lacordaire fut, à cette même époque, victime des mêmes illusions.

Au milieu de tous ces événements, on annonce tout à coup à la congrégation nouvellement reformée un grand sujet de joie. Le siège de Vicaire apostolique de Madagascar était devenu vacant par la mort de Mgr Dalmont. Le 3 octobre 1848, Pie IX nomme M. Monnet évêque de Pella <sup>(1)</sup> et Vicaire apostolique de la grande île malgache.

Dans la volonté du Souverain Pontife le saint prêtre voit la volonté de Dieu; il courbe la tête sous le joug qu'on lui impose et obéit en tremblant. Il prend un mois entier pour méditer dans la solitude sur les grands devoirs de l'épiscopat et se préparer à recevoir l'huile sainte qui fait les pontifes et les apôtres. Le 5 novembre suivant, il est sacré, dans la chapelle du Saint-Esprit, par Son Eminence le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, assisté par NN. SS. de Langres et de Quimper <sup>(2)</sup>, tous deux membres de l'Assemblée constituante. Aux chandeliers de l'autel, brillaient les armoiries du nouveau prélat. C'était une croix entourée de rayons, qui, comme celle de Constantin, pa-

(1) Pella est un ancien siège épiscopal de Palestine au delà du Jourdain.

(2) Mgr Parisis et Mgr Sergeant.

raissait dans les airs, au-dessus du palmier malgache.

Jusqu'à présent, en effet, la croix semblait avoir été l'unique partage de son apostolat ; il voulait aussi qu'elle fût la note caractéristique de son épiscopat.

## V

M. Monnet resta encore à Paris quelque temps après son sacre, pour s'occuper de sa vaste Mission. Désormais, il allait avoir à sa charge quatre à cinq millions d'infidèles, et pour diocèse un territoire plus grand que la France.

Il ne put s'empêcher non plus d'aller dans son pays natal pour adresser ses derniers adieux à sa famille. Ses confrères et ses amis furent heureux de se jeter à ses genoux pour recevoir sa bénédiction épiscopale. Il bénit surtout son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses plus proches parents, avec une effusion de cœur toute particulière. Le cardinal Giraud et le diocèse se glorifièrent d'une élévation que le sympathique élu méritait si bien. Il officia pontificalement à la cathédrale, à la demande expresse du vénérable prélat.

Toutes ses affaires terminées, il s'embarqua de nouveau à Cherbourg, sur le *Chandernagor*, le 7 juin 1849, avec M. Ferroy, son vicaire général, et une petite colonie de missionnaires qu'il emmenait avec lui.

De grands changements s'étaient opérés à Bourbon

depuis l'expulsion de M. Monnet, en septembre 1847. Le grand acte de l'émancipation, qu'il avait appelé de ses vœux les plus ardents, auquel il avait tant travaillé, pour lequel il avait souffert la peine de l'ostracisme, s'était enfin accompli. Les noirs, devenus bons catholiques, avaient reçu avec calme l'annonce de leur libération, portée en 1848 par le commissaire général du gouvernement, M. Sarda-Garriga. Celui-ci, bien loin d'épouser la querelle des ennemis de Mgr Monnet, adressa au contraire de grandes félicitations au clergé et demanda son puissant concours dans les circonstances critiques où se trouvait la colonie. Il le pria d'assurer les noirs de ses bonnes dispositions à leur égard, promettant qu'autant il serait bon avec les bons, autant il se montrerait sévère avec ceux qui voudraient troubler l'ordre public. Le clergé sortit charmé de cette première entrevue, et s'en alla répétant partout les excellentes paroles du commissaire général. Dès ce moment, on espéra beaucoup de son gouvernement, et l'on eut raison. De leur côté, les nègres regardèrent le commissaire général comme leur protecteur, leur sauveur et leur père. M. Sarda-Garriga voulut visiter toute la colonie. Son itinéraire tracé, M. le commissaire l'envoya aux maires directement, et aux curés par le préfet apostolique. Ce dernier les prévint également que l'intention du commissaire était d'assister à la messe dans toutes les paroisses et de parler ensuite aux noirs à l'issue de cette messe.

Avertis du jour et de l'heure de son arrivée, les

nègres de chaque quartier s'avançaient en foule au-devant de lui, entouraient sa voiture armés de bâtons, et suivaient le pas des chevaux en courant et en poussant des cris. C'était un spectacle curieux, presque sauvage, et de nature à montrer aux blancs que ces noirs, restés si tranquilles, auraient bien pu se comporter autrement et arroser du sang de leurs maîtres l'arbre de la liberté, comme ils venaient de le faire malheureusement aux Antilles françaises.

Le bonheur de tout un peuple, qui passe de l'esclavage à la liberté, ne se décrit pas. Enfin ces déshérités séculaires reprenaient possession d'eux-mêmes, et cessaient d'être considérés comme une marchandise, presque comme un bétail; les nègres ne seraient plus désormais les victimes de la cruauté ou de la volupté. Aussi, le 20 décembre 1848, la joie des soixante mille noirs de Bourbon était plus qu'une joie profane et ordinaire, c'était un bonheur religieux et calme dans ses élans. En ce jour, les églises n'étaient pas assez vastes pour contenir les foules qui s'y pressaient. « *Grand merci, le bon Dié! grand merci, le bon Dié!* » Tel était le cri naïf qu'on entendait sortir de toutes les bouches.

C'est moins d'un an après l'émancipation, en novembre 1849, au milieu de l'initiation en masse des soixante mille noirs de Bourbon à la vie chrétienne, que débarquait Mgr Monnet. Ce n'était plus le pros-crit, dont la tête avait été mise à prix, c'était un prince de l'Eglise dont le diocèse comprenait plus de quatre millions d'habitants, qui l'attendaient pour passer des

épaisses ténèbres du paganisme à l'admirable lumière de l'Évangile. Quelle joie ne dut-il pas éprouver à la vue des merveilleux changements qui s'étaient opérés parmi ses noirs bien-aimés ! Comme les innombrables fatigues qu'il avait précédemment éprouvées durent lui paraître douces en ce moment ! Avec quelle émotion il écoutait et provoquait par ses interrogations le détail de tout ce qui s'était passé dans la colonie, depuis son malheureux départ !

Il fallut trop tôt pourtant s'arracher à ce bonheur si légitimement gagné. L'évêque partit pour son diocèse plus promptement qu'il ne le pensait. Le 8 novembre 1850, il s'embarque pour Sainte-Marie de Madagascar avec le Père Jouen, visite cette mission, dirigée par le Père Mathieu, et y donne la confirmation. C'était là, aux portes de la grande île, que, deux ans auparavant, le premier évêque de Madagascar, Mgr Dalmont, avait rendu le dernier soupir, dans des circonstances que nous appellerions volontiers extraordinaires et même miraculeuses. Sans nul doute, son successeur se fit un pieux devoir de prier sur sa tombe sainte. Le 19, accompagné du Père Jouen et du Père Mathieu, il continua son voyage à Mayotte, où l'attendait le Père Cotain.

Malheureusement, il commet l'imprudence de rester pendant quelques heures sur le pont du navire. Les émanations pestilentielles de la côte malgache lui donnent soudain une fièvre ardente. Il se sent gravement atteint, etc'est presque mourant qu'on le débarque à Mayotte, le 1<sup>er</sup> décembre. Il demande aussitôt avec

instance à recevoir les derniers sacrements. Il avait le pressentiment de sa mort prochaine. En effet, après quelques heures seulement de maladie, il rendait le dernier soupir.

A ce coup aussi terrible qu'inattendu, la petite colonie de Mayotte tomba dans la consternation. Tous les catholiques sentaient la grandeur de la perte qu'ils venaient de faire. Tous étaient convaincus que dans ce tombeau allaient se renfermer, pour toujours peut-être, les espérances de salut pour ces contrées infidèles. Les trois Pères Jésuites rendirent les honneurs de la sépulture à leur évêque ; tous les habitants y assistèrent en versant des larmes.

Quelque temps après, le diocèse de Cambrai, qui avait donné Mgr Monnet à Madagascar, envoyait également à Bourbon son premier évêque, Mgr Desprez. Avant même de prendre possession de son siège, ce vénérable prélat savait tout le bien qu'y avait opéré son zélé compatriote. Sur les lieux, il put facilement se convaincre que cette réputation était loin d'être exagérée. Après de nombreuses démarches qui traînèrent en longueur, il obtint enfin du ministre de la marine que les dépouilles mortelles du second évêque de Madagascar fussent rendues à sa patrie adoptive et reposassent au milieu de ses enfants chéris, dans l'église de la Rivière-des-Pluies.

A son retour dans la colonie, le corps du saint prélat fut déposé au palais épiscopal. Il passa la nuit dans la chapelle de l'évêché, au milieu d'une chapelle ardente. C'est là que le lendemain, 3 décembre 1856,

jour de saint François Xavier, le clergé presque entier de la colonie vint le chercher processionnellement pour le conduire à la cathédrale, toute drapée de tentures. On lui avait préparé des funérailles dignes de son caractère et de son rang, comme s'il eût cessé de vivre la veille seulement. Le Gouverneur, les chefs des administrations, les blancs et les noirs, tous voulurent y assister. Mgr Desprez officia pontificalement. Le Père Cotain prononça l'oraison funèbre ; il avait pris pour texte : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*. Mort après peu d'années, il a pourtant accompli une longue carrière. Le cadre n'était pas difficile à remplir.

Après cette triste cérémonie et les cinq absoutes d'obligation pour les évêques, le corps fut transporté à la Rivière-des-Pluies. Mgr Fava, alors vicaire-général, et aujourd'hui évêque de Grenoble, conduisait le cortège funèbre.

Les noirs ne voulurent pas souffrir qu'il fût placé sur un char. Malgré la distance, qui est de plus de huit kilomètres, ils le portèrent à bras, en se relayant de minute en minute, pour ainsi dire. Tous voulaient avoir l'honneur de se charger du précieux fardeau. Plus de vingt mille nègres étaient présents et lui faisaient parcourir en triomphateur cette route qu'il avait si souvent parcourue en apôtre. Ils prouvaient hautement que chez eux le cœur ne sait rien oublier. Aujourd'hui encore le nom du vaillant apôtre est populaire dans la colonie. Son corps repose maintenant dans le chœur de cette église bâtie par lui et au milieu de ses noirs qu'il a tant aimés.

Mgr Monnet eut l'honneur d'être le premier de cette généreuse phalange de prêtres du diocèse de Cambrai qui se consacrèrent à l'apostolat de Bourbon. Il montra la voie aux Pouillaude, aux Chrétien, aux Naeninck, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus. Il a eu l'insigne honneur de précéder dans la lutte contre les horreurs de l'esclavage ce magnanime cardinal Lavigerie « qui, d'une main, étend sa houlette pastorale sur les missions audacieuses du désert africain et, de l'autre, mendie pour elles la défense de la chrétienté, en y faisant retentir partout un cri de détresse auquel répondra un cri de délivrance. » (1)

Il est mort sans avoir pu réaliser toutes ses apostoliques espérances. Comme Moïse, il a contemplé la terre promise, mais il ne lui fut pas donné d'y entrer. Des hauteurs de Sainte-Marie, il a vu Madagascar, qui n'en est séparé que par un étroit canal. Ainsi, trois siècles plus tôt, saint François Xavier, frappé à mort, avait contemplé tristement les ravages de la Chine, du haut des rochers de l'île Sancian, et n'avait pu réaliser ses rêves de conquérant des âmes.

Il était réservé à un autre de nos compatriotes, à Mgr Delannoy, évêque de Saint-Denis, de pénétrer, en 1873, dans l'île de Madagascar, et de continuer l'œuvre prématurément interrompue de Mgr Monnet. Reçu à Tamatave comme un prince de sang royal, Mgr Delannoy poursuivit son voyage jusqu'à la capitale à travers mille fatigues et mille dangers. A

(1) Mgr Baunard, *Panegyrique de Saint Pierre Claver*, p. 28.



Tananarive, il trouva vingt mille catholiques réunis pour acclamer le premier évêque qui ait posé le pied sur la terre malgache. Malgré l'opposition fanatique des Anglais, la reine lui fit le plus aimable accueil. Il célébra le saint Sacrifice et consacra le sang divin sur la place immense où la cruauté de la reine Ranavalo avait répandu le sang de milliers de victimes. Grâce à lui, la religion catholique avait conquis la liberté (1).

Depuis cette époque, le nombre des fidèles a doublé. Dieu a ses vues sur la grande île africaine, et l'heure de la grâce semble avoir sonné pour elle. C'est que le sang des apôtres n'a pas cessé d'être une semence de chrétiens. Mgr Dalmont avait le premier sacrifié sa vie pour ces peuples, qui ne jouirent jamais de sa présence. Deux années après, Mgr Monnet succombait à trente-huit ans, plein d'espérance, de zèle et de vigueur. Dieu se plaît parfois à ruiner ainsi, ou tout au moins à différer momentanément les projets les mieux établis de ses meilleurs serviteurs. Mais il nous a consolés en expliquant d'avance les desseins secrets de sa Providence, quand il nous a dit dans l'Évangile : « Si le grain de froment ne tombe pas dans la terre et ne meurt point, il reste seul. S'il est livré à la mort, il porte beaucoup de fruits. » (2)

Il en sera de même pour l'œuvre de Mgr Monnet. La sainte mémoire et la protection du second évêque

(1) Nous tenons tous ces détails de la bouche même de l'éminent prélat.

(2) Jean, XII, 24.

de Madagascar ont déjà fait naître bien des chrétiens dans l'immense contrée malgache. Puissent ces moissons, déjà mûres pour une florissante récolte, trouver beaucoup d'ouvriers aussi énergiques et aussi apostoliquement dévoués !

« Allez, messagers rapides, s'écrie le prophète Isaïe, *ite, angeli veloces* ; allez vite vers ces nations secouées, déchirées, foulées aux pieds ! vers ces peuples qui vous attendent au delà des fleuves d'Ethiopie, *ad gentem expectantem et conculcatam, ... quæ est trans flumina Ethiopiæ !* » (1)

D<sup>r</sup> L. SALEMBIER,

AUMÔNIER AU MONASTÈRE D'ESQUERMES.

(1) Is. XVIII, 2.

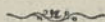


# MONSEIGNEUR DUBAR

ÉVÊQUE DE CANATHE

VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY-SUD-EST

(CHINE)



## I

Origine et premières années. — Vocation à la Compagnie de Jésus et aux Missions de Chine. — Le voyage à bord de « l'Assyrian. » — Arrivée en Chine.

Edouard Dubar vit le jour à Roubaix, le 14 octobre 1826. La naissance de cet enfant auquel était réservé l'honneur de la vie religieuse et de l'épiscopat fut, on peut le croire, la récompense insigne dont Dieu voulut payer la fidélité généreuse gardée par la famille Dubar à l'Eglise catholique dans les mauvais jours de la Révolution. Pendant l'affreuse tourmente de 1793, alors que les prêtres, traqués comme des bêtes fauves, étaient contraints de se dérober à tous les regards, J.-B. Dubar, l'aïeul du futur missionnaire, ne cessa de mettre à leur service, sa maison, sa fortune et sa vie. Sous son toit les fidèles accouraient, la nuit, en-

tendre la messe et recevoir les sacrements ; et c'est dans la chambre même où se célébraient en secret les saints mystères, que vint au monde Louis-Joseph Dubar, père de notre apôtre. L'église paroissiale était alors au pouvoir d'un curé constitutionnel. Comme presque tous les habitants de Roubaix, J.-B. Dubar estimait trop haut sa foi pour consentir à laisser baptiser son enfant par un prêtre parjure. Il partit donc le soir, le portant dans ses bras, et alla le présenter au curé catholique de Luingne, village belge situé à dix kilomètres de Roubaix. Là, dans une humble église, au milieu du silence de la nuit, celui qui devait plus tard compter parmi ses fils le vicaire apostolique de *Tché-Ly-Sud-Est*, reçut le caractère d'enfant de Dieu, caractère qu'il a porté avec tant de gratitude et de sainte fierté jusqu'à son dernier soupir.

Madame Dubar, Marie-Catherine Delespaul, mère d'Edouard, était une femme douée de qualités éminentes et de grandes vertus. Son caractère droit et ferme, son jugement sûr, sa foi vive et sa charité sans bornes, inspiraient l'affection et le respect à tous ceux qui vivaient dans son intimité. Mère chrétienne, femme véritablement forte, elle éleva dans la crainte et l'amour de Dieu les douze enfants que la Providence lui avait donnés.

A la mère, comme il était juste, revint la principale part dans l'éducation première des enfants. Edouard fut de tous celui qui excita le plus sa sollicitude. Franc, courageux, tendre dans ses affections, généreux jusqu'à l'oubli de lui-même, il était, d'autre part,

d'une irascibilité extrême, qui se traduisait par de violentes colères. Alliant la fermeté à la douceur, les motifs de raison aux motifs de la foi, Madame Dubar continua son œuvre avec persévérance. Elle eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès ; et, si plus tard on surprit encore, par intervalles, dans le religieux et même dans l'évêque, de brusques saillies de vivacité, du moins on le vit les dominer presque aussitôt et les changer en élans de zèle et de charité.

Cependant, l'heure était arrivée de commencer ses études latines. M. et M<sup>me</sup> Dubar hésitèrent d'abord à mettre leur fils dans un collège : la maison paternelle et le contact des siens leur semblaient encore nécessaires pour continuer la réforme si heureusement commencée de son caractère emporté. Il reçut donc des leçons particulières dans la famille jusqu'à l'âge de quatorze ans.

En 1840, il entra au collège de Tourcoing, le plus ancien des établissements d'instruction fondés par le clergé du diocèse de Cambrai. Edouard, dès les premiers jours, prit son rang parmi les meilleurs élèves et le garda jusqu'à la fin. Il continua au collège, avec une courageuse persévérance, le travail intime de l'âme. Ses progrès devinrent chaque jour plus marqués. Sa fougue naturelle éclata bien parfois encore en de soudains emportements ; mais la promptitude de son repentir et l'humilité de ses excuses étaient telles que ces écarts d'un caractère non complètement dompté faisaient estimer davantage ses efforts, et lui valaient une plus sympathique affection.

Pendant ces années, commença aussi dans son âme un autre combat, celui-là soutenu contre la grâce et où il devait être l'heureux vaincu. La lutte dura quatre ans. Il se sentait attiré tantôt par le monde, qui lui offrait le spectacle de ses joies les plus légitimes, tantôt par la religion, qui lui représentait la grandeur austère de ses dévouements. Croyant en finir avec ses doutes, il précipita le dénouement de ce qu'il appelait une *lutte insupportable*. Au grand étonnement de ses maîtres et de ses amis, tout à coup, avant même d'avoir achevé sa rhétorique, il déclare qu'il rompt avec les études et qu'il va rentrer dans sa famille pour s'y livrer au commerce.

Mais Dieu poursuivait cette âme qu'il voulait à lui, et la voix qu'Edouard avait cru étouffer par son entrée dans les affaires commerciales, retentissait plus forte que jamais au fond de son cœur.

Enfin, arriva le jour où toutes les illusions se dissipèrent : il se reconnut clairement appelé au sacerdoce et entra au grand séminaire de Cambrai. Ce n'était qu'une étape. La grâce l'appelait à la plénitude du dévouement et du sacrifice. En effet, le 9 octobre 1852, après de rapides adieux à sa famille, il entra au noviciat de Saint-Acheul.

Il venait d'être ordonné prêtre, le 22 septembre 1860, par Mgr Wicart, évêque de Laval, quand se répandit en France la nouvelle des succès de nos armes aux forts de *Ta-Kou*. La Chine allait donc être forcée d'accorder le libre exercice de la religion catholique ; mais les ouvriers manquaient à la moisson. Les

deux Missions confiées à la Compagnie de Jésus dans le Céleste-Empire réclamaient des apôtres. Le cri de détresse fut entendu ; cette fois, le Père Dubar vit ses vœux et ses instances exaucés.

Au mois de février 1861, un groupe de huit jeunes religieux de la Compagnie de Jésus se préparaient au voyage de la Chine ; le Père Dubar était du nombre de ces heureux élus. Le 26 mars, après avoir passé quelques jours parmi les siens, il arrivait à Boulogne, accompagné de sa sœur Adèle et de trois de ses frères, Henri, Charles et Louis, et s'embarquait sur l'*Assyrian*, voilier anglais renommé pour la rapidité de sa course. « Quels moments et quel spectacle ! écrit alors M. Henri Dubar à un ami. Leur souvenir ne s'effacera jamais. Voir ces huit jeunes religieux, près de quitter sans retour, le sol de la patrie, pour aller chercher aux extrémités du monde les fatigues et les périls de la prédication évangélique ; contempler Edouard dans leurs rangs, et nous, ses frères, jouir pour la dernière fois de sa présence, c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remuer jusqu'au fond de l'âme. Il y eut entre nous de suprêmes entretiens, où nos cœurs s'épanchèrent en témoignages de la plus tendre affection.

» L'heure venue, nous accompagnâmes tristement les missionnaires jusqu'au voilier qui allait nous les ravir. Quand le vaisseau leva l'ancre, nos larmes coulèrent avec abondance. Longtemps nous suivîmes des yeux ces apôtres intrépides, qui nous montraient le Ciel en disant : Au revoir ! »

Comme presque tous les navires de commerce anglais, l'*Assyrian* offrit à ses passagers une hospitalité cordiale et bienveillante. L'équipage, bien que protestant, se montra constamment plein d'égards pour les missionnaires catholiques. Les épreuves pourtant ne firent pas défaut pendant cette longue traversée. La première fut le mal de mer, maladie dont personne n'a pitié et qui inflige néanmoins de cruelles souffrances ; mais ce n'étaient là que des douleurs physiques ; les huit religieux, aguerris de longue date, les trouvèrent légères à subir.

- Une souffrance plus grave fut la privation de la sainte Eucharistie ; toutefois, grâce à la bienveillance du capitaine, elle ne dura que quelques jours.

- A peine les voyageurs eurent-ils doublé le cap de Bonne-Espérance, qu'une tempête épouvantable vint les assaillir et dura plusieurs jours. Les vagues blessèrent ou enlevèrent plusieurs matelots. La tranquille et courageuse attitude du Père Dubar, pendant cette tourmente, fut admirée de tout l'équipage. Enfin la tempête s'apaisa et l'*Assyrian* poursuivit rapidement sa marche.

Après vingt-six jours d'un vent favorable, il entra dans le détroit de la Sonde, qui lui offrit, avec la sécurité de ses eaux, le ravissant spectacle de ses îles, où la nature étale ses beautés les plus riches et les plus variées. Là, le passager, brisé par les secousses d'une longue traversée, fatigué de cette monotonie qu'offre la grande mer, se sent revivre et respire enfin l'espérance.



Le Père Dubar a souvent raconté les impressions de joie que lui procurèrent les jours de relâche passés dans le détroit de la Sonde. Les hautes montagnes de Java, ses côteaux couverts de cannes à sucre, ses forêts de cocotiers, ses plantations de toutes sortes et son panorama pittoresque contribuèrent sans doute pour leur part à ces émotions bienfaisantes ; et il est bien permis au missionnaire de goûter ces nobles plaisirs que donnent le spectacle d'une ravissante nature et la splendeur des œuvres de Dieu. Un autre sentiment toutefois, plus intime et plus fort, remplissait les cœurs du Père Dubar et de ses compagnons. La grande figure de saint François-Xavier plane sur tout cet archipel de l'Asie. Des côtes de Java, les huit missionnaires pouvaient apercevoir dans le lointain Malacca, les Célèbes, les Moluques, Timor, Cochin que parcourait trois siècles auparavant le glorieux apôtre, plantant sur tous ces rivages la croix de Jésus-Christ ; et, absorbés par ces illustres souvenirs, pouvaient-ils ne pas tressaillir de bonheur, à la pensée qu'ils étaient appelés à continuer l'œuvre de leur incomparable devancier ?

L'*Assyrian*, qui avait jeté l'ancre le 26 juin dans la baie d'*Anger*, reprit sa route après quelques jours de repos. Il longea bientôt les côtes de Bornéo. La vue de cette île immense privée d'ouvriers évangéliques causa à nos huit missionnaires une de ces inexprimables tristesses que peut seul comprendre un cœur dévoré du zèle des âmes. Peu après, les rivages de la Cochinchine apparurent à l'horizon. Le Père Dubar

salua de loin, sur cette terre des martyrs, deux compatriotes, deux amis, MM. Herrengt et Wibaux, qui l'arrosaient de leurs sueurs apostoliques.

A ce moment, l'*Assyrian* voguait déjà à pleines voiles dans les mers de la Chine et entraît dans le détroit de Formose. Le 19 juillet, après cent dix-sept jours de traversée, l'*Assyrian* mouillait dans la rade de *Wou-Song*, située à douze milles seulement de *Shang-Hai*, où, le lendemain, une barque chinoise débarquait ses passagers.

La joie de retrouver des frères si loin de la patrie dissipa bien vite le souvenir des tribulations du voyage. Cette joie, hélas ! cessa trop tôt pour le Père Dubar et pour le Père Octave, destinés tous les deux à la Mission du *Tché-Ly-Sud-Est*. *Sang-Hai* n'était pour eux qu'une étape, et il leur fallait reprendre leur marche pour arriver au terme définitif.

Le 3 août, le *Fei-Long*, vapeur anglais au service de l'armée française, mouillait dans les eaux de *Tien-Tsin* et y débarquait les deux missionnaires. Cinq jours après, ils arrivaient au village de *Tchang-Kia-Tchouang*, résidence centrale de la Mission.

Ils étaient épuisés par un soleil brûlant, comme aussi par les secousses d'une affreuse voiture, qui les avait amenés du lieu de leur débarquement et que le Père Dubar nomma dès ce jour-là : *Correspondance du Purgatoire*.

Plus de deux cents chrétiens se pressaient aux abords du pauvre logis où les avait reçus le missionnaire qui évangélisait cette chrétienté. Alors eut lieu

une scène curieuse et touchante, dont le Père Dubar a toujours gardé le souvenir. A peine eut-on donné l'avis de préparer le repas, que le rassemblement se dispersa, chacun voulant contribuer pour sa part à fêter les nouveaux *Pères spirituels*. Un vieillard alla chercher une de ses poules, un autre des œufs ; les jeunes gens parcoururent le village pour recueillir quelques onces d'huile de sésame ; les femmes âgées allumèrent le feu ; les jeunes filles se mirent, les unes à éplucher des lentilles et des herbes potagères, les autres à laver et essuyer les assiettes : bref, ce fut un mouvement, un bruit, une joie, un entrain indescriptibles.

Debout, appuyé contre la porte, le Père Dubar contemplait ce spectacle avec émotion. Plusieurs fois des larmes coulèrent de ses yeux, tant cette preuve de l'attachement des chrétiens à leurs missionnaires le touchait. Cette explosion de sensibilité fut remarquée par les néophytes ; frappés d'ailleurs par la grave et énergique physionomie du Père, ils augurèrent qu'il deviendrait un des plus puissants soutiens de la Mission.

## II

Vicariat apostolique du Tché-Ly-Sud-Est. — Ses commencements, ses épreuves. — Premiers temps du Père Dubar au Tché-Ly. — Le choléra. — Dévouement du Père Dubar. — Son élévation à l'épiscopat.

En 1856, sur la demande de Mgr Mouly, vicaire apostolique du *Tché-Ly*, cette province fut divisée en

trois vicariats. Le fragment départi au vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* et confié à la Compagnie de Jésus n'avait, on peut le voir, rien de séduisant ; il ne promettait à ses missionnaires que des obstacles, des privations et des fatigues sans fin. Découpé irrégulièrement sur les confins du *Tché-Ly-Nord* et du *Tché-Ly-Ouest*, il n'offrait qu'une bande de terre longue de cent vingt lieues, large de trente à trente-cinq. Puis sa population chrétienne était plus pauvre et moins considérable que celle des deux autres vicariats.

La Compagnie de Jésus ne recula pas devant une pareille situation ni devant les difficultés de tout genre qu'elle prévoyait. Sans hésiter, elle accepta le poste périlleux et avancé qui lui était proposé. L'avenir se chargea de lui dire si les épreuves manquèrent et quelle moisson d'âmes elles firent germer sur un sol jusque-là presque stérile.

Le R. Père Adrien Languillat, recteur du collège de *Siü-Kia-Hoëi*, près *Shang-Hai*, fut préconisé évêque de Sergiopolis et vicaire apostolique de *Tché-Ly-Sud-Est*. En moins de quatre années, Mgr Languillat vit tomber à la peine cinq de ses missionnaires et faillit lui-même être emporté par une fièvre typhoïde. Depuis le commencement de l'année 1859 jusqu'à la fin de 1860, Mgr Languillat n'eut que deux prêtres pour évangéliser un pays qui comptait 9,000 chrétiens et 10,000,000 de païens. Toutefois, malgré la pénurie d'ouvriers, malgré la famine et les brigandages qui désolèrent, à cette époque, le nord de la Chine, pas une chrétienté ne fut privée de sa mission annuelle.

Mais, en regard de ces désastres et de ces douleurs, que de consolations pour le présent et d'espérances pour l'avenir ! Le canon de la France venait de faire proclamer le libre exercice de la religion catholique dans toute l'étendue de l'Empire chinois. La religion d'Occident cessait d'être une religion de proscrits. Pendant la guerre comme aussi pendant l'occupation de *Tien-Tsin* et du *Ta-Kou*, les officiers français témoignèrent constamment aux missionnaires une profonde sympathie, la sympathie traditionnelle de la France pour tout ce qui touche à sa foi.

L'arrivée du Père Dubar vint mettre le comble à la joie qui dilatait les cœurs et doublait les forces. L'heure était tout entière à l'espérance. Le *Tché-Ly-Sud-Est* jouissait, alors, d'une période de calme et commençait à relever ses ruines. Les bandes de rebelles avaient quitté la province, les maladies cessé leurs ravages et les trois ou quatre missionnaires qui restaient debout reprenaient leurs travaux avec une ardeur que doublait la nécessité de suppléer aux ouvriers ravis par la mort.

Au mois de janvier suivant, le Père Dubar entra en campagne et fut envoyé au *King-Tchéou*, préfecture de deuxième ordre, éloignée seulement de quinze lieues de la résidence centrale, dont il avait été nommé procureur aussitôt après son arrivée. Parvenu au comble de ses vœux, on devine quel zèle il déploya pour le salut des deux mille néophytes qui lui étaient confiés. Une grande abnégation, une affabilité simple et une inépuisable charité le rendirent, dès les premiers

jours, cher à ses ouailles. Peu de mois après, le ministre du district exprimait en ces termes à Mgr Languillat l'impression qu'il avait rapportée d'une visite au *King-Tchéou* : « Le Père Dubar fait ses premières » armes avec un dévouement et un courage qui m'ont » singulièrement édifié. Malgré ses répugnances, il » s'astreint à la cuisine chinoise sans aucun adoucissement et n'en est que plus vaillant à la besogne. » Les chrétiens l'admirent et disent tout haut qu'avec » sa persévérance à se contenter de leur régime, il » sera bientôt *aussi chinois qu'eux*. En attendant, sa » mortification, dissimulée sous les formes les plus » aimables, lui mérite toutes leurs sympathies. »

A la fin de juin 1862, époque des grandes chaleurs et des plus pressantes occupations des chrétiens, les missionnaires, épuisés de fatigues, se réunirent pour prendre ensemble quelques jours de repos. A peine étaient-ils rassemblés à *Tchang-Kia-Tchouang* que le choléra, après avoir porté l'épouvante et la mort dans les provinces du sud, vint fondre sur le nord. Rien ne l'arrêta dans sa marche et bientôt il s'abattit sur le centre de la Mission, où il se cantonna pendant plus d'un mois, dépeuplant les hameaux et les villes. La mortalité fut effrayante ; sur les deux mille chrétiens du *King-Tchéou*, trois ou quatre cents succombèrent. Bravant le péril, le Père Dubar parcourut sans repos tous les chemins, allant de village en village assister ses moribonds.

Le fléau tirait à sa fin, lorsqu'il ravit au vicariat deux de ses plus intrépides ouvriers. Le Père Dubar,

malade lui-même, mais soutenu par l'ardeur de sa charité accourut auprès d'eux, leur donna les suprêmes consolations et se chargea de leurs adieux pour leurs familles et pour la Compagnie de Jésus. « *Les malheurs vont par bandes* », dit le proverbe ; au choléra succéda un fléau plus terrible encore. Pendant six mois, un brigandage sans trêve ni merci promena partout le fer et le feu. Bon nombre de villages n'étaient plus qu'un amas de ruines ; les terres, qui auraient dû être ensemencées depuis longtemps, offraient l'aspect d'une immense plaine foulée par de nombreux régiments de cavalerie. Le Père Dubar, on le comprend, redoubla de zèle et, sans se préoccuper des dangers qui le menaçaient, sut trouver le moyen de visiter et de consoler ses néophytes.

Voici le résultat de ses travaux durant les années 1863 et 1864 : 5,000 confessions tant annuelles que de dévotion, — 90 malades assistés à la mort, — 400 adultes et 3,500 enfants baptisés, plusieurs écoles et 2 catéchuménats fondés.

Le vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* demandait du secours. Son cri de détresse fut entendu et, presque coup sur coup, arrivèrent à *Tchang-Kia-Tchouang* six nouveaux ouvriers évangéliques ; cette phalange, prête au combat, ne prit pas même les quelques jours de repos réglementaire accordés aux nouveaux venus.

Les premiers élans de la joie que causait à la Mission l'arrivée d'un renfort si considérable étaient à peine passés qu'un événement douloureux vint la frapper.

Mgr Languillat qui, pendant les huit premières années de ce modeste vicariat, à travers des adversités inouïes, avait développé toutes les œuvres et soutenu tous les courages, lui fut enlevé. Il reçut de Rome l'ordre formel d'aller prendre le gouvernement de l'importante Mission du *Kiang-Nao*. Toutefois, la consolation suivit de près l'épreuve; les cœurs se relevèrent dans l'espérance, quand on apprit que le souverain Pontife donnait au R. Père Dubar la succession de Mgr Languillat et l'avait préconisé évêque de Canathe, dans le consistoire du 9 septembre 1864 (1).

Le R. Père Dubar seul fut inconsolable du départ de Mgr Languillat. De tous ceux qui le connaissaient, aucun ne s'étonna de le voir accepter avec tant de répugnance et de confusion la dignité épiscopale. L'amour de la vie cachée était l'un des plus anciens sentiments de son cœur. Enfant, il éprouvait une instinctive répulsion pour tout ce qui pouvait attirer sur lui l'attention; religieux, il avait accru encore cette tendance à s'effacer et à faire le bien sans bruit; évêque, il supporta toujours impatiemment les honneurs attachés à sa dignité. Il semble que le vicaire apostolique aurait dû se départir de cette simplicité du prêtre, du religieux, lorsqu'il avait à paraître en public, soit dans ses tournées pastorales, soit dans ses visites aux catéchumènes. Mgr Dubar n'y consentit jamais. Evêque, il ne conserva pas seulement la simplicité ex-

(1) L'ancien siège épiscopal de Canathe se trouve en Arabie Pétrée.



térieure du religieux, il en garda la vie. Loin de voir dans la dignité épiscopale un titre à l'exemption de la règle, il n'y trouve qu'un motif de plus pour l'observer avec une persévérante ponctualité.

Citons quelques traits. Quand il se trouvait à la résidence, la cloche donnait-elle le signal d'un exercice, fût-ce le moins important de la journée, à l'instant Mgr Dubar s'y rendait, interrompant la lecture d'une phrase ou laissant inachevé le mot qu'il écrivait. Ni la fièvre intermittente qu'il éprouva si souvent à l'époque des grandes chaleurs, ni les fatigues dont il était accablé au retour d'un long voyage ne l'empêchèrent une seule fois de se lever à l'heure de la communauté, de se trouver au milieu des siens lors des visites au Très Saint Sacrement.

Hors de la résidence, au milieu des travaux de l'apostolat et du tumulte que l'on trouve partout où il y a des Chinois, chaque pratique de piété, chaque exercice de la journée se faisait à son heure.

La virginité de la foi et l'amour de l'Eglise sont les deux premières vertus d'un évêque ; Mgr Dubar les posséda à un degré éminent. Que dire de la pureté de sa foi ? Avec quelle fermeté il repoussait les erreurs du libéralisme qui ont séduit tant d'intelligences, et avec quelle joyeuse soumission il adhérait aux enseignements du Saint-Siège ! Père du Concile, c'est dans l'allégresse de son âme qu'il attesta sa croyance au dogme de l'infailibilité du Pape. Que dire aussi de son amour pour l'Eglise ? Avec quelle douleur il gémit souvent sur les attentats dont elle était la vic-

time ! Avec quelle amère tristesse il déplorait le lâche abandon dans lequel l'Europe laissait le Saint-Siège.

Cet amour si profond de l'Eglise fut, on peut le dire, l'inspiration de la tendre et filiale affection qu'il avait vouée à son Ordre. Le dévouement de Mgr Dubar pour l'Eglise et la Compagnie de Jésus se manifestait surtout par la charité. Son cœur en était un foyer, et il la faisait rayonner sur ses frères en religion, sur ses chrétiens, jusque sur les païens qui l'abordaient. Jamais, à la résidence, le prélat n'occupa pendant les récréations la place d'honneur qui lui était réservée ; il se mêlait à tous, s'approchait de préférence de ceux qui paraissaient délaissés ou tristes, et souvent allait au fond de la salle s'asseoir au milieu des frères coadjuteurs, pour qui sa présence était toujours le signal de la gaieté la plus cordiale.

Sa charité ne se bornait pas aux paroles ; elle se prouvait par les faits. Apprenait-il qu'un missionnaire était souffrant dans une chrétienté, peu importait la distance ou même l'importance des affaires qui l'occupaient à la résidence. Il partait aussitôt pour consoler le malade et continuer à sa place la mission commencée.

Profondément affectionné à ses ouailles, surtout aux plus pauvres, d'un accès facile et paternel pour tous, Mgr Dubar ne rendit jamais sa présence gênante ou coûteuse dans les chrétientés qu'il visitait. La chambre la plus misérable, des mets mal préparés, la tenue indigente des néophytes, tout était accepté gaiement. On remarqua même que la privation de tout bien-être matériel lui causait une joie inaccoutumée.

Nous savons aussi quelle place la famille et la patrie occupaient dans le cœur de Mgr Dubar. Il gardait dans sa mémoire jusqu'aux moindres détails des années passées au milieu des siens. La tendresse dont il avait été l'objet de la part d'un père vénéré et d'une mère bien-aimée, les réunions de famille avec leur physionomie patriarcale et leurs épanchements intimes, les rapports si affectueux avec ses frères et sa sœur, ne cédèrent jamais à d'autres souvenirs la place qu'il leur avait donnée ; et pourtant ces souvenirs, dont il ne parlait jamais sans émotion, furent constamment soumis à une consigne sévère et invariable. Il disait souvent : « Depuis le jour où je suis lié à Dieu » sans réserve, j'ai le devoir de consacrer ma vie tout » entière à son service. » Force et tendresse, voilà bien en effet le double caractère des affections légitimes d'ici-bas, quand elles sont surnaturalisées par la foi.

Ce double caractère se rencontrait aussi dans l'inaltérable amour qu'il portait à la France. Le souvenir de la patrie ne fut jamais absent de son cœur. Aux temps où elle était prospère, où, fidèle à sa mission civilisatrice et chrétienne, elle envoyait dans l'extrême Orient des diplomates dignes de son titre de *filie aînée de l'Eglise*, c'est avec un ton d'enthousiasme que Mgr Dubar parlait d'elle. Plus tard, ses désastres militaires, sa position humiliée, les maux intérieurs qui la rongent, jetèrent dans l'âme du prélat un tel fond de tristesse et de confusion qu'il ne prononçait plus son nom, sinon pour la recommander aux prières de ses missionnaires et de ses chrétiens.

## III

Les débuts du nouveau Vicaire apostolique. — Pillage de la résidence de Tchang-Kia-Tchouang. — Mgr Dubar se rend au Concile. — Son séjour à Roubaix. — Son emprisonnement à Marseille. — Retour au Tché-Ly.

Après huit années d'existence, le vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est*, si cruellement éprouvé, était sorti de la période de fondation et avait même réalisé d'importants progrès. L'arrivée de quatre religieux de la Compagnie de Jésus mit bientôt Mgr Dubar à la tête de douze missionnaires français, d'un prêtre chinois et de six frères coadjuteurs. Le prélat crut le moment favorable pour tenter l'exécution d'un projet conçu dès la première heure de son épiscopat. La partie méridionale du vicariat, immense région qui comptait plus de quatre millions de païens au milieu desquels on trouvait à peine trois ou quatre cents néophytes, était encore plongée dans l'idolâtrie. Mgr Dubar eut à cœur d'y promouvoir vigoureusement l'évangélisation.

Le zèle et la bénédiction du premier pasteur portèrent leurs fruits : dans le cours de cette année, le district méridional compta plus de deux cents baptêmes d'adultes, qui tous, pour embrasser la foi, avaient dû braver la haine et les menaces de leurs concitoyens et parfois même de leurs parents.

Mgr Dubar visita les chrétientés et les principales

villes de cette portion encore inculte de son vicariat, encourageant ses collaborateurs, prêchant aux anciens néophytes le zèle pour la conversion de leurs frères idolâtres, bénissant les catéchumènes et laissant approcher de lui les nombreux païens qui voulaient à tout prix voir l'évêque. Ces consolations, hélas ! allaient bientôt faire place à de graves préoccupations. L'œuvre de Dieu semblait prospérer au *Tché-Ly-Sud-Est* ; l'enfer devait donc chercher sa revanche. Cette fois encore, les instruments de sa rage furent les rebelles ou *Nien-feï*, — *Sauterelles au vol rapide*.

Les *Nien-feï*, qui, à plusieurs reprises, avaient dévasté trois ou quatre provinces du sud, franchirent le fleuve Jaune, à la fin de janvier 1868 et se jetèrent, au nombre de cinquante ou soixante mille, sur le *Tché-Ly* comme sur une proie facile. Partout le meurtre et l'incendie signalèrent leur passage ; leur nom seul glaçait d'effroi les populations les plus courageuses.

Pendant un mois, ces hordes barbares parcoururent la partie ouest du vicariat, sans s'approcher de la résidence de *Tchang-Kia-Tchouang*. Le 23 février, jour tristement célèbre dans les annales de la Mission, ils prirent d'assaut la ville de *Shien-Schien*. *Tchang-Kia-Tchouang* n'est qu'à deux kilomètres de cette ville ; son tour allait donc arriver. Dans l'impuissance où ils étaient de se défendre, il ne restait aux missionnaires qu'à se préparer à la mort. Vers deux heures, cinq ou six mille cavaliers pénétraient dans le village. Dès que ces bandits eurent constaté qu'il n'y avait ni

armes, ni défenseurs, leur insolence et leur rapacité ne connurent plus de bornes. Bientôt, les portes de la résidence furent enfoncées, tous les appartements envahis ; et cette troupe sauvage commença un horrible pillage continué pendant trois heures par les bandes nombreuses qui arrivaient à chaque instant.

Dès l'approche du danger, les missionnaires présents avaient offert à Dieu le sacrifice de leur vie ; leur unique souci fut d'empêcher la profanation des choses sacrées et de sauver les chrétiens, les enfants des orphelinats, les élèves du séminaire, les quatre ou cinq cents femmes ou jeunes filles réfugiées dans l'église. Chacun courut au poste que lui assignaient ses fonctions.

Dans ce lugubre drame, Mgr Dubar s'était réservé le rôle le plus noble, mais aussi le plus périlleux. Dès le premier moment du pillage, il se rendit à la cathédrale, voulant sauvegarder par sa présence, et au prix de son sang, s'il le fallait, les femmes qui s'y pressaient affolées de terreur. Le généreux prélat bénit ces infortunées, dont les sanglots lui déchiraient l'âme ; puis, agenouillé au milieu du sanctuaire, au pied du crucifix, en face de l'autel, encore à jeun depuis la veille, il resta en prière jusqu'à la nuit. Cependant les portes de l'église, quoique barricadées avec soin, volèrent bientôt en éclats, et cinquante bandits armés de lances s'avancèrent jusqu'au sanctuaire, en vociférant des menaces de mort. Les femmes terrifiées poussaient des cris déchirants, suppliant l'évêque de les sauver ! Calme, rempli d'une force surnaturelle,

Mgr Dubar demeura immobile sur son prie-Dieu ; souvent le sabre fut levé sur sa tête et la lance dirigée contre sa poitrine ; il garda toujours la même attitude, offrant à Dieu sa vie pour le salut de son troupeau. Sa prière fut exaucée, mais sans l'acceptation de son sacrifice, heureusement. Aucune des femmes qui s'étaient réfugiées à l'église n'eut à souffrir de l'insolence des brigands ; la rage de ces bandits, tournée d'abord contre l'évêque, cédait bientôt à un sentiment involontaire de respect, inspiré par la majesté sereine de son visage, et ils se hâtèrent de sortir.

Vers cinq heures et demie, rappelés par la consigne, les *Nien-fei* s'éloignèrent pour regagner leurs quartiers, où ils devaient rendre compte à leur chef, qui se faisait appeler : *Roi des enfers*, des exploits de la journée. Ces exploits étaient horribles ! Autour de *Tchang-Kia-Tchouang*, dans un rayon de trois ou quatre lieues, deux ou trois cents villages en feu illuminèrent la nuit de sinistres clartés. A la résidence, l'incendie allumé plusieurs fois n'avait détruit qu'une faible partie des bâtiments, mais le reste était affreusement dévasté. Meubles, portes, fenêtres, linge, pharmacie, archives, statues et images des saints, ornements et vases sacrés ; tout avait été volé ou mis en pièces. De la maison il ne restait plus que les murailles. Les pertes de la Mission ne s'élevaient pas à moins de 60,000 francs.

En quittant la résidence, un chef de la bande qui s'était montrée la moins féroce, avait dit tout bas à Mgr Dubar : « Que vous soyez un Dieu ou un saint,

» profitez au plus tôt de notre retraite, qui ne sera  
» que momentanée, et fuyez tous dans la direction  
» de l'est. » Le conseil parut sage et l'on organisa  
promptement le départ. Mgr Dubar voulut y présider.  
Comme on l'exhortait à pourvoir sans retard à la sé-  
curité de sa personne, qui importait avant tout au  
vicariat : « le pasteur, répondit-il, doit songer d'abord  
» à ses ouailles ; je ne partirai pas avant de savoir nos  
» pauvres chrétiennes hors de danger. »

Une heure après, conduites par quelques néophytes  
hardis et dévoués, les cinq cents jeunes femmes qui  
venaient d'éprouver si visiblement la protection de  
Dieu étaient sorties sans encombre du cercle de feu  
qui entourait la chrétienté de *Tchang-Kia-Tchouang*.  
Alors les missionnaires se réunirent à la sacristie ;  
l'évêque leur donna l'absolution sacramentelle, et tous  
s'embrassèrent fraternellement, avant d'affronter les  
dangers de la fuite ; puis ils quittèrent le village.

Guidés par leurs bons anges, l'évêque et ses mis-  
sionnaires arrivèrent, après sept heures d'une marche  
forcée, à *Pào-Tèou*, gros bourg de trente mille âmes,  
situé sur le canal impérial ; ils étaient sauvés. La  
prudence semblait conseiller à Mgr Dubar de demeurer  
quelque temps à *Pào-Tèou* ; mais la charité du  
pasteur pour son troupeau l'emporta sur le soin de  
sa propre sécurité.

Après avoir assuré à six des siens un abri protec-  
teur et s'être reposé pendant un jour seulement, il se  
remit en marche pour épier les mouvements de l'en-  
nemi et rentrer à *Tchang-Kia-Tchouang* aussitôt que



le dernier des *Nien-fei* en serait sorti. Le mercredi des Cendres, 26 février, à une heure du matin, après un pénible voyage fait à pied, les vêtements transpercés d'humidité par la neige, surtout le cœur serré au souvenir des récentes saturnales dont il avait été le témoin et la victime, l'évêque de Canathe, accompagné de deux de ses prêtres, rentra à *Tchang-Kia-Tchouang*. Un silence de mort régnait dans le village désert. Mgr Dubar allait franchir le seuil de la résidence qu'il croyait absolument abandonnée, quand soudain, dans l'obscurité de la nuit, un vieillard et un enfant lui barrèrent le passage. Un instant, il se crut tombé de nouveau entre les mains des rebelles. Mais la voix de l'évêque fut vite reconnue ; et les deux hommes pleurant d'émotion demandèrent à genoux la bénédiction de leur premier pasteur. Le vieillard était un chrétien du village, qui, sans souci de sa famille ni de sa vie, s'était, après le départ des missionnaires, constitué le gardien de leur demeure. Il l'avait intrépidement défendue contre le vandalisme des brigands et contre la rapacité des maraudeurs du pays, venus pour glaner après eux. L'enfant était un orphelin de la Mission nommé Joseph, aveugle de naissance, d'une rare intelligence, surtout d'un incomparable dévouement à ses missionnaires.

Profondément touché d'une fidélité qui révélait de si nobles cœurs, Mgr Dubar ne savait comment témoigner à ces deux fidèles chrétiens sa paternelle reconnaissance.

L'étranger qui serait entré à la résidence cette

nuit-là, à deux heures du matin, aurait aperçu dans la loge du concierge, à peine éclairée par la lueur blafarde d'une lampe à demi brisée, cinq hommes assis sur leurs talons au milieu de papiers, de vêtements à moitié brûlés; et il les aurait entendus parler avec une joyeuse animation : c'étaient l'évêque de Canathe, ses deux prêtres et les deux courage gardiens. Le jour venu, Mgr Dubar eut hâte d'examiner l'état de la maison. Quel triste spectacle s'offrit à ses regards ! La cour, les cloîtres, les appartements étaient encombrés de débris de toutes sortes. Des livres déchirés, des papiers souillés, des lambeaux de linge, d'ornements sacrés, d'aubes, de chasubles, de morceaux de meubles, de burettes; une mitre percée de coups de lances, une crosse brisée gisaient sur le sol. A cette vue, l'émotion du prélat fut si grande qu'il se sentit près de défaillir.

Les consolations lui arrivèrent bientôt de toutes parts, et une fois de plus il vit se réaliser la béatitude divine promise à la souffrance. La légation de France à Péking, le consulat de *Tien-Tsin*, les résidents européens, anglais, suisses ou français, catholiques ou protestants, rivalisèrent de générosité pour venir en aide aux missionnaires spoliés. Un autre témoignage de sympathie, moins attendu, et par là même plus apprécié que tous les autres, leur fut donné par le gouvernement chinois, qui leur offrit une maison de l'Etat, devenue aujourd'hui la propriété de la Mission.

A *Tchang-Kia-Tchouang*, Mgr Dubar put constater aussi les bienfaits de la tribulation. Pendant plusieurs

jours, les habitants de la contrée vinrent en foule lui offrir tout à la fois leurs condoléances sur les désastres de la résidence et leurs félicitations sur la délivrance des missionnaires et des néophytes qui s'étaient réfugiés auprès d'eux. Retrempés dans l'épreuve, les chrétiens devinrent plus fervents. Les païens eux-mêmes, oubliant leurs préventions nationales contre l'étranger, se montrèrent pleins de sympathie pour ces prédicateurs d'Occident, qui, à l'heure du péril, au lieu de chercher un abri sous la protection du pavillon de leurs consuls et des canons de leurs vaisseaux de guerre français, étaient demeurés au milieu d'eux.

Les missionnaires bénéficièrent de ce rapprochement spontané des populations païennes ; ils reprirent avec une nouvelle ardeur le rude labeur de l'apostolat. Mgr Dubar parcourut le vicariat, consolant les néophytes et réparant les malheurs. Cette année-là, plus que jamais, Dieu proportionna ses bénédictions aux sacrifices ! Malgré la longue interruption imposée par les événements à l'œuvre des missions annuelles comme à celle des catéchumènes, le *Tché-Ly-Sud-Est* eut le bonheur de compter deux mille cinq cents baptêmes d'adultes et d'enregistrer plus de trois mille nouveaux catéchumènes. Jamais la moisson n'avait été si abondante.

Cependant on ne touchait pas encore au terme des épreuves. Après le fléau de la guerre, celui du typhus, engendré par l'infection des nombreux cadavres demeurés sans sépulture, vint compléter l'œuvre de la

destruction. Il enleva à Mgr Dubar deux de ses plus vaillants collaborateurs. Cette épreuve, ajoutée à tant d'autres, fut cruelle pour le cœur de l'évêque ; mais la divine Providence en adoucit bientôt l'amertume, en envoyant au *Tché-Ly-Sud-Est* trois jeunes missionnaires, dont l'arrivée releva les courages et ramena l'espérance.

La voix de Pie IX venait de se faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre pour convoquer tous les évêques du monde au Concile œcuménique du Vatican. Mgr Dubar s'empressa de répondre à l'appel du pasteur des pasteurs. Il quitta la Mission le 19 mars 1869 et, après une traversée de sept semaines, débarqua, le 8 mai, à Marseille. La piété filiale semblait l'appeler tout d'abord à Roubaix, auprès de son vieux père qui peut-être n'attendait que la grâce de le revoir pour quitter la vie. Mais l'Eglise et la Compagnie de Jésus eurent les premiers instants de son séjour en Europe. De Marseille il alla directement à Rome. Ses devoirs d'évêque et de religieux accomplis, il se dirigea vers Roubaix où il arriva le 2 juin.

La ville prit un air de fête pour honorer le premier de ses enfants élevé à la dignité épiscopale. Les cérémonies religieuses présidées par l'évêque-missionnaire se multiplièrent. Il officia solennellement dans la chapelle de son cher collègue de Tourcoing ; au collège de Roubaix, il conféra le sacrement de confirmation aux jeunes élèves, dont cinq étaient ses neveux. Heureux enfants, d'avoir été enrôlés parmi les soldats de Jésus-Christ par un parent et un apôtre, qui a sou-

tenu pour la propagation de l'Évangile dix-huit années de si glorieux combats !

Dans ces fêtes de Roubaix, on le devine, Mgr Dubar n'oubliait pas les immenses besoins de son vicariat ; il faisait de chaleureux appels à ses concitoyens pour lui gagner des sympathies et des secours. Il sut intéresser à sa chère et pauvre église les nombreux amis qui ne cessèrent de l'entourer. Le succès était facile : Roubaix demeure une des villes de France où la foi règne le plus dans les âmes, où l'on sait le mieux joindre à l'intelligence des affaires et à l'activité du travail, la générosité du cœur pour le développement des grandes œuvres catholiques.

Nous ne dirons rien des émotions et des joies que le prélat éprouva et fit éprouver aux siens : on les devine sans peine. En contemplant ce fils aimé que l'onction sainte avait mis au nombre des princes de l'Église et qui revenait couronné des mérites d'un héroïque apostolat, le vénérable M. Dubar goûta les dernières et les plus douces consolations de sa vie. Avec quel bonheur aussi les frères, les sœurs de l'évêque de Canathe lui prodiguèrent à l'envi les marques de leur affection et lui amenèrent leurs enfants pour qu'il les bénit !

Les jours passèrent vite à Roubaix ; ils furent remplis de joies si douces !

Pendant une pensée dominante accompagnait Mgr Dubar dans ses voyages à travers la France : que se passait-il en Chine ? L'année 1869 s'était écoulée tranquille et prospère au *Tché-Ly-Sud-Est*. La paix

dont jouissait le pays depuis la capitulation des *Nien-fei*, avait permis aux populations de réparer les désastres de l'insurrection et aux missionnaires de reprendre leurs prédications avec une ardeur nouvelle. Les nombreuses lettres que Mgr Dubar recevait du *Tché-Ly* exprimaient les consolations du présent et la confiance dans l'avenir.

Ces heureuses nouvelles remplirent de joie le cœur de l'évêque. Inutile de dire le zèle qu'il déploya pendant son séjour en France pour remédier à la pénurie d'hommes et d'argent dont se plaignaient si douloureusement ses collaborateurs. Sa parole fut merveilleusement efficace ; dans le courant de l'année 1870, le *Tché-Ly-Sud-Est* vit sept nouveaux ouvriers lui apporter leurs forces et leur dévouement.

La prochaine ouverture du Concile appela Mgr Dubar à Rome. Dans les derniers jours de novembre, il quitta Roubaix, s'arrachant aux bras de son vieux père et de tous les siens. Au moment de la séparation, il leur dit : Au revoir. En réalité, il leur adressait, sans le savoir, un dernier adieu.

Nous n'avons pas à dire ici quelle fut l'attitude de Mgr Dubar au Concile. Dans la guerre théologique qui se livra au dedans et au dehors de cette auguste assemblée, l'évêque de Canathe se montra d'une modestie religieuse et aussi d'une fermeté apostolique, qui furent remarquées. Intelligence droite, se défiant comme par instinct des nouveautés les plus spécieuses, possédant une science sûre, membre d'un Ordre persécuté depuis trois siècles pour son attachement à

la Chaire de Pierre, il se montra le défenseur résolu des divines prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ. Aussi le trouvons-nous parmi les sept cents vénérables Pères qui jugèrent opportun d'opposer aux débordements de l'erreur dans nos sociétés contemporaines la définition de l'Infaillibilité du Pape. Dans la séance du 23 mars 1870, prenant la parole au Concile, il proposa une importante motion, qui fut adoptée et qui lui valut de nombreuses félicitations.

A ces combats soutenus pour la vérité catholique se joignirent bientôt d'affligeantes nouvelles venues de France et de Chine. Au commencement de mars, l'évêque de Canathe apprit que M. Dubar touchait à ses derniers moments. Le vénérable vieillard enviait la grâce de mourir entre les bras de son fils, qui lui-même eût vivement souhaité d'assister dans son agonie le père qui lui était si cher. Tous les deux firent généreusement à l'Eglise le sacrifice de ce suprême et si légitime désir. Du moins Mgr Dubar eut la consolation d'envoyer à son père mourant une bénédiction plus haute encore que la sienne, celle de Pie IX. Quelques jours après, tranquille et consolé, muni des sacrements de l'Eglise, M. Dubar s'endormit pieusement dans le Seigneur.

La blessure causée par une perte si douloureuse au cœur du fils se cicatrissait à peine, quand la nouvelle des tragiques événements du *Tien-Tsin* vint jeter dans l'âme du pasteur d'inexprimables angoisses sur le sort de son troupeau. Le 21 juin 1870, jour tristement mémorable, une populace immense et ameutée de longue

date par d'odieuses calomnies, s'était ruée, ivre de colère et de rage, sur les établissements français, les avait livrés aux flammes. Le consul français, son chancelier, un interprète de la légation de France, et sa jeune femme, plusieurs négociants russes, deux lazaristes, dix sœurs de la Charité, sans compter un bon nombre de chrétiens indigènes, avaient succombé dans cette épouvantable boucherie. Dire ce qui se passa dans l'âme de Mgr Dubar, quand la nouvelle de ces événements tragiques parvint en Europe, est chose impossible. Il trembla pour son vicariat, situé aux portes mêmes de *Tien-Tsin*.

Grâce à l'attitude presque bienveillante des mandarins et à la sympathie d'une grande partie de la population, le danger que courait la Mission s'éloigna de jour en jour, et les Pères purent reprendre publiquement leurs travaux d'évangélisation. L'année 1870 avait été au *Tché-Ly* d'une sécheresse exceptionnelle, et pour fuir la famine bon nombre d'habitants avaient dû émigrer. Puis les désastres subis par la France dans la malheureuse guerre contre la Prusse commençaient à être connus des Chinois. A ces difficultés ajoutons le retard forcé que dut subir en France l'envoi des fonds annuels alloués aux Missions.

Mgr Dubar devinait à Rome ce déplorable état de choses. Après avoir achevé de traiter les affaires qui intéressaient son vicariat, il quitta Rome le 23 septembre et arriva à Marseille le 25, huit jours avant le départ du paquebot qui devait le ramener en Chine. Là il lui était réservé de subir l'épreuve la plus dou-



loureuse de sa vie. La Révolution du 4 septembre, si odieusement accomplie quand l'ennemi foulait déjà en vainqueur le sol de la patrie, avait, comme on le sait, déchainé dans toute la France les plus furieuses passions de la démagogie.

Débarqué du vaisseau qui l'avait ramené de Rome, le prélat était à peine arrivé à la *Mission de France*, résidence des Pères de la Compagnie de Jésus, qu'une troupe d'hommes armés, appartenant à la garde civique, envahit à grand bruit la maison. Les religieux et Mgr Dubar furent arrêtés brutalement, puis renfermés au nombre de seize dans les cachots réservés aux insignes malfaiteurs. Grâce aux protestations indignées des catholiques de Marseille, l'évêque de Canathe obtint sa liberté le 2 octobre, huit jours après son arrestation. Au sortir de sa prison, il se rendit sur le paquebot *le Tigre*, qui devait l'emporter en Chine, et, de son bord, adressa au Ministre de la Justice et des Cultes une ferme et noble protestation, qui, publiée par les journaux, produisit dans toute la France catholique une profonde impression. Le lendemain du jour où avait été rédigée cette protestation, *le Tigre* levait l'ancre et se dirigeait vers la Chine. Ce fut le cœur en proie à une grande tristesse que Mgr Dubar quitta la patrie, qu'il ne devait plus revoir et qu'il laissait si malheureuse.

Par un sentiment délicat de patriotique pudeur, l'évêque-missionnaire tâcha d'ensevelir dans le silence et l'oubli les ignobles traitements que lui avaient fait subir d'indignes concitoyens. Pendant la traver-

sée, les officiers du *Tigre* et de bienveillants passagers le questionnaient-ils sur son emprisonnement dont ils flétrissaient les auteurs, le prélat ne répondait que pour décharger de ce crime la France et l'hospitalière ville de Marseille.

Le silence sur les événements de Marseille qu'il s'était imposé à bord du *Tigre*, Mgr Dubar le garda scrupuleusement à *Shang-Haï* et au *Tché-Ly*. Son retour à *Tchang-Kia-Tchouang* fit tressaillir de joie la Mission tout entière. Pendant plusieurs semaines les néophytes et les catéchumènes se succédèrent sans interruption à la résidence, heureux de revoir leur évêque. Quel n'eût pas été leur enthousiasme, s'ils avaient connu le titre nouveau qu'il dérobaît à leur vénération, celui de confesseur du nom de Jésus-Christ?

De 1874 à 1877, le vicariat du *Tché-Ly-Sud-Est* jouit d'une paix relative. Mgr Dubar en profita pour affermir la foi dans les âmes encore neuves des néophytes et pour essayer, dans la population païenne, le mouvement religieux que les massacres de *Tien-Tsin* et la nouvelle des malheurs de la France avaient si tristement arrêté. Chaque année, la Mission compta quinze ou dix-huit cents baptêmes d'adultes, près de cinq mille baptêmes d'enfants de païens, trois mille catéchumènes ; et malgré les émigrations, les famines et les épidémies, le nombre des chrétiens, qui était de vingt mille à peine en 1874, s'élevait jusqu'à vingt-huit mille en 1877.

Fécondes en travaux et en fruits de salut, ces six années ne s'écoulèrent pas toutefois sans deuils ni

sans tristesses. La mort décima cruellement les missionnaires : elle ravit au vicariat six des plus vaillants, dont trois presque au début de leur carrière apostolique. Tous ces coups de la mort retentirent douloureusement dans le cœur de Mgr Dubar. L'âme plongée dans le deuil, il adora les secrets desseins de Dieu, et s'en remit à la Providence du soin de remplacer les auxiliaires qui lui étaient enlevés. Sa confiance ne fut pas trompée. Il vit bientôt arriver sept nouveaux collaborateurs. Le personnel de la Mission compta, dès lors, vingt-quatre missionnaires, religieux, prêtres séculiers ou frères coadjuteurs. Ce nombre d'ouvriers permettait de développer les œuvres et d'étendre l'action de l'apostolat dans les districts jusqu'alors à peine défrichés. Le vaillant évêque poursuivit ce double but avec une nouvelle ardeur, pendant les jours trop courts qui lui restaient encore à gouverner la Mission.

#### IV

La famine et le typhus. — Deuils redoublés de la Mission. —  
Dévouement de l'évêque de Canathe. — Il est atteint par le fléau.  
— Sa mort.

Pays pauvre et sol ingrat, le *Tché-Ly* suffit rarement à nourrir sa nombreuse population. Peu de contrées au monde sont visitées plus souvent par la famine. Mais, de toutes celles qui ont affligé cette contrée de la Chine, aucune n'a sévi, de mémoire d'homme, avec

de plus effroyables rigueurs que la famine de 1878. Venant après deux années d'extrême aridité, elle mit le comble à la misère publique.

On devine quelles douloureuses préoccupations assiégèrent le cœur de Mgr Dubar à la vue des souffrances de ses néophytes et à la perspective des malheurs qui menaçaient l'existence même des établissements de la Mission. Elles se trahissent, ainsi que la générosité de son âme, dans ces lignes qu'il écrivait au mois d'octobre : « Le prix des grains devient excessif ; » les fleuves sont partout à sec et tout moyen régulier » de transport fait défaut. Comment pouvons-nous » faire vivre nos quatre ou cinq cents orphelins, nos » trois mille catéchumènes et les nombreux païens » qui viennent assiéger les portes de notre résidence ? » Comment accueillir la prière de milliers de chré- » tiens, qui, forcés d'émigrer, nous amènent leurs en- » fants en disant : *Nous pouvons mourir, nous, mais,* » *de grâce, sauvez nos enfants !* Nous dépenserons » tout ce qui nous reste, nous jeûnerons, et, s'il le » faut, nous mourrons de faim. »

La misère qui désola le *Tché-Ly-Sud-Est* pendant cet affreux hiver de 1877 à 1878, défie toute peinture. Dans certains districts, les sept dixièmes de la population avaient émigré. Les villages étaient en ruines ; les portes, les fenêtres, les toitures mêmes des maisons avaient été enlevées pour être mises en vente ; on n'y voyait plus que des pans de murailles à l'abri desquels se trouvaient des vieillards, trop faibles pour accompagner leurs enfants dans leur fuite. Ailleurs,

les habitants n'avaient pu se résoudre à quitter leurs foyers ; mais là aussi la famine et le typhus, en exerçant d'horribles ravages, rendaient la contrée déserte. Personne sur les chemins ou sur les places publiques ; partout un silence effrayant que troublaient seuls les soupirs et le râle des mourants.

Sur ce vaste champ de la misère, on le pense bien, les provisions de la Mission s'épuisèrent vite. Bien que jeûnant eux-mêmes et subissant toutes les privations, les prêtres se virent trop souvent réduits à ne plus pouvoir soulager que par leurs larmes et leur compassion l'extrême détresse qui s'étalait à leurs regards. Enfin leurs cris furent entendus au *Kiang-Nan* d'abord, puis en Europe. Des âmes généreuses vinrent à leur aide, et par leurs aumônes rapidement envoyées les mirent en état de continuer leur ministère de charité.

Quand ces aumônes commencèrent à arriver au *Tché-Ly-Sud-Est*, le besoin était extrême : le typhus venait d'envahir à la fois la résidence, le séminaire, le collège, les orphelinats et le village de *Tchang-Kia-Tchouang*. La contagion y avait été apportée par les missionnaires eux-mêmes, toujours en contact avec les moribonds, et bientôt elle laissa entrevoir de nouveaux malheurs.

L'heure de l'épreuve suprême allait sonner pour cette Mission désolée. La famine et le typhus sévissaient partout dans des proportions effrayantes. Six missionnaires venaient de succomber et quatre autres se trouvaient atteints par le fléau. Mgr Dubar

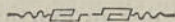
n'écoulant que l'inspiration de son cœur n'avait voulu laisser à personne le soin d'aller assister ses missionnaires. Le 21 juin, après avoir célébré la messe pour ceux dont il venait de fermer les yeux, il ressentit les premières atteintes du typhus, et le lendemain, il tombait pour ne plus se relever. Le 4<sup>er</sup> juillet 1878, après avoir reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, il fit un dernier effort, se souleva sur sa couche funèbre et se tournant vers le prêtre qui veillait auprès de lui : « C'est fini, lui dit-il, je suis à ma dernière heure... Dites à mes chers collaborateurs, à mes pauvres néophytes, à la Compagnie de Jésus et à ma famille que je les aime et que, bientôt, je prierai pour eux dans le Ciel. »

Quelques instants après, le regard tourné vers le ciel, radieux d'espérance, le vicaire apostolique du *Tché-Ly-Sud-Est* remettait doucement son âme à Dieu. L'Eglise de Chine perdait un de ses plus vaillants missionnaires, et l'Eglise de Cambrai, un des plus beaux fleurons de sa couronne sacerdotale et apostolique.

François-Xavier **LEBOUCQ**,

CURÉ DE VERNAISON (RHÔNE),

ancien Missionnaire au *Tché-Ly-Sud-Est*.



# L'ABBÉ LESCOUF

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

AU COLLÈGE DE TOURCOING



S'il y a des hommes qui ne laissent après eux aucun souvenir, *quorum non est memoria* ; s'il y en a dont la mémoire s'évanouit comme un bruit qui s'éteint, *perit memoria eorum cum sonitu* ; il en est aussi dont le nom vivra de génération en génération, *nomen eorum vivit in generationem et generationem*.

Le nom de M. Lecomte, l'ancien principal du collège de Tourcoing, est assurément de ceux qui échapperont à l'oubli. Tant que durera le collège de Tourcoing, son souvenir y restera entouré d'honneur, de reconnaissance et d'amour.

On en peut dire autant du nom de M. Lescouf, son successeur et son digne collaborateur.

Rien ne pouvait, ni avant le sacerdoce, ni même dans les premiers essais du saint ministère, faire présager la mission que Dieu réservait dans un avenir prochain à M. l'abbé Lescouf. Ses goûts, son caractère, son éducation de famille, la nature, et, l'on

pourrait dire, l'insuffisance de ses premières études, ses succès enfin dans le ministère paroissial, rien ne laissait deviner en lui le futur professeur de philosophie, le directeur éminent de la jeunesse, l'homme enfin dont le souvenir allait prendre place, à côté de celui de M. Lecomte, dans le cœur de tant de jeunes gens, de tant de familles chrétiennes !

Il est vrai cependant qu'il avait reçu de Dieu une nature richement douée. Bien jeune encore, à l'école de Radinghem, son village natal, il se faisait distinguer par les saillies de son esprit vif et précoce.

Ce même naturel se remarquait davantage encore, quelques années plus tard, à l'école de Bousbecque, et au presbytère de son oncle, le vénérable M. Lescouf, curé de la paroisse, regardé avec raison comme le modèle de toutes les vertus sacerdotales !

Ces heureuses dispositions s'étaient sans doute développées au petit et au grand Séminaire. Mais, à peu d'exceptions près, ses condisciples et ses maîtres eux-mêmes s'étaient complètement mépris sur la portée de cette intelligence, trop peu cultivée.

M. Lecomte avait eu le mérite de voir juste et plus promptement. « *M. Lescouf, disait-il, était pour moi une connaissance d'enfance, faite à Bousbecque; chez notre vénérable curé, où le cher abbé avait passé plusieurs années fréquentant l'école du village... J'ai suivi, ajoutait-il, le développement de ses facultés, de ses attraits, de ses aptitudes, de sa vertu et de sa piété; et j'ai compris qu'il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans une vie de dévouement et d'étude. C'est ce qui*



*m'a déterminé, sous l'inspiration de Dieu, sans doute, à le demander pour sous-principal à Mgr Belmas, alors évêque de Cambrai. »*

C'était en décembre 1838.

Mgr Belmas ne parut pas d'abord favorable au projet de M. Lecomte.

M. Lescouf venait d'être envoyé à Vendegies-au-Bois, en qualité de vicaire. Ce poste offrait des difficultés d'une délicatesse à part : l'autorité diocésaine avait dû sévir contre le curé de la paroisse, en lui enlevant tout pouvoir.

Il ne fallut à M. Lescouf que quelques mois pour transformer la paroisse. « *Je puis attester, écrivait un témoin oculaire, que le bonheur de Vendegies converti, épuré, ardent pour le bien, était en rapport avec le zèle de son missionnaire. »*

M. Lecomte n'ignorait rien de cette situation : et loin d'y trouver un obstacle à ses projets, il y voyait, au contraire, les éléments d'un succès assuré.

Aussi redoubla-t-il d'instance auprès de Mgr Belmas ; et, après plusieurs réponses dilatoires, il finit par obtenir la promesse que M. Lescouf serait libre de se joindre à lui au début de l'année scolaire 1839-1840.

C'est, en effet, le 14 novembre 1839, que M. Lescouf fut chargé d'abord des fonctions de professeur de septième et du titre de sous-principal du collège.

Un an plus tard, le 5 octobre, après avoir passé quelque temps à Paris pour y faire des études spéciales, il échangeait la modeste chaire de septième contre la chaire de philosophie.

C'est à ce double titre de sous-principal et de professeur que M. Lescouf devait, selon l'expression de M. Lecomte, *exercer une si heureuse influence sur l'avenir du collège de Tourcoing.*

Nul ne pourrait mieux que lui-même caractériser la mission qu'il a eu à remplir à côté de son maître et ami.

« *Assis au second rang, disait-il, (c'était au départ de M. Lecomte, en 1856), sans nul souci du premier, mais devenu, par la force des choses, la voix de mon prédécesseur, trop faible pour supporter, avec les labeurs d'une vaste administration, les travaux de la parole, mille fois, au milieu de ses nombreux enfants, j'ai averti les uns, encouragé les autres, et donné des leçons à tous ; mille fois encore, je leur ai rompu, au nom de Dieu, le pain de la doctrine de vie. Cette action, qui n'était que le mouvement libre de la sagesse d'autrui, dura tout le temps que M. Lecomte resta à la tête du collège, sans jamais cesser d'être secondaire.* »

Etudier la nature et la puissance de ce mouvement dans le collège, c'est faire connaître M. Lescouf tout entier. En y ajoutant quelques mots sur son influence au dehors, on ne pourra que confirmer ce qu'il fût au collège.

Un seul mot suffira pour exprimer la nature de cette action : M. Lescouf a été au collège et partout ailleurs, comme en *mission permanente.*

Dans ses leçons de philosophie, comme dans ses instructions de chaque dimanche, à la chapelle ; dans les avis qu'il donnait en public, comme dans les en-

tretiens intimes qu'il tenait auprès de son foyer, si célèbre dans les souvenirs de ce temps-là ; au dehors du collège enfin comme au dedans, M. Lescouf était avant tout et par dessus tout *missionnaire*.

L'indignation de son âme en face du vice, l'ardeur de son zèle sacerdotal, le feu de sa parole, la véhémence de son geste, tout révélait aussitôt en lui le missionnaire ; tout lui donnait l'aspect, le ton et l'autorité du missionnaire.

Au reste, l'idée seule qu'il se faisait du collège justifie cette appréciation. Pour lui, *le collège est un monde : outre le spectacle d'une grande variété dans les physionomies, dans les âges, dans les goûts, dans les passions, dans les aptitudes, il trouvait déjà dans l'enfant au collège, des tendances vicieuses qu'il faut combattre, des aspirations coupables qu'il faut étouffer.*

Loin de penser avec nos prétendus philosophes modernes, *que tout est bien, que tout est parfait en sortant des mains de la nature, il savait que l'homme est enclin au mal dès l'âge le plus tendre, que mille passions le harcellent, et lui préparent la plus triste servitude, si elles ne reçoivent pas de bonne heure la direction qui leur convient.* Il demeurait évident à ses yeux *que la vertu est toujours une conquête ; une conquête, à tous les âges de la vie difficile à garder, dans l'enfance impossible à obtenir sans les soins multipliés et intelligents de la culture morale.*

Sous l'empire de ces idées, son enseignement philosophique devait se transformer aisément en une sorte de prédication continue. Pour lui, il n'avait pas

en effet à rechercher péniblement la vérité, il la possédait pleinement. Tout se bornait à la dégager des erreurs qui en voilaient l'éclat, à la faire briller aux regards de ses élèves ravis ! C'était là son bonheur ! Quand il y était parvenu, il jouissait, il triomphait, il s'exaltait jusqu'à l'enthousiasme, et entraînait son jeune auditoire à sa suite !

Le premier but que M. Lescouf se proposait dans son enseignement était de prémunir ses élèves contre le péril que leur foi pourrait courir un jour. *N'attachant*, disait M. Lecomte, *qu'une médiocre importance aux études purement philosophiques, par le côté où elles enflent le cœur sans éclairer l'esprit, il combattait de front le panthéisme et l'éclectisme, systèmes fort à la mode de ce temps-là, et tendait presque exclusivement à former l'homme moral, le chrétien solide.*

Si M. Lescouf craignait pour ses élèves le naufrage de leur foi, il redoutait presque autant les écueils de la fausse science, mère du pédantisme. Il avait vu de près *cette fausse science* ! Rien ne lui était plus insupportable que ces demi-savants, si justement appelés *la pire espèce des hommes* ! La vue seule de *ces faquins lettrés* lui devenait presque un supplice. Si, par malheur, l'un d'entre eux (et il s'en est rencontré quelquefois parmi les professeurs laïques de l'Université), avait l'imprudence de se commettre devant lui, et de le provoquer par un de ces mots qui trahissent plus de suffisance encore que de sottise, c'en était fait du malencontreux provocateur. S'armant aussitôt de cette ironie sanglante dont il avait le secret, il com-

mençait par réduire au silence le téméraire agresseur; et, après l'avoir mis aux abois, il le livrait à la risée, seul châtement que mérite la vanité prétentieuse.

Mais il ne suffisait pas à M. Lescouf de prémunir l'esprit de ses élèves contre le double écueil du rationalisme et du pédantisme. Ce n'était pas la moitié de sa tâche. Le cœur plus encore que l'esprit avait besoin d'être prémuni, dirigé et formé. Pour lui, comme pour Pascal, le cœur, *c'est le centre de l'âme*. « Oui, disait-il, *c'est un centre, mais un centre animé, qui communique la vie dans toutes les directions, à tous les rayons qui en procèdent : activité aussi puissante que profonde, tout se remue sous son action libre et responsable ; principe vivant d'amour volontaire, il est la source féconde d'où s'élancent, par intarissable jaillissement, et les sublimes dévouements, et les bassesses calculées de l'égoïsme, et les vertus cachées avec les vertus publiques qu'elles engendrent et qu'elles conservent, et les perfidies d'éclat, et les vices habilement déguisés sous le voile apparent de l'honnêteté ; en un mot, toutes les ignominies et toutes les gloires. Le cœur ainsi entendu, c'est bien l'homme tel qu'il se possède dans la main de son conseil, l'homme tel qu'il se fait lui-même par le choix du bien ou du mal. »*

Aussi diriger, façonner le cœur, était, aux yeux de M. Lescouf, l'œuvre par excellence de l'éducation. « Le cœur, disait-il, *c'est la première culture de l'homme ! Oui, ajoutait-il, seconder les affections honnêtes, écarter les objets qui pourraient les vicier, les diriger avec un amour vigilant vers tout ce qui est beau,*

*juste et vrai, tel est le devoir le plus important de qui-conque est chargé de la jeunesse. Il faut que toute parole sortie de sa bouche aboutisse à ce point capital, ou du moins qu'elle y tende ; il faut qu'elle aille au cœur comme à la puissance d'où dépend la moralité ; qu'elle l'échauffe et le passionne pour le bien ; qu'elle y allume, s'il se peut, un immense foyer de dévouement ; qu'elle y établisse la vraie hiérarchie des affections, demandant le sacrifice de celles qui sont dangereuses ou coupables, subordonnant les moins dignes aux plus nobles, et plaçant au-dessus de toutes cet amour régulateur dont Dieu et sa loi sainte sont les éternels objets. »*

Ces principes, on le pense bien, ne restaient pas pour M. Lescouf à l'état de simple théorie. Il n'était pas seulement moraliste ; il était directeur ; et, par les rapports intimes de la conscience, par ses prédications, surtout par les retraites nombreuses qu'il a prêchées au collège, avec un succès que nul autre n'a jamais égalé, il faisait passer ces principes à l'état de réalités vivantes.

Bien qu'il n'ait pas eu le temps de contempler dans le plein épanouissement de leur maturité tous les fruits qu'il se promettait de son laborieux ministère, il en a pourtant recueilli les heureuses prémices dans les générations qu'il a vu sortir du collège. *C'était-là, pour rappeler son langage, ces hommes qui ont accepté largement l'influence de la véritable éducation du cœur ! « Aussi les reconnaît-on tout d'abord, quel que soit le milieu dans lequel ils ont à vivre, à la simplici-*

*cité toujours respectable de leurs allures, à l'expression extérieure du sentiment profond et de l'aveu intime de la dignité personnelle, qu'on pourrait appeler une apparition amoindrie de la majesté divine ; à ce respect d'eux-mêmes qui est comme le besoin de leurs âmes, qui fait le ton habituel de leur conduite, et leur donne en toute circonstance un inimitable cachet de distinction ; à cet abandon discret, à cette familiarité noble, à cette amitié tendre et sans mollesse, à cette autorité aimable et vénérée avec laquelle ils savent commander ; à cet empressement qui n'a rien de servile avec lequel ils savent obéir ; enfin, à cette délicatesse qui fait le charme de leurs relations, à cette bienveillance qui sait toujours honorer, soit qu'elle rende le devoir, ou qu'elle accomplisse ce qui est de simple convenance. »*

Là ne s'arrêtaient pas les heureux effets de cette forte discipline du cœur dont M. Lescouf connaissait si bien les lois. Ce n'était pas seulement une attitude extérieure de dignité et d'honneur qu'il s'agissait de faire garder, dans toutes les positions de la vie, aux jeunes gens dont le collège faisait l'éducation ; il fallait y ajouter ce qui a bien une autre valeur : le courage moral qui fait les hommes vertueux. « *C'est par ce côté, en effet, disait-il, que les hommes deviennent, indépendamment du degré de leur savoir, les plus utiles précepteurs de leurs semblables ; lumières vivantes de l'ordre pratique, ils ont leur méthode à eux d'instruire ; et un ancien l'a dit, c'est la plus courte ; ils laissent parler à leur place les jours pleins de leur irréprochable vie, leur conduite sobre, chaste, religieuse, dévouée.*

*Ce langage éloquent de leurs exemples dit mieux que les plus beaux discours des orateurs, mieux que les sages préceptes des philosophes, la route qu'il faut suivre en ce monde ; et, de cette façon, sans qu'ils se soient jamais assis au fauteuil de l'écrivain, sans qu'ils aient pris la peine de tremper une seule fois la plume dans l'encre des habiles, ils sont incontestablement les plus parfaits instruments de la civilisation qu'on puisse imaginer. Les seuls progrès essentiels au bonheur solide des sociétés, ils les montrent réalisés dans la sainteté de leurs actions ; et, devant l'éclat du fait accompli, qui pourrait douter de la possibilité d'une réforme que chacun a la liberté de commencer quand il veut, puisqu'elle n'est pour chacun que la réforme de son propre cœur ? »*

Cette éducation, si heureusement retracée par la plume même de M. Lescouf, si puissamment établie, soutenue, propagée et défendue par l'autorité de sa parole, ne restait pas enfermée dans l'enceinte étroite du collège. Elle se répandait, par son organe, dans la plupart des établissements que M. Lecomte avait fondés dans le diocèse. Partout M. Lescouf fit résonner les accents de sa parole apostolique. *Mouvement libre de la sagesse d'autrui*, on le verra, dans les retraites qu'il prêchera seul presque partout, jeter le bon grain dont il a si souvent, au collège de Tourcoing, enrichi le champ privilégié du père de famille.

Cette parole apostolique sera jugée digne de retentir sur un théâtre plus vaste que l'enceinte étroite d'une chapelle de collège. Aussi puissante que lumineuse, toujours facile, presque toujours d'un à-propos



parfait, on voudra qu'elle se fasse entendre au profit de tous et du haut de la chaire des églises de paroisse. Les pasteurs pour les missions paroissiales, les communautés religieuses pour les retraites des maîtresses et des élèves, les Conférences de Saint-Vincent de Paul, les frères des Ecoles Chrétiennes, tous ceux enfin qui auront entendu une fois et goûté ce langage apostolique voudront l'entendre et le goûter encore, au point que, pendant près de quinze ans, M. Lescouf ne sera pas moins le missionnaire du pays que du collège même !

Ce qu'on vient de lire suffit assurément pour montrer combien M. Lecomte avait été bien inspiré en choisissant M. Lescouf pour collaborateur.

On y voit aussi que M. Lescouf avait tout ce qu'il fallait pour succéder à M. Lecomte quand ce dernier quitterait le collège, pour aller jouir à la Chartreuse d'un repos mérité, en janvier 1856.

Ce n'est pas le lieu de raconter ici ces événements. Qu'il suffise de faire observer qu'il ne fallait rien moins que l'autorité acquise par M. Lescouf, et la confiance dont il était entouré, pour faire face aux difficultés de la situation.

Sans la présence de M. Lescouf, l'avenir de l'établissement eût couru les plus grands risques. Le collège se trouvait aux prises avec des difficultés matérielles qui appelaient une prompte solution. Les timides, les désœuvrés, ceux que guident la légèreté ou l'intérêt, semblaient s'entendre pour grossir l'embarras de la situation. La malveillance, en l'ex-

plaisant, fournissait matière aux plus étranges commentaires. Ce n'était plus, disait-on, une simple gêne momentanée qui allait disparaître dans un temps donné ; on prétendait y découvrir le signal alarmant d'une véritable catastrophe.

M. Lescouf avait à rassurer les uns, à ôter tout prétexte aux clameurs pour le moins indiscrettes des autres, à arrêter au plus tôt le flot montant d'une exagération qui ne connaissait plus de limites.

Pour atteindre au résultat qu'il avait en vue, il n'y avait qu'un seul moyen efficace : étudier à fond l'état des affaires de l'établissement, et répondre aux déclamations vaines en présentant le tableau exact de la réalité.

Cet heureux résultat fut aisément atteint, grâce au concours d'un comité composé d'hommes aussi intelligents que dévoués au collège.

Aussi la confiance, un instant ébranlée, se raffermir aussitôt au dedans comme au dehors de l'établissement.

Il n'en pouvait être autrement : M. Lescouf continuait les traditions et l'esprit de M. Lecomte. Il se plaisait à le reconnaître lui-même : « *Les longues années, disait-il, que nous avions passées à la culture de la même jeunesse ; les habitudes de confiance mutuelle contractées dans les mêmes combats ; notre union si étroite et si féconde pour le bien ; enfin le même esprit de Dieu dont nous vivions et dont nous étions pénétrés, tout contribuait à maintenir dans la direction de la maison l'inestimable harmonie des intelligences et des cœurs vivifiés par le même esprit.* »

C'est dans cet ensemble de circonstances encourageantes que M. Lescouf se mit résolument à l'œuvre.

Ses regards et sa pensée se tournèrent d'abord vers la chapelle de l'établissement, dont les travaux restaient interrompus, et la construction était poussée à peine au tiers de sa hauteur.

Il adopta l'heureuse idée que M. Lecomte avait conçue, et qu'il n'avait pas eu le temps de réaliser ! Il confia le sort de ce monument à la générosité des anciens élèves de la maison. C'était à eux d'achever une œuvre qui serait à jamais le témoin irrécusable de leur piété filiale, de leur foi et de la reconnaissance de leur cœur et de leurs familles.

Son appel fut entendu. Les travaux furent bientôt repris et poussés avec tant de vigueur qu'en moins de deux ans, les constructions principales furent complétées et l'édifice couvert.

C'était là comme un premier lien qui rattachait visiblement les anciens élèves au collège. Ce lien ne devait pas rester isolé.

M. Lescouf, adoptant une autre pensée que M. Lecomte lui avait laissée, en se retirant, établit un second lien, destiné à fortifier le premier : à des enfants qui répondaient si généreusement à l'appel de leur père, M. Lescouf aurait voulu que le père de famille eût occasion d'ouvrir à son tour les trésors inépuisables de son cœur ; qu'une fois chaque année, dans une réunion générale, dans l'épanchement d'une fête de famille, il lui fût donné de rendre à ses enfants, assis comme autrefois à sa table, amour pour amour, dévouement pour dévouement.

Ce sentiment fut accueilli comme il devait l'être ; et, aux vacances de 1856, on inaugura, sous les plus heureux auspices, ces réunions fraternelles qui allaient, en se renouvelant chaque année, répondre si dignement à la pensée qui en avait conçu le projet.

Ces manifestations n'avaient pas seulement pour effet d'accuser hautement le bon esprit qui animait les anciens élèves du collège ; elles fournissaient aussi un nouveau gage de sécurité pour la maison. C'était comme une protection naturelle, une garantie prise d'avance contre les éventualités possibles d'un avenir, auquel nul ne pensait alors, mais auquel la Providence pourvoyait de loin d'une manière aussi douce qu'elle était assurée.

En donnant à son établissement ces garanties d'une nature intime, M. Lescouf ne négligeait rien de ce qui pouvait améliorer la situation officielle du collège.

Le collège devant rester communal, M. Lescouf voulait fortifier ce qu'on peut appeler les appuis naturels d'un établissement de ce genre.

C'est dans cette pensée qu'il pourvut, dans la mesure possible, à la réorganisation du Bureau d'administration ; qu'il fit accepter par l'administration municipale l'engagement qui garantissait pour cinq ans, à partir du 10 octobre 1857, le maintien de la situation officielle de l'établissement.

C'est sous l'empire des mêmes pensées et en vue d'assurer la prospérité de sa maison, qu'il demanda et obtint la création d'une chaire spéciale pour l'enseignement de la physique et de la chimie.

Mais hélas ! après avoir, en deux années, conçu bien d'autres projets, la plupart réalisés sous ses yeux ; après avoir pourvu à la sécurité et à la prospérité de son établissement, il ne devait pas jouir du bien qu'il avait fait, et de celui qu'il avait entrepris. Sa tâche était remplie ! Dieu le trouvait sans doute assez riche en vertus, pour lui accorder à quarante-deux ans la récompense réservée à ses amis, à ses fidèles serviteurs !

Le douloureux accident qui devait ravir M. Lescouf à ses amis, à ses élèves et à sa famille, ne s'annonçait pas d'abord sous un aspect menaçant. Rien d'ailleurs n'avait pu faire penser même à une indisposition quelconque. Il paraissait, au nouvel an, un mois avant sa mort, jouir toujours de son excellente santé.

Il venait de prêcher, dans la seconde quinzaine de décembre, la retraite annuelle aux membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, réunis dans la chapelle du collège. Trois semaines plus tard, dans les huit premiers jours de janvier, il avait, selon son usage, adressé ses vœux de nouvelle année à la Conférence des Dames de Saint-Christophe. Ni d'un côté ni de l'autre, rien n'avait accusé un dépérissement quelconque dans sa vigueur si connue. Il avait fait, il est vrai, pendant les vacances du nouvel an, une marche forcée, pour rendre visite à un ami malade, à quelques lieues de son village. Mais ce nouveau surcroît de fatigue et de sueur ne pouvait pas, ce semble, avoir ébranlé tout à coup et désorganisé une constitution qui avait résisté à tant d'autres secousses.

Aussi, dès le principe, malgré le mystère qui enveloppait le mal dont souffrait M. Lescouf, rien ne pouvait faire penser à une indisposition grave, et surtout à la mort prochaine.

Mais, il faut le dire, à ses yeux, il en était bien autrement. M. Lescouf fut inquiet dès les premiers symptômes. Ce n'était plus en effet la douleur sombre et profonde qu'il éprouvait depuis quelque temps déjà, sans y prendre garde, dans la région des reins ; c'était maintenant quelque chose de vif et d'aigu, accompagné d'hémorrhagies dont la fréquence et le caractère lui paraissaient également suspects.

Aussi, dès les premiers jours où il fut contraint de tenir compte de son indisposition, (c'était vers le 12 janvier), il disait avec un accent qui trahissait ses inquiétudes : *J'ai quelque chose qui sera plus grave qu'on ne le pense.*

Il devait avoir raison, malgré toutes les apparences contraires. La vigueur éprouvée de sa robuste constitution, les efforts intelligents des docteurs aussi expérimentés que dévoués, les soins assidus de la plus tendre piété filiale, les prières de tant d'âmes dont il était le père, le conseiller et l'ami, rien ne put triompher du mal dont il était atteint !

En moins d'un mois, il était à toute extrémité. Après avoir reçu, avec la plus grande édification, tous les secours de la religion ; après avoir, avec une autorité que les circonstances rendaient plus sacrée, donné ses derniers avis, et fait ses recommandations suprêmes, au milieu des larmes et des prières du per-

sonnel de l'établissement, d'une partie de sa famille et de beaucoup de ses amis, M. Lescouf rendait son âme à Dieu, le 11 février 1858, un peu après sept heures du matin.

Né en 1816, M. Lescouf n'avait que quarante-deux ans.

**J.-H. LEBLANC,**

Chan. hon.

SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION LIBRE DU SACRÉ-CŒUR  
DE TOURCOING



PROFESSOR AT COLLEGE OF TORONTO  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

J. H. LEHMAN

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada

and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada  
and of the University of Toronto, Ontario, Canada



# L'ABBÉ HERRENGT

VICAIRE A LA MADELEINE

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE EN COCHINCHINE



## I

Nous voici en présence d'une vie de missionnaire. C'est le zèle sacerdotal sous une de ses formes les plus touchantes et les plus héroïques, et celui qui nous en donne l'exemple appartient à une famille qui a donné à l'Eglise de Cambrai plusieurs prêtres des plus distingués.

Charles-Ferdinand Herrengt naquit à Comines, le 4 février 1817. Son père et sa mère étaient des chrétiens de vieille roche, qui eurent dix-sept enfants ; le troisième, dans l'ordre de naissance, était Albert, il mourut doyen de Notre-Dame à Roubaix. Le huitième fut celui dont nous entreprenons de faire la trop courte biographie. Il eut toujours une santé délicate et plusieurs fois, pendant son enfance, il fut condamné par les médecins. Son frère aîné Albert fut nommé vicaire à Quesnoy en 1831. Il prit avec lui le

jeune Charles et lui fit commencer ses études latines. En 1837, le futur lévite entra en rhétorique au Petit-Séminaire et, le 12 juin 1842, il fit partie de la première ordination que présida Mgr Giraud.

Nommé vicaire à la Madeleine, il eut pendant neuf ans un ministère très laborieux. Dès 1847, il avait pensé aux missions étrangères.

En 1850, Mgr Desprez voulut l'emmener avec lui à l'île Bourbon, mais son cœur d'apôtre ambitionnait un dévouement plus grand sur un théâtre plus fécond en périls et en sacrifices.

Il s'exerçait d'ailleurs, dans la paroisse même, à son ministère apostolique, en s'occupant avec le plus grand zèle des détenus à la maison d'arrêt. Plus tard, lorsque l'ancien vicaire sera ballotté sur les flots de l'Océan Indien, lorsqu'il sera caché dans quelque pauvre cabane de l'Empire annamite, il se souviendra toujours avec plaisir et émotion de son ministère à la prison de Lille.

Son père étant mort, l'abbé Herrengt donna sa démission de vicaire à la Madeleine, et fut remplacé aux Quatre-Temps de Noël de 1851. Pendant six mois encore il demeura chez son frère, qui était alors doyen de Notre-Dame à Roubaix. Le 2 juin 1852, il partit enfin pour le Séminaire des Missions étrangères, et, après un an de noviciat, il quitta Paris pour la Cochinchine orientale. Le 27 avril 1853, il s'embarquait au Havre, à bord du *Banca*, avec trois missionnaires destinés comme lui à l'Extrême-Orient.

## II

Son frère Edouard, aujourd'hui curé de Cysoing, lui avait fait promettre de le tenir au courant des moindres détails de son voyage. Rien n'est plus intéressant que le journal qu'il tint pendant tout le temps de sa traversée et qu'il se fit une joie et un devoir de continuer ensuite. Dès la première page, nous le voyons installé sur un tas de cordages, au pied du grand mât, le visage tourné vers le vivifiant soleil du Portugal et commençant avec une verve charmante cette correspondance qu'il ne terminera qu'au dernier jour de sa carrière apostolique.

Mieux que toutes les réflexions, les extraits de cet intéressant et volumineux journal feront l'éloge du vaillant et sympathique missionnaire.

Écoutez-le :

« Je me donnerai quotidiennement le plaisir de venir m'entretenir quelques instants avec vous, mes bien chers frères et sœurs, pour vous raconter tout ce que je supposerai capable de vous intéresser quelque peu. Seulement, soyez bien avertis que je n'aurai souvent à vous dire que des futilités et des répétitions ; car, quelles nouvelles voulez-vous qu'on puisse apprendre sur notre coquille ? Un vaisseau qu'on rencontre, quelques oiseaux qui voltigent autour de nos mâts, un poisson qui joue dans les eaux du navire, voilà des événements pour nous qui sommes condamnés à ne voir que le ciel et l'eau d'ici cinq mois ! Mais enfin, vaille que vaille, je vous dirai tout, du neuf ou du vieux, des babioles ou des choses

importantes, du triste ou du gai, suivant les circonstances et les impressions du moment. Je suis persuadé à l'avance que vous ne regretterez pas le temps que vous mettrez à lire mon petit journal, comme je sais que celui que je mettrai à vous l'écrire sera le plus agréable de mon voyage, puisque je le passerai au milieu de vous, dont je ne suis éloigné que de corps, croyez-le bien, et nullement d'esprit et de cœur. »

S'il se souvient de sa famille, il n'oublie pas non plus la Madeleine et Notre-Dame de Roubaix.

« 5 mai 1853, jour de l'Ascension. — Dès cinq heures du matin, je suis sur le pont pour présider au lever du soleil, qui sort des flots brillant et radieux. La mer est belle, la brise assez fraîche, mais pas trop forte; quatre navires sont en vue et reflètent sur leurs voiles blanches les rayons du soleil levant; c'est magnifique et cependant cela ne suffit pas pour m'épanouir le cœur; malgré moi je suis triste et mon esprit est ailleurs qu'au beau spectacle déroulé devant moi. Depuis onze ans, chaque matin à pareille heure, j'étais déjà à l'ouvrage: les offices, les processions, l'exercice du Mois de Marie, occupaient mes heures jusque bien avant dans la soirée; et cette année, rien, absolument rien pour me rappeler que nous célébrons une des plus grandes fêtes de la religion. C'est bien dur! Vous souvient-il, mon cher doyen, de la petite promenade que nous faisons ensemble l'an dernier, pendant qu'on sonnait la grand'messe, pour inspecter les repositoires qui s'élevaient autour de Notre-Dame? Quel zèle, quelle ardeur montraient vos bons paroissiens pour le décor de ces autels improvisés, où le Dieu du ciel devait venir un instant s'arrêter dans sa marche triomphante! Je vois encore d'ici votre belle et si longue procession se déroulant à travers les rues pavoisées. Ah! si je pouvais, pour douze heures, laisser voguer le *Banca* et faire une apparition à Roubaix! Mais non,

il faut renouveler son sacrifice, éloigner ces pensées inutiles, et profiter du beau temps qui nous est donné, pour faire à longue haleine, la prière du matin et la méditation. Tous ces souvenirs reviendront plus d'une fois encore durant la journée, car je ne puis m'empêcher de les nourrir, de les appeler même, malgré les regrets que naturellement ils éveillent. »

Il faudrait lire avec quelle gaieté il fit la description de son petit navire, de l'État-Major et des matelots, du passage de la ligne et des moindres incidents du voyage.

La consolation de dire parfois la messe ne fut pas refusée à notre missionnaire et à ses compagnons pendant cette pénible traversée.

Le *Banca* franchit rapidement les immenses solitudes de l'Océan Indien, malgré plusieurs tempêtes. Il passe à la hauteur de Bourbon, dont le voyageur n'oublie pas l'évêque :

« Si nous avions été décidés à aller porter nos hommages à Mgr Desprez, nous aurions serré le cap de Bonne-Espérance de *près* près et nous aurions trouvé là des vents qui nous auraient poussés sur Saint-Denis directement, où nous serions déjà bien installés. C'est même pour éviter ces vents que nous avons tant pris le large au cap ; je vous avoue que j'ai eu un certain mal au cœur de passer si près d'anciens et bons amis, sans pouvoir aller les embrasser, et quand j'entendais nos mâts gémir et craquer sous les efforts de la tempête, j'étais parfois tenté de désirer que l'un d'eux ait le dessous dans la lutte ; sans faire de mal à personne, bien entendu, et seulement pour nous forcer à obliquer à gauche et à aller nous reposer huit jours à Saint-Denis, où certes je suis sûr que nous aurions été reçus à bras ouverts. »

Le navire entre dans le détroit de la Sonde où il fait route avec les plus grandes précautions. Il arrive enfin à Syngapore après 106 jours de voyage, 40 jours de froid et de tempête, sans voir autre chose que le ciel et l'eau, et 5,600 lieues de navigation.

« Une bonne demi-heure après avoir quitté le *Banca*, nous touchions terre ; mais, au lieu de nous conduire au débarcadère, nos rameurs, pour plus grande commodité sans doute, nous descendent sur la rive opposée, au beau milieu de la ville chinoise, et nous voilà entourés d'une fourmilière de déguenillés qui gesticulent et coassent à notre sujet. Parmi le bruit, je distingue le cliquetis des chaînes et je vois que la plupart de nos voisins sont des forçats employés aux travaux du port. Il paraît, pensai-je aussitôt, que je suis né pour être avec les prisonniers ; à peine ai-je mis le pied sur la terre d'Asie, que je me trouve entouré de malfaiteurs, comme j'aimais tant à l'être autrefois à Lille. »

Reçu à la maison de la mission, il y demeure pendant quelques jours, et il en profite pour décrire dans son journal la ville, la population, les sectes païennes, leurs mœurs et leurs cérémonies avec beaucoup de sel attique et de verve gauloise.

Il s'embarque bientôt pour Malacca sur un navire bien moins commode que le *Banca* et avec le plus bizarre assemblage de passagers qu'il soit possible d'imaginer.

« Le commerce de Malacca, écrit-il, a été complètement absorbé par celui de Syngapore : aussi, autant il y a là de mouvement et de tumulte, autant tout est mort, tout est calme ici. C'est comme Douai relativement à Lille. A part

deux rues nouvelles qui sont larges et droites, les autres sont étroites et tortueuses, ce qui donne à la ville un aspect assez sombre ; mais, en revanche, les faubourgs et la campagne sont bien autrement agréables qu'à Syngapore. »

Il y resta peu de temps à apprendre l'anglais, le malais et le cochinchinois. Il commença à y prendre les mœurs annamites, ce qu'il raconte de la façon la plus humoristique.

« Risée à part, c'est un rude métier que de voyager nu-pieds, et de gagner ainsi bien des indulgences. Mon cuir encore trop peu tanné se déchire aisément, et alors le sable chaud et les aspérités de la pierre valent bien la farine de moutarde. Et que ne gardes-tu tes souliers, grand nigaud, me direz-vous ? Que voulez-vous ? mes souliers ne durent pas toujours, il faut bien m'habituer à m'en passer ; et puis : *Si fueris Romæ, romano vivito more* ; si l'on se trouve à Rome, on vit à la romaine, dit le proverbe. J'ai trouvé que c'était le moyen de moins souffrir : plus on veut garder d'usages européens, plus on sent la privation de ne pouvoir les suivre entièrement ; on n'évite que très imparfaitement les inconvénients du pays et on ne profite pas de ses avantages ; c'est pourquoi il vaut mieux se faire asiatique parfait. Je n'ai point seulement abandonné mes souliers, mais aussi mes vêtements européens ; je ne pouvais plus supporter le poids de ma soutane de mérinos. J'en ai fait faire une en lustrine noire pour dire la messe et pour mes visites à la ville ; le reste du temps, je porte le costume annamite, celui-là n'étouffe pas et permet aisément de patauger dans l'eau jusqu'à mi-jambes. »

Les nouvelles qu'il y apprit sur sa future mission et sur la persécution qu'y enduraient les chrétiens ne

l'effrayèrent pas. Mgr Cuénot, évêque de Métellopolis, son supérieur direct, vivait caché depuis plus de quinze ans. Il venait d'être dénoncé par un apostat. Sauvé comme par miracle, il fuyait d'un lieu à un autre, tantôt remontant vers le Nord, tantôt revenant sur ses pas, suivant le rapport de ses espions. Comme son divin Maître, il ne pouvait trouver une pierre pour reposer sa tête.

« De Cochinchine, outre plusieurs morts, on nous annonce la nouvelle d'un nouveau martyr. Le prêtre Philippe Minh, ancien élève de Pinang, et dont le neveu est encore au collège, était depuis quelque temps en prison et avait plusieurs fois reçu le rotin ; il a été décapité le premier dimanche de juillet. Il paraît que le roi Tu-Duc se perfectionne ; car, depuis plusieurs années, la peine de mort était réservée aux seuls Européens, les indigènes étaient simplement condamnés à l'exil et à l'esclavage (1). »

### III

Il partit enfin pour Pulo-Pinang où il demeura pendant un certain temps au collège établi par la société des Missions étrangères. Une centaine de Chinois et d'Annamites font dans cette maison leur théologie, leur philosophie et leurs études latines. C'était la première fois que M. Herrengt voyait des échantillons de la race qu'il devait évangéliser.

(1) Voir les *Annales de la Propagation de la Foi* de 1854. Lettre de Mgr Lefebvre.



« Les Chinois ont la queue tressée, cela va sans dire ; les Annamites ont les cheveux taillés comme nous, excepté ceux qui s'attendent à être rappelés par leurs évêques ; un an ou dix-huit mois à l'avance, ils laissent croître leur chevelure, dont les longs crins noirs éparpillés sur leurs épaules n'ajoutent rien à leur beauté et à leur propreté déjà négative. Les élégants et les enfants de bonne famille ont les dents teintes d'un beau noir, et ils laissent croître leurs ongles au moins à une de leurs mains. Tous les Chinois sont beaucoup plus robustes et en général de figure plus avenante que les Annamites : ceux-ci sont tous petits, maigres et grêles, et fort peu jolis ; c'est en vain qu'on chercherait parmi eux ces figures d'enfant rondes et joufflues, comme on en voit tant dans les collèges de France. A part cinq ou six qui ont la face un peu plus pleine, tous les autres sont maigres à faire croire que, depuis qu'ils sont venus au monde, ils ont toujours eu grand'faim. »

Enfin, le 1<sup>er</sup> mai 1834, M. Herrengt s'embarqua à Pinang pour Syngapore sur un mauvais bateau, qui transportait en même temps des bœufs et cent coolies chinois couverts de toutes les lèpres au physique et au moral. Il raconte, avec sa gaieté habituelle, toutes les péripéties de ce voyage de dix jours, au milieu de matelots païens « aux mains irrésistiblement crochues. »

Quand il arriva à Syngapore, M. Herrengt apprit que Mgr Cuénot lui avait envoyé sa barque et l'attendait en Cochinchine. Il ne serait point possible au missionnaire d'aborder dans sa province de Binh-Dinh, bouleversée alors par une terrible guerre déclarée aux chrétiens. D'après les instructions du

vicaire apostolique, il devait débarquer plus au Sud, d'où, après avoir échappé aux pirates, il tâcherait de rejoindre son supérieur à travers les mille périls de la persécution ouverte que l'empereur Tu-Duc suscitait alors en Annam. Malgré tout, le missionnaire ne craignait rien.

« Mes heures de liberté déclinent rapidement, écrivait-il, et leur nombre égalera à peine celui des années que j'ai déjà vécues : bientôt je serai captif et reclus dans une misérable hutte annamite. Vous pensez peut-être que ces pensées me travaillent l'imagination du matin au soir, que je vois arriver avec terreur le moment si proche où la lumière du soleil ne pourra jamais plus éclairer mes pas ; où la nuit, paisiblement commencée sur ma natte, sera fréquemment troublée par les alertes et terminée dans la forêt ; où ma vie tout entière enfin sera celle du proscrit et ma tête mise à prix et signalée comme un appât à la cupidité de tout traître qui voudra gagner 30 barres d'argent. Eh bien ! détrompez-vous ; les périls du voyage que je vais entreprendre, les misères de la position qui m'attend en Annam, ne me préoccupent pas plus que si elles étaient réservées à tout autre qu'à moi.

» Quant à mon fusil et à mon pistolet, je vous promets que je ne les prêterai pas à un autre, et que je ne me ferai pas le moindre scrupule de tirer bel et bien sur les magots assez mal avisés pour nous barrer le passage. Si, au contraire, la jonque des pirates a des compagnes ou est trop grosse pour qu'on puisse lui résister, alors nous nous laisserons piller comme de beaux petits garçons, et nous arriverons en Annam avec des dispositions merveilleuses pour pratiquer la pauvreté apostolique. Vous savez que je ne suis pas d'un caractère à me donner un saisissement pour une visite de pirates, ni à me faire de la bile pour la perte de mes effets ; ainsi, il n'y

a jamais de quoi vous inquiéter à mon sujet, car les Chinois ne tuent personne dès qu'on les laisse voler. »

Malheureusement, au jour du départ, M. Herrengt fut saisi par une fièvre intense et fut obligé de laisser partir la barque sans lui. Il en fut profondément affligé.

« Plus j'envisageais alors ma position, dit-il à sa famille, plus je la voyais désolante ; j'étais triste jusqu'au découragement. Mais, quand une fois j'ai repris assez d'empire sur moi-même pour me mettre à prier, alors le calme est revenu peu à peu dans mon cœur. Je me suis dit : Dieu l'a voulu ainsi, c'est assurément pour mon plus grand bien, *Fiat*. Peut-être me juge-t-il indigne encore d'entrer dès maintenant dans la terre des martyrs, et veut-il me faire acheter cette grâce par la patience et de nouvelles épreuves, *Fiat*. S'il m'en jugeait indigne à jamais, il me ferait connaître ses volontés par de nouvelles marques plus évidentes ; sachons attendre ses ordres, et disons toujours : *Fiat*. »

Son état fut jugé si grave qu'on voulut l'administrer. Pourtant, après quelques jours de forte fièvre, il se trouva presque guéri et se détermina à faire le tour par Hong-Kong pour arriver en sa mission de Binh-Dinh. Il s'embarqua, le 21 août, sur un magnifique steamer anglais.

En neuf jours il arriva au port ; puis, après s'être reposé pendant quelques mois à la procure, il trouva enfin une occasion de passer au Tonkin sur une barque de pêcheurs, avec plusieurs confrères et quelques courriers. On ne saurait dire ce qu'ils souffrirent tous, entassés au fond du bateau, au milieu

de contrebandiers, sous les ordres d'un capitaine païen, aussi malpropre que fourbe, et craignant sans cesse d'être pris par les pirates.

Enfin, après bien des péripéties, M. Herrengt put débarquer au Tonkin, et, accompagné de quelques courageux catéchistes, il se rendit immédiatement chez Mgr d'Hermozilla, dominicain espagnol.

Il avait voyagé pendant dix-sept jours ; aussi, quand il débarqua, il ne pouvait plus faire usage de ses jambes ; il marchait comme un homme ivre, et la moindre motte de terre le faisait trébucher.

Même au milieu de tous ces ennuis et de tous ces périls, le missionnaire pensait à sa famille et continuait son journal tantôt dans la maison de l'évêque, tantôt sous la hutte de quelque pauvre pêcheur catholique, tantôt à fond de cale d'une barque annamite, dans laquelle il était obligé d'allumer une lampe en plein midi.

Nous ne pouvons pas malheureusement entrer dans tout le détail de ces surprises quotidiennes ; nous ne dirons pas comment un mandarin ennemi vint un jour prendre le thé dans sa barque, au-dessus de la tête de celui qu'il cherchait. Nous ne raconterons pas non plus comment, dans une autre circonstance, on roula le missionnaire dans une natte pour le descendre à terre incognito, comme un ballot de marchandises, au milieu d'une foule de spectateurs qui ne s'aperçurent de rien. Nos lecteurs jugeront par là de la difficulté qu'il y avait pour lui à parvenir au but, c'est-à-dire à sa mission de Cochinchine orientale.

Tantôt en barque, tantôt à pied, profitant de la nuit ou des temps d'orage, il arriva, après mille aventures, chez Mgr Sohier, où il fut reçu à bras ouverts. En route, il avait été accueilli à grand'peine par un batelier « qui, dit-il, me regardait comme un Jonas que la colère du ciel poursuit, tant il m'est déjà arrivé de malheurs et de retards sur terre et sur mer. »

Il débarque enfin à l'endroit même où, peu d'années auparavant, Mgr Bories avait été dénoncé par un traître, fait prisonnier et exécuté. Un peu plus loin, il visite les tombes de ses confrères MM. Vial et Candal, qui furent obligés de se réfugier dans des forêts malsaines et d'y mourir abandonnés de tous. « Comme on récite son *De profundis* avec émotion, quand, au milieu de la nuit, dans un lieu sauvage et désert, on se sait sur la tombe d'un compatriote, d'un confesseur de la foi ! Peut-être, me disais-je, peut-être dans quelques années, un français, un confrère, ira-t-il aussi, pèlerin nocturne, me porter, dans quelque forêt, l'aumône de sa prière. »

Mgr Pellerin reçut comme un frère notre courageux compatriote. Il le pourvut à nouveau d'habits, de livres et d'argent et ne le laissa manquer de rien. D'ailleurs, son caractère franc, généreux et jovial se rapprochait trop de celui de M. Herrengt pour qu'ils ne fussent pas, dès la première heure, comme de vieux amis.

Restait à accomplir la dernière partie du voyage et à trouver Mgr Cuénot, sous la direction duquel notre apôtre devait travailler. On ignorait le lieu de sa

retraite et il fallait marcher comme à l'aventure. Le missionnaire passe en barque de pêcheur devant Hué, capitale de l'Empire annamite. Il voit de loin le palais du farouche Tu-Duc, puis le port de Tourane et, après avoir échappé tout à la fois aux pirates et aux garde-côtes, il débarque enfin au Binh-Dinh. C'était la province qui lui avait été désignée à Paris deux ans et quarante jours auparavant. Mgr Cuénot se trouvait non loin de là, à Gia Hua, et l'abbé Herrengt reçut enfin sa première bénédiction le mardi de la Pentecôte, 29 mai 1855, vers trois heures du matin. Ce bon évêque, qui, depuis vingt-sept ans, évangélisait la Cochinchine, au milieu de mille dangers, avait peut-être contracté des habitudes de prudence excessive. Cependant, par sa douceur et ses manières polies, il rappelait à l'ancien vicaire de la Madeleine son vénéré doyen, M. Savin.

#### IV

Après les poursuites dont Mgr Cuénot avait déjà été victime, il s'était réfugié dans un village où se trouvaient sept cent cinquante chrétiens, disséminés au milieu de trois mille païens. Il habitait à côté d'un couvent où quelques religieuses étaient réunies sous prétexte de travailler la soie :

« Notre communauté, qu'il ne faut pas confondre avec le couvent du Sacré-Cœur ni avec le monastère d'Esquermes, est placée dans un enclos de passable étendue, tout entourée

de haies, de grands bambous de 40 à 50 pieds de haut, lesquels, avec le grand avantage de nous protéger contre les tigres et les voleurs, les deux fléaux de ce pays, ont aussi l'inconvénient d'intercepter la petite brise qu'on serait très heureux de respirer dans ces jours d'effroyable chaleur. Le terrain est planté de cocotiers, papayers, poivriers, bétel, gros potirons et surtout de thé, le tout sans symétrie, sans arrangement, ni vestige de chemins ou sentiers. Au milieu sont les bâtiments, encore entourés de haies et palissades, comme seconde précaution contre le tigre qui a le talent de se glisser parfois à travers les bambous par des trous où l'on croirait qu'un chat aurait de la peine à passer. Pour vous donner une idée de ces bâtiments, figurez-vous un groupe de dix ou douze de ces fournils bien bas qu'on voit dans les vergers de certaines vieilles fermes, ce sera encore plus monumental que notre monastère. »

La mission tout entière comprenait alors environ trois millions et demi d'infidèles et trente trois mille chrétiens disséminés parmi eux. L'évêque avait sous ses ordres six missionnaires européens et vingt-quatre prêtres indigènes, douze communautés de religieuses et deux orphelinats. On y baptisait par an plus de douze cents adultes et plus de vingt mille enfants moribonds. Six cent vingt-deux enfants avaient été achetés à leurs parents, qui ne voulaient plus les nourrir. « Vous voyez, disait M. Herrengt, que j'ai de quoi donner des filleuls et des filleules à ceux des associés de la Sainte-Enfance qui ont l'ambition de devenir parrains. »

La vie jusque-là si agitée de notre missionnaire devint tout à coup bien uniforme et bien paisible. Il

écrit encore quand même pour épancher son cœur et pour charmer une solitude d'autant plus dure qu'il ne pouvait conserver le Saint Sacrement dans la salle qui lui servait de chapelle. Il raconte avec sa spirituelle bonne humeur comment on l'a débaptisé pour lui donner un nom annamite qui signifie « grand papa, assemblage de toutes les vertus. » En 1856, il devient pro-vicaire de la mission ; mais il reste cependant presque toujours reclus. Mgr est tombé malade et l'esprit chez lui n'est pas moins fatigué que le corps. Les alarmes sont continuelles dans le pays à cause de la présence des frégates françaises sur la côte. L'Empereur, furieux de l'impuissance de ses soldats et du bombardement de ses forteresses, fait redoubler les précautions contre les étrangers et la persécution contre les catholiques. Les barques chrétiennes ne peuvent plus sortir, le peuple meurt de faim, les routes sont sillonnées de patrouilles, de nuit comme de jour, on fouille les voyageurs et les maisons : c'est le règne de la terreur.

On était en décembre 1856. Il fallait pourtant avertir nos marins et notre gouvernement du véritable état des choses en Annam et du danger de temporiser plus longtemps. Sous l'inspiration de M. Herrengt, Mgr Pellerin se dévoua, se déguisa habilement en pseudo-officier français égaré dans les bois et se fit heureusement enlever par le canot du *Catinat*, sans que les Annamites songeassent à s'y opposer.

Il s'embarqua pour la France, en mars 1857, afin d'essayer d'approcher l'Empereur et de le mettre au



courant de la vraie situation des chrétiens annamites.

« M. de Montigny, notre ambassadeur, avait adressé au roi une note menaçante, avertissant qu'il allait consulter l'Empereur, mais que si, à son retour, il apprenait que quelqu'un avait été mis à mort, arrêté ou persécuté pour cause de religion ou pour soupçon de connivence avec les Européens, le roi aurait à en rendre un compte sévère. Mais notre Tu-Duc est bien trop orgueilleux et trop stupide pour avoir peur, quand il ne voit pas la main levée sur sa tête et prête à le frapper. Entendant sans cesse répéter par ses mandarins que nos navires sont enfin effrayés par la bonne contenance des Annamites, et puis, habitué à se voir toujours vainqueur dans les combats qu'il livre, dans son jardin, à des mannequins représentant les Français, il est persuadé qu'il peut les braver impunément. »

Malgré les menaces des Français, le souverain fit exécuter avec des raffinements de cruautés et d'outrages un grand mandarin catholique. M. de Montigny n'avait pas été autorisé à employer la force, et, sur le terrain de la ruse, les Européens seront toujours battus par les Asiatiques. Quand il retourna en France, Tu-Duc et ses mandarins firent éclater une joie insolente qui navra l'ardent patriotisme de notre apôtre.

Sur ces entrefaites et malgré mille obstacles, un jeune missionnaire français, M. Roy, était venu rejoindre M. Herrengt dans sa province et résidait non loin de lui à Thac-Da. Dans un livre qu'il a composé plus tard, et qui est intitulé : *Vingt ans en Annam* (1),

(1) Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1884.

il rend à notre compatriote les plus chaleureux hommages. Il le nomme son ami par excellence, il fait le plus bel éloge de son esprit ainsi que de sa bonne humeur, restée inaltérable au milieu des plus longues et des plus pénibles épreuves.

« Chaque jour, dit-il, nous écrivions, l'un pour l'autre, au moins quatre bonnes pages d'écriture fine et serrée. Outre la chronique locale, les informations sur les faits et gestes des mandarins que nous faisons surveiller, et les réponses aux cas proposés par nos prêtres indigènes, nous avons toujours quelque question théologique en discussion. Mon cher confrère excellait dans l'art de bien écrire. Sa correspondance était tout à la fois aimable et caustique, élégante et pétilante d'esprit. »

Leurs amis communs admiraient cet inaltérable attachement et comparaient M. Herrengt et M. Roy à David et à Jonathas.

## V

Au milieu des joies que lui causait l'arrivée d'un confrère, et parmi les craintes que lui inspirait la situation des chrétiens, M. Herrengt continuait son journal. Que ne pouvons-nous citer vingt passages où il décrit, soit son humble cabane et les hôtes parfois peu agréables qui la fréquentent, soit la visite nocturne des tigres, soit les tempêtes qui viennent presque renverser sa maison de retraite. Il nous souvient d'y avoir lu la description pleine de verve et de poé-

sie d'un typhon qui désola la région, le jour des morts. C'est une page de Bernardin de Saint-Pierre, avec la recherche en moins et le sentiment religieux en plus.

Pourquoi ne pas reproduire aussi le récit très mouvementé de son arrestation momentanée et la façon dont il faillit « devenir le prisonnier de Sa Majesté cochinchinoise ? » M. Herrengt voulait se rendre à Thac-da, dans une communauté religieuse, dans une maison de félicité, comme on dit en Annam.

Après un pénible voyage à cheval, il s'embarqua pour remonter le fleuve avec deux chrétiens. Or, on jouait une comédie dans un village qu'il devait traverser et tout le monde était encore éveillé à minuit. Cette barque étrangère fit naître des soupçons; elle fut abordée par les Annamites pendant que le missionnaire s'étendait à plat ventre au fond de la nacelle. Un païen le saisit par le pied et lui trouva la peau bien blanche pour un Asiatique. « C'est un Européen, s'écria-t-il ! » « A-t-il de la barbe ? demandaient les autres. » « C'est ce que je cherche, répondit le premier. » Heureusement, M. Herrengt, couché à fond de cale, avait la tête engagée sous une banquette ; il parvint à cacher sa grande barbe dans ses habits. Feignant d'être malade, il se mit à pousser de grands soupirs sans prononcer un seul mot. Enfin, après une heure d'attente et de dispute, les voix se turent, et le missionnaire sentit que la barque se mettait en mouvement. Mais, où allait-elle ? Par qui était-elle conduite ? C'est ce qu'il ignorait. Pendant plus de trois heures, M. Herrengt ne s'aperçut

pas que ses chrétiens, revenus à grand'peine de leur première frayeur, étaient remontés dans la nacelle et la conduisaient vers Thac-da. Il se croyait toujours entre les mains des païens et conduit à la sous-préfecture.

« Enfin, continue-t-il, une voix connue m'appelle : Père, on est arrivé au monastère, à la maison de félicité. Je suis à Thac-da, m'écriai-je ! Je pensais sortir d'un rêve. Moi qui m'attendais à comparaître devant le mandarin et qui me comptais déjà dans la voie du martyre, je me trouvais Gros-Jean comme devant. Il est vrai, c'était un peu présomptueux de ma part de penser que je pouvais voler ainsi la couronne éternelle sans avoir rien fait pour la mériter. Cinq minutes après, nous étions dans la communauté, où notre retard avait mis les religieuses dans des transes mortelles. »

Au milieu de toutes ses inquiétudes, le missionnaire pense toujours à la France, à son rôle compromis dans l'Extrême-Orient, aux forces militaires qu'elle vient d'envoyer sur les rivages du Tonkin.

« Je crois que la présence du navire français sur les côtes du Tonkin doit furieusement inquiéter notre roitelet (Tuduc). Il sait combien les chrétiens y sont nombreux, combien les païens y supportent impatiemment son joug, il doit craindre, et non sans fondement, qu'on n'y massacre ses mandarins et qu'on ne se déclare indépendant. La révolution se ferait sûrement et avec succès s'il y avait un chef pour l'exciter et la diriger. Mgr Sohier me mande qu'à la capitale le Grand Conseil est en permanence jour et nuit ; ses membres ne peuvent même s'en retourner manger le riz chez eux ; les cuisiniers royaux le leur servent dans le palais. Que va-t-il résulter de tout cela ? Dieu seul le sait. Probablement qu'il y a plus à craindre qu'à espérer ; cependant, espérons toujours. »

Pendant ce temps la persécution continue à sévir ; les projets de Tu-Duc deviennent de plus en plus sanguinaires, grâce à l'indécision des Français ; on annonce tous les jours de nouveaux édits de persécution. Mgr Cuenot s'obstine cependant à rester dans sa cachette, même quand tout le monde en connaît le secret. Heureusement, le vice-roi du pays est assez bon homme ; mais les délations des ennemis peuvent le forcer à agir. Il peut encore y être obligé par les imprudences des amis, ou par les ordres tyranniques de l'Empereur.

A cause de cela, la persécution était moins grande alors dans la province qu'habitait M. Herrengt, que dans le reste de l'Annam. Cependant, toutes ces alertes ébranlaient la santé du dévoué missionnaire. C'est avec émotion que nous avons lu une lettre presque indéchiffrable, dans laquelle M. Herrengt, gravement malade de dyssentérie, envoie à sa famille des adieux qu'il croit les derniers. Il vient d'être administré par M. Roy, sa faiblesse est extrême, son écriture est tremblante et il fut plus de deux heures pour pouvoir écrire ces quelques lignes :

« 12 mai 1858. — Le petit journal ne sera probablement pas long cette année. — Je fais un suprême effort pour y écrire vos noms et vous dire un dernier adieu... Adieu au cher doyen, à Pauline, à Victor et Justine, à Rosine. Adieu à tous mes parents et amis. — Ne pleurez pas sur moi, je meurs calme et content ; puissé-je demain voir l'Ascension là-haut. Priez pour ma pauvre âme. Adieu ; au revoir au ciel ! »

Malgré les décisions des médecins annamites qui avaient annoncé sa mort imminente, quoique son cercueil fût déjà préparé et le lieu de sa tombe choisi, M. Herrengt reprit des forces ou plutôt ressuscita, mais ce fut pour retomber au milieu des alarmes et des persécutions ; ce fut pour souffrir tous les ennuis et toutes les incommodités que le climat cause aux Européens.

« Je pense bien qu'il ne fait pas froid chez vous en cette saison ; mais, du moins, puissiez-vous être préservés d'une chaleur atroce comme celle que nous avons ici ; la nuit elle-même n'apporte aucune fraîcheur, et, malgré portes et fenêtres ouvertes, malgré mes larges et légers habits de soie, je ruisselle de sueur en vous écrivant. Il y a plus d'un mois qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau ; tout sèche, tout se meurt ; le sol de notre petite plaine sablonneuse est devenu si brûlant que les pieds endurcis de nos Annamites ne peuvent eux-mêmes le fouler impunément ; en fort peu de temps ils se couvrent de pustules, de phlyctènes, comme s'ils avaient été éclaboussés d'eau bouillante. Le soir, quand je me promène un instant dans ma petite cour, le sol est encore si chauffé que, bien que je prenne des souliers, mes pieds ne tardent pas à ressentir une chaleur fort incommode. De jour, la réverbération du soleil est si ardente que, malgré mes lunettes bleues, mes yeux s'injectent de sang ; ajoutez à cela des bouffées de vent du Sud qui semblent nous introduire du feu dans les poumons, et vous jugerez s'il n'est pas plus facile de se garantir du froid que du chaud. Presque chaque jour nous avons des orages formidables, mais la pluie n'est jamais pour nous. Au moment où il semble que nous allons être inondés par une copieuse averse, qui serait si bien venue, tout s'envole et va s'abattre sur les montagnes. Aussi,

malgré la sécheresse, notre petit ruisseau, qui a sa source là-haut, roule-t-il ses eaux avec fracas, comme un torrent. »

Hélas ! l'atmosphère religieuse du pays connaissait alors des tempêtes bien plus terribles. C'est à cette époque que Mgr Diaz fut exécuté au Tonkin, et un habitant de Manille subit aussi, bientôt après, le dernier supplice.

« Ces nouveaux forfaits de notre tyran feront-ils enfin déborder la mesure de ses crimes ? Il faut espérer qu'oui. Quand cette nouvelle parviendra à Hong-Kong, elle excitera l'amiral Rigault de Genouilly à passer en Annam, aussitôt qu'il y aura moyen de quitter les rivages de la Chine. Et les Espagnols de Manille, si exaspérés, dit-on, par le supplice de Mgr Diaz, seront encore bien plus empressés de venir aider à mettre notre tyran à la raison, quand ils apprendront qu'il vient encore de se choisir une victime parmi les leurs. Vraiment notre petit mauvais roitelet est d'une audace qui va jusqu'à la folie ! M. de Montigny, en se retirant, annonce qu'il va prendre les ordres de l'Empereur pour un traité d'alliance ; il menace de la colère de la France, si, jusqu'au retour des navires, on reprend la persécution, si on ose mettre la main sur un Européen ; et, en réponse à ces menaces, voilà notre jeune fou qui se met à persécuter mieux que jamais, et, pour la seconde fois, son sabre se rougit du sang des Européens ! Il faut qu'il n'ait pas la moindre idée de ce qu'est la France. Quand donc Napoléon aura-t-il quelqu'un pour le lui apprendre ? »

Cet acte de persécution nouvelle engage le missionnaire à redoubler de précautions.

« Comptez que voilà aujourd'hui deux ans et vingt jours que je n'ai pas franchi la haie qui entoure mon tout petit

enclos. C'est sans doute pour m'en punir de n'avoir pas toujours assez compati jadis à la douleur de mes prisonniers, désespérés de la perspective de devoir passer un an sous les verrous, que le bon Dieu me retient maintenant si longtemps moi-même dans mon étroite prison — Eh ! que n'essaies-tu d'en sortir ? direz-vous peut-être ; tu as bien trop peur de risquer ta peau ! — Oh ! que non ! mais il en est d'autres qui ont peur de risquer la leur, qui serait compromise si la mienne l'était. De plus, si je puis risquer ma tête pour quelque bonne raison, il faut l'urgence pour pouvoir exposer celle d'autrui. Or, on dit que cette urgence n'existe pas ; et, supposé que je sois d'avis contraire et que je veuille m'aventurer hors de ma cachette, il faudrait encore s'arrêter devant l'impossible. Bien que n'ayant ni chaînes, ni menottes, pas plus que ma porte n'a de serrure ni de verroux, je ne pourrais cependant faire un seul pas au dehors, contre le gré de mes geôliers. »

» Il faut espérer que le brave amiral Rigault mènera les choses rondement, ou bien nous passerons de rudes moments ; car, si on laisse les mandarins revenir de leur première frayeur, ils vont sûrement tomber à bras raccourcis sur les chrétiens, que déjà on accuse hautement d'être la cause de cette malencontreuse visite des barbares d'Occident. Mais qui sait si, à l'heure qu'il est, nos braves soldats ne sont pas déjà à Hué, et s'ils n'ont pas tenu à démolir le repaire de Tu-Duc, pour célébrer l'anniversaire de leur glorieuse victoire de Sébastopol ? Seulement, ce serait peut-être faire trop d'honneur à un petit mauvais tyran comme le nôtre que de le culbuter en un si beau jour. Quoi qu'il en soit, je l'ai cependant demandé de bien bon cœur à Dieu, en célébrant ce matin la messe pour le succès de l'expédition. »

En lisant ces lettres si précieuses et si touchantes, nous vivons de la vie de M. Herrengt, vie composée,



pendant de longs mois, de crainte et d'espérance. Les nouvelles d'Europe sont rares, les bruits qui courent dans le pays sont vagues et contradictoires :

« Peut-être, en songeant à moi, me voyiez-vous libre et en paix à l'ombre du drapeau tricolore ?... Hélas ! non, cet heureux jour n'a pas lui encore, et je n'ose même presque plus espérer le voir luire en 1858. Toutefois, depuis quelques jours, je respire un peu, plutôt peut-être parce que mes gens s'habituent à la position, que parce que le péril est diminué. »

## VI

En effet, la tête de M. Herrengt, comme celle des autres missionnaires, était mise à prix. Trente barres d'argent remplaçaient pour les traîtres les trente deniers de Judas. Au milieu d'une alerte, à Gia-Hua, le missionnaire abandonna la maison dont il n'était point sorti depuis plus de deux ans et fut obligé de se retirer chez d'autres chrétiens. Ils l'enfermèrent dans un petit réduit où l'air et la lumière pénétraient à peine. Un jour, ses hôtes reçurent la visite du maire du village ; voici de quelle façon humoristique M. Herrengt raconte ce nouveau danger :

« Tandis que j'étais à manger mon riz de midi, j'entends s'ouvrir la porte de la demeure, et un visiteur au verbe haut s'annonce. Je ferme aussitôt mes persiennes et me tiens coi. La maîtresse du logis entre dans ma retraite, pâle comme une morte, et me dit à l'oreille que c'était le maire du village, qu'elle ne savait ce qu'il venait faire, mais que je devais bien me garder de remuer le moins du monde. La re-

commandation n'était pas nécessaire. A travers les fentes de mon taudis, je voyais M. le maire, roulant sa cigarette, tout en se balançant dans un filet où il s'était couché ; puis je l'entendis exposer le sujet de sa visite, qui était d'engager mon hôte à contribuer généreusement pour sa part à une contribution supplémentaire qu'on devait lever pour subvenir aux frais des chefs du village, presque toujours en permanence à la maison commune, où ils ne pouvaient être sans boire le thé, manger le bétel, etc., etc. Probablement que le sujet par lui-même plaisait assez peu à mon hôte, mais ce qui l'intriguait davantage, c'était la crainte que je vienne à révéler ma présence par quelque bruit. Il pensait, en effet, que M. le maire avait peut-être eu vent de quelque chose et qu'il faisait une visite d'espionnage pour voir si rien ne confirmerait ses soupçons. Aussi, dans sa frayeur, ne trouvait-il pas de paroles pour entretenir la conversation, laquelle, malgré les frais d'amabilité que faisait le visiteur pour la mettre en bon train, languissait cependant d'une façon qui me dépitait. Heureusement que Madame, plus adroite que son mari, vint enfin mettre son liard au jeu ; car, par moments, le silence était tel, qu'on devait, ce me semble, entendre dans la maison le tic-tac passablement bruyant de ma grosse montre. Madame se mit à jaser sur les nouvelles du jour, trouva qu'il était fort raisonnable que chacun contribuât, selon ses petits moyens, à l'impôt proposé, puis, annonça à M. le maire que le riz était cuit et qu'elle allait avoir l'honneur de le lui servir. « Quoi ! le riz est déjà cuit ! » exclama le vénérable fonctionnaire, en s'asseyant dans son filet ; je ne pensais pas qu'il fût déjà si tard. » « Farceur, pensai-je en moi-même, tu m'as tout l'air de suivre la même tactique que les bons gendarmes de mon pays, qui, dans leurs tournées à la campagne, ont toujours soin d'arriver à quelque grosse ferme sous le coup d'onze heures et demie et

d'être aussi fort surpris qu'il soit déjà si tard. » Bientôt je vis que mon soupçon n'était pas trop téméraire et que M. le maire était même coutumier du fait ; car, quand le dîner parut, il s'écria encore : « Mais, l'autre jour, je suis aussi arrivé pour le riz de midi ; je tombe toujours à ce moment-là ; je ne sais comment cela se fait. » Moi, je le savais bien, mais je ne disais rien. Bref, on dîna de bon appétit, on but même le petit coup de vin de riz, puis M. le maire se remit dans le filet pour fumer sa cigarette et sommeiller un moment, après quoi on sirota le thé. Enfin, après m'avoir tenu pendant trois mortelles heures dans une immobilité de statue, en face de mon dîner refroidi, le digne maire se leva et partit sans se douter que, durant tout le temps de sa visite, il avait eu si près de lui une magnifique occasion de gagner 30 barres d'argent. »

Il en était réduit à changer sans cesse de demeure et à n'avoir que des correspondances toujours dangereuses avec ses confrères, car on suscitait partout des trahisons et on se promettait de faire bientôt une jacquerie générale des chrétiens.

« J'ai trouvé mon chez moi bien changé à son désavantage ; ma ménagerie a été mise à la broche, en pension, ou en liberté ; mon jardin a été tout housculé ; ronds et ovales, festons et astragales, tout a été démoli pour faire place à d'ignobles herbages annamites. En retournant mon pupitre, j'ai retrouvé mon petit miroir de deux sous et demi ; il m'a appris que ma personne n'était pas moins désavantageusement changée que mon logis, par mes deux mois de cachot, et plus encore par les privations, les soucis, les inquiétudes qui m'y tinrent compagnie trop fidèle. D'abord je vis avec terreur qu'une mèche de mes cheveux semble vouloir suivre l'exemple de ma barbe et se mettre à grisonner ; puis que

ma face est à peu près aussi maigre, aussi décharnée, aussi pâle que peut l'être la face d'un vivant. »

Pendant ce temps, que faisaient les Français ?

« Nous pouvons craindre de nouvelles alertes, si nos Français ne se mettent bientôt à l'œuvre ; car les Annamites, voyant cette inaction, l'attribuent à la faiblesse et redeviennent plus insolents. Ah ! s'il savait, le brave amiral, dans quelle tablature il nous met, en restant si longtemps au port d'armes. »

Mgr Pellerin n'arrivait pas à son but de négociateur.

« Ah ! Mgr Pellerin, que faites-vous ? me dis-je bien souvent à moi-même. Vous qui connaissez les Annamites, comment donc n'avez-vous pas supplié l'amiral de ne venir les trouver qu'au moment favorable pour pouvoir s'occuper d'eux incontinent, et les mettre à la raison en peu de jours ? Que de misères auraient été par là évitées ! Bien des apostasies arrachées par la peur et les tortures, surtout parmi les soldats ; bien des souffrances, bien des supplices endurés par ceux qui demeurèrent fermes dans leur foi, bien du sang répandu même ; car on dit qu'à Hué et au Quang Nam, on a tranché la tête à un assez bon nombre de soldats, qui ont refusé d'apostasier. Je ne puis savoir ce qui se passe dans les autres provinces ; mais, à en juger par la nôtre, d'ordinaire une des plus pacifiques, il doit aller bien mal en de certains endroits. Tous nos chrétiens, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, sont vexés et pressurés ; mais ceux qui ont surtout à souffrir, ce sont ceux qui vivaient de la mer, ou qui demeurent à proximité. On vient encore d'en arrêter trois, accusés d'avoir eu l'intention de se mettre en rapport avec les navires européens, parce que, depuis environ deux ans, ils sont allés s'établir dans un port. Comment voulez-vous qu'ils se tirent d'une pareille accusation ? C'est bien le

cas d'appliquer le proverbe : Quand on veut tuer son chien, on le dit enragé ; c'est ce que font tous les jours nos mandarins. Tous les chrétiens qui vivaient de la pêche ont dû renoncer à leur profession, depuis l'arrivée des navires ; car, depuis lors, aucune barque, grande ou petite, ne peut entrer dans un port ou en sortir, sans que tout l'équipage ait foulé la croix. De plus, elle doit subir une fouille minutieuse ; on ne lui laisse emporter du riz que pour la consommation du jour, on inscrit soigneusement le nombre des hommes de l'équipage, et malheur à la barque qui en perdrait un à la mer ! Infailliblement le mandarin prétendrait que le manquant est passé à bord du navire européen. »

Les Français frappent parfois un grand coup, puis, comme effrayés de la facilité de leur succès, ils s'arrêtent tout court. C'est une énigme pour M. Herrengt, qui, en bon Cominois, redouble ses neuvaines à saint Chrysole.

Mgr Pellerin était revenu de Paris, à bord des navires français ; mais il semblait impuissant et ne donnait point signe de vie. M. Herrengt parvient enfin à envoyer une lettre aux vaisseaux de guerre. Un missionnaire la reçoit. Il répond que Mgr Pellerin est parti pour Hong-Kong en disgrâce ; que l'amiral, très embarrassé, ne peut pas aller bombarder Hué, faute de canonnières, et qu'on est en train de négocier avec les Annamites.

« N'espérez rien de nous, continuait le missionnaire ; préparez-vous à mourir, ou accourez ici à bord des navires. »

« Je ne fuirai pas à Tourane, où rien ne m'appelle, répond notre courageux compatriote ; il serait

par trop lâche de quitter le poste à la veille peut-être de la bataille ; mais, en se préparant à mourir, si je suis surpris, sans être encore prêt, avouez que ce sera bien ma faute, car les avertissements de tout genre ne me manquent pas. »

L'amiral Page venait bientôt remplacer l'amiral Rigault de Genouilly. Il croyait n'avoir qu'à faire exécuter le traité de paix qu'il supposait conclu avec Tu-Duc ; il fut bien surpris de voir dans quelle triste passe se trouvait engagée l'expédition, et désolé de se voir lui-même embourbé avec elle, sans plus de moyen que son prédécesseur de se tirer d'affaire.

Pendant ce temps, les chrétiens étaient de plus en plus persécutés. Mgr Cuénot et M. Roy s'étaient construit des cachettes souterraines. M. Herrengt voulut, lui aussi, se faire « taupe ou lapin de garenne. » Un vieux puits au milieu des broussailles fut aménagé pour servir de retraite en cas de surprise. Les sujets de crainte abondaient. Les espions païens rôdaient sans cesse autour de la cabane du missionnaire. Une religieuse, devenue folle, était rentrée dans le monde et racontait à qui voulait l'entendre ce qu'elle avait vu au couvent de Gia-Hua. Un riche chrétien du village avait été aussi frappé de démence et publiait partout qu'un missionnaire d'Europe était caché dans le pays. Des lettres compromettantes avaient été saisies par les mandarins. Des chrétiens avaient été arrêtés, des prêtres indigènes décapités ; partout régnaient la crainte et l'image de la mort.

Et cependant les Français restaient dans une cruelle inaction.

« Quinze jours suffiraient à nos troupes pour nous retirer de l'abîme où l'on nous a plongés, s'écrie M. Herrengt dans son journal, et l'on ne s'empresse pas d'accomplir avant tout cet acte de réparation. On abandonne froidement cinq cent mille malheureux chrétiens à la fureur du tigre qu'on a excité contre eux ; plus tard, quand on aura laissé au monstre le temps de dévorer sa proie, on viendra l'enchaîner. Quelle responsabilité ! Je tremble qu'une telle conduite n'attire sur la France la colère du Ciel. Sûrement, selon moi, on cache à l'Empereur le véritable état des choses. Ce n'est pas Napoléon III qui ordonnerait ces demi-mesures qui ne sauvent rien et compromettent tout. S'il eût eu connaissance des incessantes réclamations de l'amiral Rigault, il n'eût pas permis qu'on le sacrifiait, ainsi que l'honneur et les intérêts de la France, en le laissant pendant si longtemps dans une situation impossible. »

Il faut avoir le courage de l'avouer, on comprenait beaucoup mieux les intérêts catholiques et français dans l'humble cabane annamite de M. Herrengt que sous les lambris dorés des Tuileries et des ministères parisiens. On y écrivait l'histoire d'une plume plus véridique que les amiraux dans leurs rapports officiels et les ministres dans leurs discours d'apparat. On y énonçait aussi, hélas ! des craintes et des prévisions funestes que l'avenir a trop réalisées !

La vraie politique chrétienne et nationale dans les colonies est comprise et exprimée nettement par le missionnaire ; elle semblait n'être que vaguement soupçonnée, elle n'était en tout cas que mollement suivie par ceux qui avaient la garde des grands intérêts français en Extrême-Orient.

Enfin, vers avril 1860, nos soldats détruisirent tous leurs ouvrages à Tourane, sacrifièrent le fruit de deux ans de travaux et livrèrent aux profanations des païens les tombes d'un millier de camarades :

« Voilà donc où devait aboutir cette brillante expédition de quinze navires de guerre et de trois mille hommes de troupes, s'écrie M. Herrengt. Nos païens font de grandes réjouissances pour célébrer le départ des diables blancs d'Occident... Enfin, nous avons trop compté sur un bras de chair, Dieu nous a punis; qu'Il nous vienne en aide à l'avenir!... »

Hélas ! l'expérience ne nous a guère profité. Trente ans plus tard, notre expédition du Tonkin, conduite avec les mêmes hésitations, poursuivie avec les mêmes ignorances des habitudes de duplicité et de trahison des rois asiatiques, devait amener pour les chrétiens des résultats semblables et compromettre nos alliés naturels et nos amis les plus dévoués.

## VII

La persécution allait arriver à son paroxysme, mais l'abbé Herrengt ne se trouble pas.

« Vous pouvez croire que la pensée de tomber entre les mains de Tu-Duc ne me fait nulle peur. Je me cache, je me sauve comme tout le monde, parce qu'il n'est pas permis de se livrer et que je ne puis être pris sans compromettre bien des personnes avec moi; mais si, malgré les précautions que la prudence commande, je venais à être découvert, j'espère bien que ni mandarins, ni Tu-Duc ne feront trembler, ni ne sauront m'empêcher de leur dire quel-



ques bonnes et dures vérités. Cela ne m'empêchera pas d'être raccourci de la longueur de ma tête, si le tyran est décidé à tout braver ; mais le dommage ne sera pas des plus grands ; il y a déjà assez longtemps qu'elle figure sur mes épaules. Mourir d'un coup de sabre ou mourir d'une maladie, c'est toujours mourir, et, après tout, ma vie n'est pas plus précieuse que celle de tant de braves soldats qui sont venus succomber à la fièvre en Annam. »

Les symptômes d'une guerre acharnée contre les chrétiens s'aggravaient de plus en plus ; les mandarins d'humeur pacifique avaient été changés, des persécuteurs avérés les avaient remplacés ; des rumeurs sinistres couraient de toutes parts.

En effet, un nouvel édit ne tarda pas à paraître. Il ordonnait de faire occuper par les païens tous les lieux jusqu'ici habités par les chrétiens, qui seront transportés, hommes, femmes et enfants, et disséminés, par famille, dans les villages païens. Ils demeureront sous la garde des habitants, après qu'on leur aura gravé sur la figure, d'un côté les deux lettres *Td-Dao* (religion perverse), de l'autre deux caractères indiquant leur sous-préfecture.

Tout ce qui était abandonné par les exilés, récoltes, bestiaux, mobilier, tout était à la merci des pillards. Les prêtres étaient traqués avec une rage inouïe.

Au milieu de cette débâcle générale, les ecclésiastiques indigènes du Binh-Dinh et les fidèles les plus notables vinrent demander à M. Herrengt ce qu'il comptait faire. Ils l'engagèrent à mettre en dépôt, chez les païens, les choses les plus précieuses, et à sortir au plus tôt de leur pays. L'abbé Herrengt re-

fusa tout d'abord ; mais bientôt il s'aperçut que sa province était infestée d'espions qui s'informaient des lieux où les chrétiens s'assemblaient, des couvents et surtout des maîtres de la religion. Mgr Cuénot lui écrivait : « Nos affaires s'embrouillent terriblement. Pourquoi donc ne songez-vous pas à louer une barque pour vous conduire à Saïgon avec M. Roy et vos élèves ? Ce serait le moyen de ne pas exposer plus tard la mission à se trouver sans pasteurs. »

La barque de la mission, qu'on croyait prise ou perdue, venait d'arriver sur les côtes d'une manière providentielle, mais elle apportait de très mauvaises nouvelles. Tout le monde conjurait M. Herrengt de profiter de l'occasion, de se retirer à Saïgon avec toutes les personnes compromettantes. Enfin le missionnaire, craignant d'assumer sur lui une responsabilité trop grande en s'obstinant à suivre son sentiment particulier contre l'avis de ses gens, se décida à fuir, ou mieux, à se laisser mettre dehors.

D'ailleurs, il ne lui restait guère d'autre perspective que celle de mourir de faim au fond des bois. Il avertit M. Roy, deux prêtres septuagénaires et quelques élèves du collège, en tout dix-sept personnes. Les deux européens, accroupis au milieu de sacs de sel, passèrent, sans être aperçus, sous les yeux d'un poste ennemi et réussirent à s'embarquer sur une misérable jonque qui faisait eau de toutes parts. C'était dans la nuit du 21 août 1861.

Cinq semaines après, ils parvinrent à rejoindre une corvette française et arrivèrent enfin à Saïgon, où

M. Herrengt fut heureux de retrouver son ami, M. Wibaux. Mais quelle amère déception se mêlait à ce bonheur ! Écoutons-le :

« Notre première parole fut pour nous informer de l'expédition contre Hué, que nous comptions, d'après les nouvelles reçues chez nous, devoir être sur le point de commencer, tout au plus ne pouvoir être retardée au delà du printemps prochain. Jugez de notre consternation quand on nous répondit qu'il n'était nullement question pour le moment d'aller à Hué, que peut-être bien on ira tôt ou tard, peut-être aussi jamais... Et nos pauvres gens, qui comptent fermement que je vais leur revenir avec la paix, peut-être pour la Noël, au plus tard pour la fête de Pâques !... Assurément, si j'avais soupçonné que sortir de ma mission, c'était m'exposer à devoir rester dehors plus de six mois à un an, ni les prières, ni les instances de tous mes gens réunis, ne m'eussent pu décider à monter en barque. Mon plus grand regret maintenant est d'avoir peut-être trop cédé au désir de leur épargner des maux auxquels, je le crains, ils n'échapperont néanmoins pas, et que je préférerais mille fois partager avec eux, plutôt que de me voir où je suis... Mais les larmes sont maintenant inutiles ; il faut tirer de la situation le meilleur parti possible (1). »

Les nouvelles de Cochinchine vinrent trop vite justifier les alarmes du zélé missionnaire. Mgr Cuénot, ce vétéran des missions annamites, n'avait pas voulu

(1) La lettre de M. Herrengt qui donne tous ces détails a été insérée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, en 1862, immédiatement après les admirables adieux de Théophile Vénard, martyrisé au Tonkin vers la même époque.

abandonner son poste. Malade depuis longtemps, il avait presque perdu la mémoire, et il errait, ruine vivante, au milieu des ruines de ses chrétientés désolées. Un jour que le mandarin était venu faire des recherches jusque dans la maison païenne qui lui servait momentanément de retraite, Sa Grandeur s'enferma dans une cachette souterraine. Mais, comme la visite se prolongea trois jours, Monseigneur, mourant de faim et de suffocation, fit enfin connaître lui-même le lieu où il était caché. Ce grand et noble vieillard de soixante-cinq ans fut enfermé dans une cage et conduit au chef-lieu. A cause de son affaiblissement moral, il répondit trop clairement aux questions d'un astucieux persécuteur, fit des révélations importantes, et bientôt dix-huit prêtres indigènes furent sous les verrous. On parla de transporter Sa Grandeur dans la capitale, mais le mandarin aima mieux en finir immédiatement et lui fit donner, dans sa prison, un breuvage empoisonné. Il résista trois jours et fut livré, pendant ce temps, aux brutalités de deux soldats qui ne lui épargnèrent aucune des ignominies et aucune des souffrances dont on accabla Notre-Seigneur dans sa Passion. Il mourut enfin juste au moment où arrivait de Hué l'ordre de le décapiter.

Dès lors, la persécution devint horrible. Tu-Duc fit décapiter plusieurs prêtres indigènes et toutes les personnes compromises à leur sujet; les autres errèrent sur les montagnes, un seul ecclésiastique put s'échapper. La moitié des clercs du Séminaire, tous

les élèves du Petit-Collège, toutes les religieuses, au nombre de deux cent cinquante, et les treize mille chrétiens que compte encore la province de Binh-Dinh, sont entre les mains des persécuteurs. Tous sont marqués sur la figure de lettres infamantes; tous ont au cou la cangue ou la chaîne, parfois les deux; tous sont disséminés dans les hameaux païens par fractions proportionnées à l'importance du village, et parqués dans de misérables hangars, autour desquels on a entassé des matières combustibles pour brûler ces malheureux, quand le jour en sera venu. A Bien-Hoa, trois cent quarante chrétiens, hommes, femmes et enfants, débris vivants des nombreux massacres qui avaient précédés, furent brûlés dans leur prison, presque sous les yeux des Français qui accouraient pour les délivrer. A Thi-Ria, quatre cents fidèles périrent aussi dans les flammes.

« C'est le sort qui attend nos pauvres néophytes d'un bout à l'autre de l'Empire d'Annam, écrit l'abbé Herrengt. L'ordre est donné; il sera exécuté, si l'on ne commence par s'emparer du tyran qui a la barbarie de le prescrire, et qui est trop redouté pour n'être pas obéi. Pauvre Eglise annamite, elle périt noyée dans son sang, au moment où elle comptait jouir de la paix et de la liberté! O profondeur des desseins de Dieu! (1) »

Pendant que ces horribles excès se passaient dans la province de Binh-Dinh, les Français s'occupaient à faire la conquête de la Basse-Cochinchine. La bra-

(1) *Annales*, 1862, p. 251.

voure de nos fusiliers marins et de nos chasseurs à pied avait facilement raison, en toute rencontre, des bandes indisciplinées de Tu-Duc; mais sans cesse certaines considérations politiques s'unissaient aux fourberies annamites pour arrêter leurs bras victorieux. Les amiraux ne voulaient pas écouter les conseils ou les doléances des missionnaires et paraissaient se désintéresser beaucoup trop du sort des chrétiens. Pourtant les prêtres faisaient tous leurs efforts pour être utiles à l'expédition. Non seulement M. Herrengt soignait les malades et les blessés, mais il s'occupait encore de rendre à nos officiers et à nos négociants des services de plus d'un genre au point de vue matériel. De plus, il était chargé d'assister à leurs derniers moments les révoltés, incendiaires ou assassins, qui tombaient entre nos mains. M. Wibaux et lui en baptisaient parfois trois ou quatre par jour, puis les assistaient jusqu'à la potence. Notre missionnaire était chargé en outre de la petite paroisse de Sainte-Croix, lieu de réunion de sept à huit cents Annamites exilés.

Enfin les hostilités parurent cesser. Un traité de paix fut conclu le 5 juin 1862; il donnait à la France trois provinces de Basse-Cochinchine et stipulait la liberté de la religion catholique dans tout l'Empire d'Annam.

C'est alors que les ravages de la persécution au Binh-Dinh apparurent dans toute leur horreur. Les nouvelles que recevait M. Herrengt de son vicariat le remplissaient d'amertume et de pitié. Ses chrétiens étaient dans un état de détresse déplorable. Tu-Duc

ne se pressait guère d'exécuter le traité que les armes françaises lui avaient enfin imposé, il différait de mettre en liberté les nombreux catholiques détenus dans ses prisons. De plus il fallait nourrir et habiller tous ces fidèles dépossédés ainsi que les prêtres et les religieuses. Tout ce qui appartenait à notre missionnaire avait été pris, pillé et brûlé. L'auto-da-fé de ses livres et papiers avait duré cinq jours.

« Dans toutes les maisons du village, écrivait-il, on voit des débris de mon ancienne splendeur ; mes fleurs ornent les statues des idoles, mes chapelets de verroterie transformés en colliers et bracelets, brillent au cou ou au poignet des dames ; les hommes ont des bourses à tabac faites de morceaux de chasubles, garnies de galon d'or ; j'ai cependant encore sauvé deux ou trois objets, entre autres mon calice. »

Au reçu de ces désastreuses nouvelles, le missionnaire voulut aussitôt partir pour le Binh-Dinh, distribuer lui-même et mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Mais, dans un pareil projet, la chance de se faire massacrer était dix fois plus grande que celle de réussir. M. Roy, qui avait été se rétablir à Syngapore, réclama l'honneur de partir en éclaireur et de s'exposer à une mort presque certaine. Il quitta M. Herrengt sans espoir de le revoir sur la terre. Cette crainte devait se réaliser, mais tout autrement que ne le pensait M. Roy.

Quelques mois après, une nouvelle bien inattendue arriva à Saïgon. En novembre 1862, la Sacrée-Congrégation nommait M. Herrengt évêque de Carpasium<sup>(1)</sup>,

(1) Carpasso, en l'île de Chypre.

et l'instituait vicaire apostolique de Cochinchine Orientale. Affligé dans son humilité, et se croyant incapable de remplir la charge épiscopale à cause de sa santé ébranlée, le saint prêtre renvoya ses bulles à Rome et ne voulut pas accepter cette éminente dignité.

Peu de temps après, M. Herrengt fut saisi d'un refroidissement dans l'exercice de son ministère, et tomba mortellement malade. On le transporta à l'hôpital militaire tenu par les Sœurs de Charité. Comme il était frappé de délire, ses amis crurent comprendre qu'il désirait revoir M. Roy et lui écrivirent de venir à Saïgon. Mais le moribond ne l'avait point appelé, et quand il sut qu'on l'y invitait de sa part, il en fut d'autant plus affecté qu'il n'espérait point que son confrère pût arriver à temps pour le voir. Cette pensée que M. Roy allait, dans des circonstances très graves connues de M. Herrengt, abandonner la mission à elle-même pendant plusieurs mois, l'épouvanta tellement qu'elle devint l'idée fixe de son agonie.

Pendant toute une journée de délire, on l'entendait s'écrier avec désespoir : « Je suis damné ! J'ai perdu, j'ai ruiné ma mission ! Il n'y a plus que l'enfer pour moi ! »

Ainsi saint Liguori fut cruellement tourmenté avant de mourir. Dieu voulait effacer sans doute par une si terrible angoisse les dernières fautes de son serviteur. Enfin, il retrouva quelque peu de calme, fit un testament admirable de foi et de charité et rendit le dernier soupir, le 20 juin 1863, entre les bras de



M. Wibaux, son compatriote et son ami. M. Roy arriva à Saigon douze jours trop tard. « La mort de M. Herrengt, écrivit-il alors, est le plus grand malheur qui puisse arriver à la Cochinchine Orientale. Elle perdait en lui un des prêtres les plus méritants, les plus sages et les plus saints que j'aie rencontrés dans ma vie : pour moi, je perdais le seul ami véritable que j'aie jamais eu en ce monde. »

Mgr Guillemin, évêque de Canton, écrivit peu après à M. le doyen de Notre-Dame de Roubaix : « Il est bien juste que je vienne mêler mes larmes aux vôtres, disait-il, pour déplorer la perte commune que nous avons faite, vous, d'un frère si digne de toute votre affection et de tous vos regrets, nous, d'un collaborateur, dont nous avons apprécié tout le mérite et qui nous est enlevé au moment où il allait rendre les services les plus signalés à la cause de Dieu et de la religion, en ces pays infidèles. »

C'est avec émotion que nous terminons la lecture des quinze cents pages qui composent le journal de M. Herrengt. Elles ont eu pour nous tout l'attrait d'un roman d'aventures et toute l'édification d'une vie de saint. Dans les récits des voyageurs modernes les plus fameux, dans les livres des Garnier, des Rivière et des Stanley, on admire le hardi pionnier des explorations lointaines, mais on ne voit partout qu'un homme, un homme énergique et passionné si l'on veut, mais dont les vertus ne s'élèvent pas au-dessus de l'ordre naturel. En parlant du commandant de la Grée, tombé sur cette même terre de Cochinchine, Francis

Garnier s'écriera : « Il est mort au champ d'honneur le plus enviable, celui de la science et de la civilisation (1). »

Nous catholiques, nous connaissons d'autres champs d'honneur, d'autres dévouements, une science plus haute, celle qui sert à bien mourir, une civilisation plus belle, celle qui s'inspire des principes chrétiens.

En lisant les lettres de M. Herrengt, on rencontre partout, au milieu de l'existence la plus accidentée non seulement l'homme plein de verve et de courage, mais encore l'apôtre et le saint. Un souffle de foi ardente et d'indomptable héroïsme a passé sur ces pages jaunies, écrites au jour le jour, sous le coup d'une épouvantable persécution. Esprit charmant, cœur généreux, caractère sympathique, rien n'a manqué à notre apôtre pour conquérir et conserver l'estime et l'affection de tous. Il est l'émule de souffrances et de gloire des Daveluy et des Retord, des Theurel et des Vénard. C'est au moment où il se préparait à reconstituer sa mission ravagée et pour ainsi dire à rebâtir le second temple que la mort l'a enlevé à l'âge de quarante-six ans.

S'il avait vécu quelques années de plus, il lui eût été donné de voir les choses changer de face dans l'Extrême-Orient. Aujourd'hui l'Annam et le Cambodge subissent l'influence encore mal affermie de

(1) *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, dans le *Tour du monde*, 1873, 1<sup>er</sup> semestre, p. 366.

notre puissance militaire, la Chine ne persécute plus nos apôtres, le Japon a laissé tomber ses barrières séculaires. « L'Orient est plein de sourdes et mystérieuses rumeurs, écrit un illustre amiral. Tout indique que cette vieille terre est profondément remuée et tremble sur sa base. » (1) En effet, tout semble dans un ébranlement qui indique que de grandes choses se préparent. L'action visible de la Providence envoie au tombeau et à l'oubli tout ce qui doit mourir, la tyrannie et les idoles, et elle fait arriver à l'existence ce qui doit vivre, la liberté religieuse et le vrai Dieu, *mortificat et vivificat* (2).

Si, dans un jour qui n'est peut-être pas éloigné, la race audacieuse de Japhet, selon l'antique prophétie (3), vient envahir la tente des nations sémitiques, nos vaillants compatriotes, les missionnaires comme M. Herrengt auront eu l'honneur de préparer et de conserver à la France une place glorieuse à ce nouveau foyer de religion et de grandeur, d'influence morale et de civilisation chrétienne.

D<sup>r</sup> L. SALEMBIER,

AUMÔNIER AU MONASTÈRE D'ESQUERMES.

(1) Jurien de la Gravière. — *Voyage en Chine*.

(2) I Rois, II, 6.

(3) Gen. IX, 27.

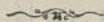


# L'ABBÉ SALEMBIER

CURÉ DE CYSOING

FONDATEUR ET SYNDIC APOSTOLIQUE

DU COUVENT DES RR. PP. RÉCOLLETS DE ROUBAIX



Pierre-François-Joseph Salembier naquit à Roubaix, en la ferme de la Grande-Vigne, le 12 avril 1798.

La Révolution n'était plus alors à sa période aiguë, mais le culte n'était point encore rétabli. Ce n'était plus l'échafaud qui menaçait les prêtres insermentés et les bons catholiques, mais c'était cette déportation que Tronson de Mersan appelait d'une façon aussi spirituelle que juste « la guillotine sèche. » Quand le futur abbé Salembier vit le jour, ses parents vivaient donc, depuis des années, dans une crainte continuelle et sous un régime qui rappelait encore beaucoup trop l'oppression sanglante de la Terreur. Sa pieuse mère avait, en effet, deux frères prêtres et confesseurs de la foi, MM. les abbés Jean-Baptiste et Pierre-Joseph Corne.

Pendant bien des mois, ils avaient célébré la sainte Messe dans une petite salle ménagée au dessus de la

grand'porte de leur habitation, et leur beau-frère se faisait une consolation de la leur servir. Au plus fort de la Révolution, M. l'abbé J.-B. Corne avait été envoyé, par l'évêque de Tournai, exercer le ministère à Templemars, puis à Watrelos, avec juridiction sur Roubaix, Tourcoing et les paroisses d'alentour. Durant trois ans, il parcourut tout le pays sous divers déguisements, ne craignant ni les peines, ni les fatigues, ni les plus grands dangers. Il avait établi sa demeure à Herseaux, et, de là, il rayonnait dans les environs. En février 1799, après avoir donné les secours de la religion à plusieurs malades, l'abbé Corne ne put retourner à Herseaux qu'à une heure avancée de la nuit. Vaincu par le froid et la faim, il se décida à demander un asile à sa sœur M<sup>me</sup> Salembier-Corne. Son frère Pierre, plus jeune que lui, résidait à la ferme. Il venait d'être ordonné prêtre à Malines ; mais, excepté ses parents, tout le monde à Roubaix l'ignorait encore. L'abbé Jean-Baptiste alla partager sa chambre et son lit. Tout à coup la ferme est entourée par les agents de la force publique ; après une longue perquisition, ils trouvent enfin le réduit où s'étaient retirés les deux frères. Ceux-ci se ressemblaient en tout point ; mêmes traits et à peu près même âge. « Pourtant il n'y a qu'un criminel ! » se disent les municipaux. Ne pouvant le reconnaître, on les saisit tous deux et on les mène devant le comité de surveillance siégeant à l'Hôtel-de-Ville. « Lequel de vous deux est le prêtre ? » demande le président. « C'est moi, » répond aussitôt l'intrépide missionnaire.

Un combat de générosité eût été inutile devant un tribunal qui ne cherchait que des victimes. Le plus jeune des frères se tait, il est immédiatement relâché; l'autre est gardé et conduit sur-le-champ à Douai; pour y être jugé, c'est-à-dire condamné.

Depuis le matin, le captif combinait un moyen d'évasion et cherchait, sans pouvoir réussir, à tromper la vigilance de ses gardiens. Le soir, les deux gendarmes qui l'accompagnaient arrivent à Pont-à-Marcq. Ils soupent dans une auberge, puis font coucher le prisonnier dans leur chambre. Pendant leur sommeil, M. Corne fabrique une corde avec ses draps de lit et se laisse glisser par la fenêtre. Poursuivi aussitôt avec fureur, il parvient à gagner un bois voisin, où il trouve protection chez le garde. Ce brave homme et son fils, après l'avoir habilement soustrait aux recherches, veulent lui servir d'escorte et le ramènent le lendemain jusqu'à Wattrelos, d'où M. Corne peut sans autre encombre regagner Herseaux (1).

Il apprit là que son beau-frère avait été saisi comme coupable d'avoir logé un prêtre réfractaire. Malgré les larmes de sa famille. M. Salembier-Corne avait été jeté en prison, et il y resta de longs mois. L'abbé Corne, peu corrigé par sa mésaventure, continua jusqu'à la fin de la persécution à remplir son minis-

(1) *Essai sur l'histoire religieuse de la Flandre-Wallonne* par M. Th. Leuridan, 1877, p. 414. Cet épisode est raconté d'après les notes de l'abbé Salembier.

tère, sans souci des périls qu'il courait tous les jours (1).

Ces scènes si honorables pour les victimes et si infamantes pour les bourreaux, avaient lieu auprès du berceau de Pierre-Joseph Salembier, dont nous écrivons l'histoire. Son père et ses oncles lui racontèrent souvent, dès le plus jeune âge, les drames dont ils avaient été les témoins et les victimes. C'est dans ces récits que l'abbé Salembier puisa l'horreur de la Révolution et de tous ceux qui y avaient trempé, soit par leurs écrits, soit par leurs actes ; horreur dont sa vie nous offrira maintes preuves. Après la tourmente, ses deux oncles étaient restés dans le diocèse de Bruges ; c'est ce qui explique pourquoi Pierre-Joseph fit ses premières études au collège de Roulers. Il revint ensuite faire sa philosophie, puis sa théologie, à Cambrai, et il fut ordonné prêtre, par Mgr Belmas, le 16 juin 1821.

Nommé vicaire à Saint-André, il resta sous la direction de M. le doyen Masson pendant quatre ans ; puis Monseigneur lui donna la cure d'Herlies. Il s'y trouvait à peine depuis une année, lorsqu'en août 1826, il fut appelé aux fonctions de professeur de théologie à Cambrai, pour remplacer M. Laloux.

(1) L'abbé J.-B. Corne devint ensuite vicaire de Dottignies où il eut pour collègue l'abbé Brédart, de Roubaix, aussi confesseur de la foi. En 1805, il succomba des suites d'une maladie épidémique qu'il avait contractée en visitant les pauvres de la paroisse. Son frère Pierre-Joseph mourut curé de Dottignies en 1837.



M. Bonce venait <sup>(1)</sup> d'être nommé supérieur des deux séminaires et chanoine honoraire, mais il resta cependant professeur jusqu'en 1828. Il avait connu l'abbé Salembier sur les bancs du Séminaire et il appréciait son mérite. Il n'ignorait pas d'ailleurs que quelques années de ministère sont une préparation très utile à l'enseignement de la théologie.

## II

M. Salembier rencontra au Séminaire un esprit qui différait sous plusieurs rapports de celui qu'il avait remarqué quand il y arriva comme élève de philosophie. Laissons-le parler lui-même dans une lettre qu'il écrivait à M. le chanoine Bury, en octobre 1846 :

« La piété, disait-il, avait fait de notables progrès, les pratiques de dévotion étaient plus nombreuses et suivies avec plus de ferveur, l'usage des Sacrements était plus fréquent. Un vif sentiment de crainte, à l'approche des ordinations et

(1) M. A. Laloux quitta bientôt après sa stalle de chanoine de Cambrai, pour entrer chez les prêtres de Saint-Sulpice. Il acquit une certaine réputation comme professeur de morale. Après sa mort, arrivée en 1853, on fit imprimer à Montpellier un traité *des Actes humains* qu'il avait composé. Cette publication a été regrettée, car elle est si défectueuse que la juste renommée du savant professeur n'a pu qu'y perdre. On peut lire d'ailleurs sur ce sujet une appréciation fortement motivée de Mgr Hautcœur dans l'excellente *Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. V, année 1862, p. 409 et 509. Le savant Hurter partage aussi cet avis. *Nomenclator literarius*, t. III, p. 1200.

surtout des fonctions du saint ministère, dominait alors généralement les âmes. On ne se sentait jamais assez pur, assez éprouvé pour contracter les engagements redoutables qui dévouent au service des autels ; on reconnaissait volontiers son insuffisance pour la conduite des autres, et l'on aurait voulu prolonger son séjour dans la retraite afin de s'y mieux préparer. Dans ces temps, les élèves ne se préoccupaient point des places pour les désirer, mais plutôt pour les craindre. Aussi, ils aimaient le Séminaire, ils ne le quittaient qu'avec douleur, ils y revenaient souvent et toujours avec joie.

» Ce qui contribuait, en partie, à rendre si cher à tous le séjour du Séminaire, c'était l'esprit d'union et de concorde qui faisait vraiment des séminaristes une famille de frères.

» En ce moment aussi, par l'influence de l'esprit que je viens de rappeler, on vit régner un grand amour de la science, et une application générale aux *études de devoir*. Le cercle en était moins étendu qu'à présent ; mais il l'était, selon moi, autant qu'il pouvait l'être alors, vu le peu d'années que l'on pouvait consacrer aux études théologiques. Je remarque à cette époque trois innovations qui eurent les plus heureux résultats : L'*extérieur* avait peut-être été trop négligé jusque là dans l'éducation du jeune clerc ; les maîtres commencèrent dès lors à appeler son attention, dans des exercices *ad hoc*, sur les formes, le langage et tout ce qui concerne la bienséance ecclésiastique. L'*exercice de la prédication* devint aussi, dans cette période, l'objet de plus grands soins. Enfin, on s'attacha avec beaucoup d'ardeur à l'*exercice des cérémonies romaines* ; on les étudia avec goût et on les observa avec beaucoup d'exactitude. »

Tel était le jugement que l'abbé Salembier portait sur le Séminaire ; exprimons maintenant l'opinion que

le Séminaire avait de lui. Quelques-uns de ses anciens élèves se sont fait un plaisir de nous communiquer des renseignements précis sur le caractère et sur la manière d'enseigner de celui dont ils ont gardé, après plus de soixante ans, une singulière estime et un impérissable souvenir.

Les séminaristes, disent-ils, aimaient M. Salembier, parce qu'ils savaient apprécier son caractère, dont la piété était le cachet distinctif. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour entretenir et affermir sa dévotion, qui était celle d'un vrai religieux. Toujours présent au Séminaire, il semblait étranger à tout ce qui ne regardait pas le bien des élèves. A sa chambre, en récréation, en promenade, il s'attachait à provoquer leurs progrès dans la science et dans la vertu. La bonté de son âme communiquait à ses entretiens une aimable saveur, qui rendait heureux les séminaristes qui l'entendaient. C'était cette même bonté qui empêchait les jeunes théologiens de faire en classe certaines objections qui peuvent parfois être embarrassantes pour le professeur, même le plus savant. D'ailleurs, la lucidité de l'enseignement prévenait les demandes d'explication et la confiance que les élèves avaient dans la science du maître faisait qu'ils considéraient ses décisions comme des arrêts formels, presque comme des oracles. Ils sentaient que M. Salembier avait étudié profondément la question proposée, qu'il en connaissait toutes les difficultés, et qu'il avait parfaitement saisi tous les rapports qui l'unissaient à certains problèmes résolus dans d'au-

tres traités. Le professeur évitait d'ailleurs les longues et inutiles discussions alors fort en vogue, et s'attachait surtout au côté pratique des questions dont le ministère pastoral lui avait fait comprendre toute l'importance. Trois cents élèves se pressaient autour de sa chaire ; tous ceux qui survivent se rappellent sa parole claire et lucide, son exposition toujours forte et nette, la sûreté de ses décisions très réfléchies et admirablement motivées. « Sa réponse tranche toujours comme un coup de sabre », disaient les séminaristes d'alors.

Ses principes étaient peut-être un peu trop empreints de rigorisme ; il subissait l'influence de la théologie de Collet, qu'on enseignait partout à cette époque. Cependant, même lorsqu'une science non moins sûre, mais moins sévère, eût fait admettre des décisions plus larges, lorsque la doctrine de saint Liguori prévalut dans les écoles, les ecclésiastiques continuèrent à garder jusqu'à la fin toute leur confiance à l'abbé Salembier ; il fut toujours un des prêtres les plus consultés du diocèse. Comme il le raconte lui-même, il fut bien réjoui plus tard quand il apprit que ses élèves brillaient dans les conférences ecclésiastiques et que souvent leurs travaux étaient livrés à la publicité. Il fut plus heureux encore quand il put retrouver, dans presque tous les prêtres de cette époque, des traces bien marquées de cet esprit de foi profonde et de parfaite soumission qui les avait animés pendant toute leur éducation cléricale.

Cependant les grandes questions du jour ne le laiss-

saient jamais indifférent. La lutte déjà ancienne entre le gallicanisme et la vraie doctrine de l'Eglise commençait à devenir plus ardente. M. Salembier n'eut pas de peine à trouver la solution véritablement catholique et son enseignement fut toujours conforme aux traditions du diocèse, ainsi qu'à celles de notre vieille Université de Douai (1).

La plume véhémante de Lamennais avait donné une nouvelle vivacité à cette grande controverse. En même temps il venait de faire paraître son *Essai sur l'indifférence*. Le premier volume avait été accueilli avec enthousiasme par le jeune clergé français. On applaudissait à la verve puissante, à l'éloquence passionnée, à la logique de fer de celui qu'on appelait le nouvel Origène. 40,000 exemplaires de ce livre si remarquable s'étaient écoulés en quelques mois. « En un clin d'œil, dit Montalembert, Lamennais fut le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres français (2). » « L'enthousiasme et la reconnaissance n'eurent point de bornes, ajoute Lacordaire. Il y avait si longtemps que la vérité attendait un vengeur. En un seul jour, M. de Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet (3). »

(1) On sait que la Faculté de théologie de Douai protesta contre les quatre articles de 1682, aussitôt après que le roi Louis XIV les eut publiés.

(2) Montalembert, *Le Père Lacordaire*, (t. IX des Œuvres complètes, p. 403).

(3) Lacordaire, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, t. VII, des Œuvres complètes, p. 35 ; — Cf. Mgr Ricard, *Lamennais*, ch. IV.

Malheureusement le second volume de l'*Essai* ne réalisa point les magnifiques promesses que le premier avait fait concevoir. Lamennais s'efforçait d'y établir sa doctrine sur le consentement du genre humain, base unique et universelle de toute certitude :

« Pris individuellement, affirmait-il, l'homme ne peut rien savoir avec certitude ; mais, pris collectivement, il peut arriver à connaître certainement quelque chose. » Somme toute, le défaut capital du système était de mettre les traditions naturelles du monde sur le même pied que la Tradition qui est dans l'Eglise une des règles de la foi.

Cette opinion partagea violemment les esprits dans notre diocèse, et le débat fut poursuivi avec une ardeur dont nous nous faisons difficilement une idée aujourd'hui. Pendant que les uns, entraînés par leur première admiration, suivaient passionnément le maître dans cette voie dangereuse et fautive, d'autres, plus froids et plus sensés, redoutaient les périls de cette nouvelle doctrine. Au Séminaire même, un certain nombre d'élèves embrassaient avec ardeur le système de Lamennais ; un professeur l'enseignait dans son cours de philosophie. M. Salembier vit immédiatement le vice de cet enseignement fallacieux, qui pourtant put séduire l'esprit si charmant des Gerbet et de Salinis, et qui entraîna même un moment le génie de Lacordaire. Il s'aperçut que, si cette théorie triomphait, la méthode théologique tout entière était compromise. Il soutint avec sa douce patience, mais aussi avec une parfaite énergie, la doctrine traditionnelle.

Plus tard, les encycliques *Mirari vos* (1832) et *Singulari nos* (1834) vinrent lui donner raison, et la chute déplorable du nouveau Tertullien ne justifia que trop ses défiances passées et ses alarmes obstinées. Il avait toujours pris Lamennais pour ce qu'il était réellement, c'est-à-dire pour un grand esprit trop passionné, manquant d'équilibre ainsi que de mesure, ne sachant s'arrêter ni dans la vérité ni dans l'erreur, et toujours dangereux, même quand il soutenait la vraie doctrine.

On le voit, M. Salembier ne fut jamais un de ces novateurs qui veulent lancer la théologie dans des voies à peine frayées. Sans fréquenter les grandes cimes de la science, hauteurs inaccessibles d'ailleurs à la majorité des élèves, il suivait à mi-côte les chemins larges et sûrs. Sans s'éprendre d'enthousiasme pour les idées plus nouvelles que justes, il distinguait le vrai du faux par une sorte d'instinct théologique et par ce qu'on appelle l'analogie de la foi; puis il excellait à défendre ses convictions avec un calme et une clarté, qui persuadaient toujours ses auditeurs.

La faiblesse de sa santé, encore accrue par la vie sédentaire et par un travail continu, le força bientôt à descendre de sa chaire de théologie. Il demanda à Mgr Belmas l'autorisation de retourner à Roubaix et l'obtint <sup>(1)</sup>. Néanmoins, le souvenir de ces années d'enseignement lui fut toujours très agréable, et il avouait lui-même que la pensée du Séminaire lui fai-

(1) Il fut remplacé par M. J.-B. Leleu, en mai 1829.

sait toujours du bien, ravissait son cœur de bon prêtre et renouvelait les joies les plus pures de sa jeunesse sacerdotale. L'air de Cambrai fut toujours pour lui comme l'air natal.

« A quelle époque le Séminaire fut-il si heureux, écrivait-il vingt ans plus tard? Quand produisit-il ces fruits si abondants de sanctification? C'est lorsque les élèves furent plus nombreux; c'est lorsqu'on vit parfois cent sujets et plus entrer ensemble dans le même cours; par conséquent, c'est dans les circonstances où généralement la discipline est plus difficile à maintenir et où les désordres sont naturellement plus fréquents. »

### III

Les Carmélites venaient de se fixer à Roubaix, et, grâce à la générosité des habitants, elles avaient pu établir, en 1830, une école gratuite pour les filles pauvres. L'abbé Salembier fut nommé aumônier de la communauté et s'en occupa pendant plusieurs années, avec un zèle tout paternel.

En 1834, il y eut entre Mgr Belmas et les Carmélites de son diocèse des difficultés qui appartiennent à l'histoire, et auxquelles l'aumônier se trouva mêlé. L'évêque voulait que ces religieuses ne reconnussent plus l'autorité des Pères Carmes d'Ypres; il prétendait avec raison qu'elles n'étaient soumises qu'à la juridiction épiscopale. Les Carmélites de Lille, de Douai et de Roubaix déclinaient les ordres du prélat et se refusaient à admettre quatre articles qu'il leur



avait proposé de signer. Tout au plus, auraient-elles pu faire de respectueuses observations sur le second de ces articles, par lequel l'évêque semblait vouloir modifier leurs Constitutions pour les mettre en rapport avec la législation civile. Mais, quant au reste, Mgr Belmas ne faisait qu'user de son droit supérieur.

Aussi M. Salembier approuva et soutint de tout son pouvoir l'autorité du prélat. Grâce à ses soins, les Dames enseignantes demeurèrent à Roubaix ; ses articles dans l'*Ami de la Religion* éclairèrent le public sur ce conflit, qui pouvait facilement dégénérer en scandale.

Dans la même année, plusieurs catholiques de Roubaix voulurent ouvrir une école libre de Frères. Le maire, mal inspiré, fit d'abord une assez violente opposition. L'abbé Salembier exposa la question avec sa force et sa lucidité ordinaire dans la *Gazette de Flandre et d'Artois*. L'opinion s'émut ; bientôt le magistrat municipal fut contraint de céder et les Frères ouvrirent une école qui fut très vite remplie.

M. Salembier croyait que parfois la plume du journaliste doit soutenir la parole du prêtre et qu'il n'y a rien d'incompatible entre ces deux fonctions.

Vers la même époque, mourut M. Roussel, curé de Roubaix. Appelé à cette fonction dès 1802, il avait acquis sur sa paroisse une autorité extraordinaire, que sa science, son âge et son énergie augmentaient tous les jours.

Nommé grand-doyen, il se souvint qu'il avait été dans sa jeunesse prieur des Cisterciens de la Valleroy,

en Champagne, et il se préoccupa de faire renaître dans le pays l'état monastique. C'est lui qui rendit aux Dames Bernardines d'Esquermes l'habit religieux et qui érigea la maison en communauté, au nom de Mgr Belmas.

L'abbé Salembier raconta, dans une petite mais édifiante brochure, la vie de cet excellent prêtre, véritable type de l'ancien clergé français.

Quand le vénéré M. Flajolet rendit le dernier soupir, un nouvel opuscule de l'aumônier du Carmel laissa aux anciens et nombreux élèves du supérieur de Mouscron un vivant souvenir de ses œuvres et de ses vertus <sup>(1)</sup>.

En 1841, il avait encore donné au public un livre de près de 200 pages, sur la vie de saint Joseph. L'érudition théologique et historique se montre bien souvent dans cet ouvrage, mais on y remarque surtout le désir de faire avancer les fidèles dans la voie de la vertu. C'est le pasteur qui parle avec l'espérance d'intéresser et d'instruire les âmes; aussi a-t-il signé son travail de ce seul nom : *un ancien curé*.

Non content de diriger les Carmélites et de s'occuper de ces différentes œuvres, M. Salembier était encore comme le pasteur particulier de sa famille. C'est lui qui envoya au monastère de Saint-Saulve sa sœur Sophie. Devenue Mère Marie-Rose, elle fut bientôt nommée supérieure, et, toujours guidée par son saint

(1) On peut lire cette brochure de M. Salembier dans le premier volume des *Biographies* publié, en 1847, par M. l'abbé Capelle.

frère, elle travailla beaucoup à la prospérité de cette excellente maison d'éducation (1).

#### IV

En 1841, la santé de l'abbé Salembier se trouva assez forte pour qu'il pût rentrer dans le ministère ; Mgr Belmas le nomma curé de Cysoing. Il fut installé le 1<sup>er</sup> juin, et son amour des antiquités religieuses, ainsi que son zèle sacerdotal, trouvèrent bien vite de nombreux sujets d'occupation.

L'administration diocésaine avait été bien inspirée en plaçant à Cysoing un curé qui était non seulement théologien, mais encore historien et archéologue. Que de souvenirs rappelait à son esprit cette petite, mais illustre, ville de Cysoing ! Voici saint Evrard, duc de Frioul, qui reçoit le domaine des mains de Louis le Débonnaire, dont il est le gendre : voici en même temps la pieuse Gisèle, femme du vaillant capitaine. La baronnie de Cysoing, d'où dépendaient bon nombre de fiefs de notre pays, reprend un nouvel éclat. L'abbaye des chanoines réguliers se forme sous le vocable de saint Calixte et accueille en ses murs Adalard et Rodolphe, fils de saint Evrard. C'est ensuite saint Arnould, avec la mémoire de son dévouement héroïque et de son culte séculaire. Puis

(1) Elle mourut le 7 décembre 1870, après avoir exercé sa charge pendant 21 ans.

c'est le monastère qui se réforme avec le vénérable Anselme, et qui pratique la règle de saint Augustin sous une longue suite de pieux abbés.

C'est Philippe-Auguste, vaincu d'abord par ses passions, qui enferme à Cysoing sa femme Ingelburge et la laisse dans un dnuement absolu. Plus tard, dans les champs de Bouvines, il écrase d'un seul coup l'Allemagne, l'Angleterre et la Flandre et foule aux pieds l'étendard impérial.

Voici venir les Gueux, qui jettent au vent les reliques des saints et dévastent cet asile de la science et de la prière. Puis c'est Louis XV qui, avant la glorieuse journée de Fontenoy, passe en revue sa vaillante armée et fait briller à Cysoing, comme dans une vision épique, les dernières splendeurs militaires de la monarchie. Le savant Feller <sup>(1)</sup> vient à deux reprises visiter cette riche bibliothèque qu'avaient admirée avant lui Dom Martène et Dom Durand <sup>(2)</sup>.

Mais que de tristes dévastations venaient assombrir dans la mémoire de l'abbé Salembier ce magnifique tableau des gloires du passé ! La Révolution arrive, les moines sont chassés, le cloître est profané, la bibliothèque est pillée. En 1793, les délégués du district placent des barils de poudre dans le clocher monumental, qui était la merveille du pays ; ils y mettent le feu et brûlent l'abbaye avec une partie de la ville. Des curés constitutionnels, impies ou ridicules,

(1) *Journal historique et littéraire*, 1787, p. 19.

(2) *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, 1724.

viennent s'installer à Cysoing et font subir aux âmes des désastres moraux aussi grands que ceux qu'avaient soufferts le monastère au point de vue matériel. Après la tourmente, un de leurs successeurs, le saint abbé Donze, meurt assassiné sans vouloir désigner le nom de son meurtrier.

Tels étaient les souvenirs de gloire ou de honte, de vertu ou d'impiété qui hantaient souvent l'esprit du savant curé. Toute l'histoire du pays, avec ses origines lointaines, avec les largesses séculaires de ses seigneurs, avec ses gloires chevaleresques et parfois ses défaillances morales, avec ses périodes de prospérité et ses troubles destructeurs, passait devant ses yeux de chercheur et d'érudit. S'il avait été poète, il eût pu signer ces vers qu'un de ses contemporains adressait à Lamartine, partant pour l'Orient :

Là, chaque pierre est un feuillet d'histoire,  
Là, chaque pas presse un grand souvenir <sup>(1)</sup> :

Mais il fallait d'abord et avant tout s'occuper des âmes, restaurer le culte des saints invoqués depuis des siècles dans cette paroisse, comblée et trop souvent oublieuse de leurs bienfaits ; il fallait frapper les esprits par une grande manifestation religieuse. Un des premiers soins de l'abbé Salembier fut de chercher à faire revenir à Cysoing les reliques que la Révolution avait jetées, pour ainsi dire, aux quatre vents

(1) M. Bouchard. Ode insérée dans *les Recueils poétiques*.

du ciel. La tête de saint Evrard et la mâchoire supérieure du pape saint Calixte avaient été transportées à Tournai en 1793, et avaient été remises entre les mains de M. Gosse, dernier abbé de Cysoing. Après la Révolution, le chef de saint Evrard avait été, un moment, honoré à Marquette, et la relique de saint Calixte à Lambersart. Grâce au zèle et aux efforts de M. Salembier, le curé de Marquette restitua le chef de saint Evrard et le curé de Lambersart consentit à diviser la relique qu'il possédait. L'authenticité de ces précieux souvenirs fut reconnue par les vicaires capitulaires de Cambrai.

Le dimanche 12 août 1842, le vénérable M. Bonce, chanoine titulaire de Cambrai, présida la cérémonie de la translation des reliques. C'était un vieil ami du dévoué curé de Cysoing. La fête fut magnifique. Toutes les rues que devait parcourir la procession étaient jonchées de fleurs, décorées de guirlandes, d'arbres verts et d'arcs de triomphe. Trente prêtres, soixante-dix chantres, plusieurs sociétés de musique et plus de dix mille personnes accompagnaient les saintes reliques. M. Bonce bénit la châsse en bois doré et y déposa solennellement le chef de saint Evrard. Après cinquante ans d'exil, le corps du vaillant seigneur de Cysoing revenait en triomphe dans ce pays qu'il avait reçu autrefois en apanage des mains de Louis le Débonnaire et que sa protection défend encore aujourd'hui.

Peu de jours après, s'ouvrit le jubilé ordonné par le pape Grégoire XVI, en faveur de l'Eglise d'Espagne.

Deux Rédemptoristes de Tournai donnèrent à la paroisse une retraite de quinze jours, qui produisit des fruits très abondants de salut.

L'impiété ne put s'empêcher de protester contre le bien que le nouveau pasteur faisait à Cysoing. Peu de temps après la translation des reliques et le jubilé, le 26 septembre 1842, l'*Echo du Nord* entra en campagne : « Le curé, nouveau Samson, écrivit-il, s'est armé d'une sainte mâchoire pour terrasser les impies et les incrédules. » Le reste de l'article du correspondant anonyme n'était qu'un tissu de mensonges et de blasphèmes, comme la presse impie avait déjà pris l'habitude d'en répandre contre le clergé. Le curé ne connut peut-être jamais l'auteur de ces inepties. Qu'il nous suffise de dire que cet écrivain d'aventure est heureusement revenu à de meilleurs sentiments et qu'il est mort converti, il y a peu d'années.

Le zélé pasteur s'efforça de continuer, en le consolidant, le bien qu'avaient produit les missionnaires. En même temps, il fit tous ses efforts pour recueillir en un volume d'*Annales* tout ce qui, dans l'ancienne ville de Cysoing, pouvait intéresser l'archéologie et l'histoire religieuse. Dès la fin de 1842, il interrogea Molanus, Buzelin, ainsi que toutes les vieilles chartes et tous les imprimés qu'il lui fut possible de se procurer ; il compléta ces documents par les souvenirs que la tradition populaire put lui fournir. En 1843, il publia, avec l'approbation de Mgr Giraud, un *Propre* renfermant les offices de saint Evrard et de saint Calixte ; il obtint la permission de les réciter dans sa

paroisse, de chanter les messes correspondantes et de rappeler les suffrages particuliers de l'ancienne église de Cysoing. En 1847, l'abbé Salembier fournit sur saint Evrard, à la commission du Propre du diocèse, des renseignements si précis qu'ils lui valurent les remerciements de Mgr Giraud. Deux ans après, la vie de saint Evrard, tirée de Flodoard et d'un ancien manuscrit de l'abbaye, paraissait dans le Propre de Cambrai.

Quand M. Le Glay voulut éditer le *Cameracum christianum*, il s'adressa au savant curé de Cysoing et lui demanda d'être son collaborateur. Voici ce qu'il lui écrivait le 29 mai 1846 :

« Je sais comme vous et mieux que vous peut-être, Monsieur le curé, à combien de découragements et de déboires il faut s'attendre, lorsqu'on se livre d'une manière désintéressée à l'étude de nos antiquités ecclésiastiques ou civiles. Voici bientôt trente ans que j'en fais la dure expérience. J'en ai pris mon parti ; et j'y trouve en échange des compensations ineffables que je voudrais faire partager à tous ceux qui, par état ou par goût, s'occupent de ces études, tout à la fois douces et pénibles. »

Dans la préface latine de son grand ouvrage, il remercie M. Salembier qu'il appelle un zélé et docte chercheur : « *Cysoniensis pastor, de hujus loci ascetorio studiosus et doctus inquisitor.* »

Lorsque M. Capelle voulut faire paraître sa *Biographie des Prêtres du diocèse de Cambrai*, il recourut aussi, non sans fruit, à la mémoire et à la plume du curé de Cysoing. En un mot, toutes les grandes



œuvres historiques et hagiographiques, qui illustrèrent le pontificat trop court de Mgr Giraud, trouvèrent en l'abbé Salembier un admirateur éclairé et un collaborateur dévoué.

Il ne se contentait pas de faire revivre les souvenirs édifiants du pays, il en laissait lui-même au milieu de la population dont la Providence l'avait chargé. Sa mortification était grande, parfois outrée, et il fallait que sa sœur Amélie s'occupât sans cesse de la santé toujours débile de son frère. Quand elle était absente, c'était une vieille femme de la paroisse qui venait préparer ses modestes repas. En le voyant avec sa grande taille, sa figure amaigrie, mais douce et recueillie, on se sentait naturellement porté à une respectueuse et bienveillante déférence. Il semblait continuer l'imposante série des vieux abbés de Cysoing.

C'était sa sœur aussi qui empêchait le curé d'être trop exploité par certains pauvres ou prétendus tels. On remarque, en effet, que dans les pays où les moines ont autrefois répandu de grandes largesses, la pauvreté est aujourd'hui encore moins sympathique, plus disposée à se croire des droits à l'aumône et à abuser de la générosité des prêtres ou des riches.

La charité de M. Salembier s'étendait surtout aux âmes. L'instruction des enfants avait été longtemps négligée dans la ville. Le dévoué pasteur y pourvut par ses catéchismes et ses sermons, si simples et si fréquents. L'éducation de la jeunesse était confiée à un instituteur qui, aidé de sa femme, donnait une instruction très laïque dans les deux écoles auxquelles il avait

annexé un petit pensionnat. On devine que, si la science du maître et de la maîtresse rencontrait souvent des bornes, l'ignorance des élèves n'en avait point. Aussi fut-on très heurereux à Cysoing quand on vit cinq Dames de la Sainte-Union, appelées par M. le curé, s'occuper de l'éducation des jeunes filles, avec un succès qui depuis ne s'est jamais démenti et que les récentes laïcisations n'ont pu ni interrompre ni compromettre.

## V

Malheureusement la santé du dévoué pasteur ne fut jamais à la hauteur de son zèle. En 1855, elle se trouva de nouveau assez affaiblie pour réclamer impérieusement un repos nécessaire. M. Salembier rentra donc à Roubaix au sein de sa famille. Il n'interrompit point cependant ses travaux historiques, si conformes à ses goûts et à ses aptitudes. Nous avons trouvé dans ses papiers un grand nombre de notes sur l'histoire de Roubaix, et M. Leuridan, dans les volumes qu'il a composés sur ce sujet, eut souvent recours aux souvenirs et à la collaboration bienveillante de l'abbé Salembier. C'est alors aussi qu'il écrivit une notice sur son compatriote M. Brédart, allié aux meilleures familles du pays, qui mourut en chaire, à Saint-Omer, en 1824.

La ville de Roubaix était bien changée depuis que M. Salembier l'avait quittée en 1841. La population flamande, attirée par la prospérité toujours croissante

du commerce, était presque doublée et pouvait s'évaluer à 35,000 âmes. Que devenaient dans les fabriques et sur le pavé de la ville ces braves gens, transplantés tout à coup sur un sol étranger? Sans prêtres de leur pays, sans secours religieux particulier, sans lieu spécial de réunion, sans appui d'aucune sorte, ils se livraient bientôt à tous les excès et à tous les vices. Le plus souvent, leur foi robuste ne se perdait point, mais elle s'assoupissait au milieu des dissolutions du cabaret et des périls de l'atelier. C'était comme une tribu étrangère jetée au milieu du monde roubaisien. Si l'on ne portait un prompt remède au mal, c'est dans les rangs de ces malheureux ilotes, devenus bientôt une tourbe sans lois ni mœurs, que l'armée du désordre trouverait ses soldats les plus énergiques et les lancerait à l'assaut de la richesse et de la société.

M. Salembier et le clergé de la ville comprenaient à merveille cette situation, et Mgr Régnier en était vivement préoccupé. Il s'arrêta enfin au projet d'appeler des religieux flamands qui s'occuperaient des ouvriers de leur pays. En 1857, il fit des propositions aux Pères Récollets de la Belgique, pour la fondation d'un couvent à Roubaix. Le conseil de la province belge accepta à l'unanimité l'offre épiscopale. Il fallut bâtir. Une famille chrétienne offrit spontanément un terrain dans le quartier de la *Basse-Masure*. L'abbé Salembier, toujours en quête d'une bonne œuvre à accomplir, consacra presque toute sa fortune à la construction du cloître et de la chapelle, et exhorta sa bonne sœur à faire de même. Aussi, c'est en sou-

venir de ces services qu'il fut nommé syndic apostolique (1) du couvent. S'il est vrai de dire que celui qui nourrit et loge le prophète participe à la récompense du prophète (2), M. Salembier eut donc sa large part dans tout le bien que firent à Roubaix les Pères Récollets. Faut-il rappeler leur dévouement pendant le choléra de 1866, leur courage pendant la guerre de 1870, leur patiente énergie dans l'œuvre de restauration religieuse et morale qu'ils accomplirent pendant vingt ans et qu'ils continuent encore aujourd'hui, autant qu'ils le peuvent, malgré les décrets qui les ont dispersés?

En 1861, le dévouement sacerdotal de l'abbé Salembier et son amitié pour M. Bonce le portèrent à accepter provisoirement de nouvelles fonctions. Le frère du bon chanoine était alors curé à Vieux-Rengt, près de Maubeuge, et se trouvait gravement malade. Un simple désir de M. Bonce fit accourir l'ancien curé de Cysoing pour aider le pasteur dans l'administration de sa paroisse. Malgré tous les soins de son remplaçant bénévole, le curé de Vieux-Rengt mourut peu de jours après. M. Salembier voulait partir aussitôt, mais le Conseil municipal fit des démarches à Cambrai pour le conserver. Il y demeura pendant quelques mois, travaillant jusqu'à l'épuisement de ses forces.

(1) On appelle ainsi chez les Pères Récollets un séculier, nommé par le Pape, qui a en mains le bien temporel et qui l'administre. Sans lui, la communauté ne peut ni donner, ni vendre, ni acheter.

(2) Matt., X, 41.

La vieillesse était arrivée avec son cortège d'infirmités. Le fardeau pastoral était devenu trop lourd. Il fallut une troisième fois revenir à Roubaix. Le saint curé obtint de Mgr Régnier l'autorisation de dire la messe chez lui. Il vécut encore pendant trois ans, au milieu de sa famille et de ses nombreux amis. Enfin Dieu couronna son fidèle serviteur, le 13 février 1864.

M. Salembier fut, pendant toute sa vie sacerdotale, un homme du passé; je dirais un homme d'ancien régime, si l'on n'avait donné à ce mot et attaché à cette idée un sens défavorable qu'il ne mérite pas. Il fut homme de tradition par ses opinions si tranchées dans le sens royaliste et anti-révolutionnaire. Il le fut par ses recherches historiques et archéologiques: rien de ce qui intéressait le passé du diocèse ne lui était étranger ou indifférent. Il le fut surtout par son amitié dévouée et fidèle, par son caractère antique, ennemi de toute flatterie comme de toute duplicité, ne s'inclinant que devant le droit et la vérité.

Mais, en même temps, son esprit si large admettait avec facilité et bonheur le vrai progrès, surtout théologique. L'assentiment donné par Rome aux doctrines morales de saint Alphonse <sup>(1)</sup> et la vogue qu'elles obtinrent aussitôt dans les Séminaires, modifièrent dans un sens heureux les opinions de sa jeunesse. Les décisions dogmatiques de Grégoire XVI et de Pie IX

(1) Lettre de la Sacrée Pénitencerie au cardinal de Rohan, le 5 juillet 1831.

étaient attendues et désirées par lui. Les circonstances dans lesquelles se trouva l'Eglise, les attaques mêmes auxquelles elle fut en butte contribuèrent au développement de ses conceptions théologiques. *Sic intelligitur illustriùs quod antea obscuriùs credebatur*, dit Vincent de Lérins après saint Augustin<sup>(1)</sup>. Il comprit d'une façon plus claire ce qu'il croyait autrefois d'une manière confuse. En un mot, toute l'évolution scientifique de ce siècle trouva en lui un observateur attentif et fidèle. Il suivait ainsi cette double loi de stabilité et de progrès qui est la loi fondamentale de la doctrine évangélique et, tout en restant l'homme du passé, il sut demeurer à la hauteur du présent.

Mais ce fut surtout sous le rapport du cœur que ce développement progressif se fit sentir. La piété un peu sèche peut-être qu'on lui avait inspirée dans sa jeunesse cléricale, fit place bientôt à une dévotion plus tendre, plus communicative, plus répandue en œuvres fécondes.

Tout le cours de sa vie fut vraiment la voie du juste, laquelle, selon l'Écriture, est semblable à une lumière brillante, et croît sans cesse jusqu'au jour heureux où elle atteint la perfection<sup>(2)</sup>.

D<sup>r</sup> L. SALEMBIER,

AUMÔNIER AU MONASTÈRE D'ESQUERMES

(1) *Common*, I, 32. — *De Civitate Dei*, XVI, 2. — *Conf.* VII, 19.

(2) *Prov.* IV, 18.

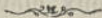
# L'ABBÉ NEUWE

PROFESSEUR AU PETIT - SÉMINAIRE

CURÉ DE RADINGHEM

SUPÉRIEUR DU COLLÈGE NOTRE-DAME A VALENCIENNES

AUMÔNIER DES DAMES DE FLINES A DOUAI



## I

Serin Neuwe naquit à Steenvoorde, le 23 août 1810, d'une famille en qui s'était perpétuée la tradition de la foi la plus sincère et des vertus vraiment patriarcales. Ses parents n'eurent pas de peine à découvrir en lui, dès son enfance, le germe des plus heureuses dispositions. Il était d'un caractère docile et prévenant, très studieux, et surtout d'une piété très affectueuse et d'une grande délicatesse de conscience. C'est à l'époque de sa première Communion qu'il sentit naître en lui la vocation sacerdotale. Cette grande action exerça sur sa vie tout entière une influence féconde et décisive. On peut même dire que sa vie fut une vie tout eucharistique, et il ne faut pas chercher ailleurs l'explication des célestes transformations qui se sont opérées dans son âme.

Peu de temps après, le jeune aspirant au sacerdoce commença ses études, sous la conduite d'un vicaire de la paroisse. Mais, au mois de décembre 1825, sa famille quitta Steenvoorde et vint se fixer à Roubaix. Alors son oncle maternel, M. l'abbé Heau, qui était curé de Mouveaux, l'appela auprès de lui pour l'encourager dans ses premiers essais. En octobre 1826, il entra au collège de Tourcoing, sous la direction de M. Flajolet, dont la mémoire est restée en vénération parmi les nombreux élèves qu'il a préparés à la carrière ecclésiastique. Sous ce guide prudent et éclairé, il fit les progrès les plus rapides dans la science et dans la piété.

Après avoir terminé sa troisième, il fut placé par M. Heau au Petit-Séminaire de Cambrai.

Ce fut au mois d'octobre 1831 qu'il entra au Grand-Séminaire. Il y trouva tout ce qui pouvait satisfaire sa tendre piété et son goût pour les études sérieuses. Ces quatre années de préparation à la prêtrise lui semblèrent les plus belles de sa vie, et il aimait à se les rappeler, même dans ses dernières années, comme le temps de grâce et de bénédiction que Dieu lui avait ménagé pendant le cours de ses études ecclésiastiques.

## II

Après trois ans de théologie, à l'ordination de la Trinité, le 25 mai 1835, le fervent lévite reçut la prê-



trise avec la ferveur et l'esprit de foi qui s'étaient manifestés durant toute sa préparation. Sa première messe produisit dans son âme une impression de respect, de crainte et d'amour, qui, au lieu de s'affaiblir avec le temps, ne fit que s'accroître. C'est pourquoi on ne pouvait le voir au saint autel, sans être pénétré d'une profonde émotion. Son recueillement, sa dignité, sa piété et son humilité se communiquaient à tous les assistants. On disait : quel saint prêtre ! comme il célèbre bien le divin Sacrifice !

Quelques jours après son ordination, il fut désigné par Mgr Belmas pour remplir une place vacante au Petit-Séminaire. Il y passa cinq années très fécondes et qui ne furent abrégées que par les exigences d'une faible santé. Il avait été chargé du cours d'histoire, un peu négligé jusqu'à cette époque, parce que les vides nombreux, qui se faisaient sentir dans les rangs du sacerdoce, avaient forcé les directeurs de presser les études préparatoires des jeunes séminaristes et de s'en tenir aux notions les plus essentielles. Mais cette époque était écoulée, et le Petit-Séminaire devait se placer au premier rang pour la science comme pour le reste. M. Neuwe s'appliqua à faire goûter l'enseignement de l'histoire, et comme les ouvrages didactiques étaient encore rares sur cette matière, il composa, à force de recherches et de labeurs, un cours qu'il dictait à ses élèves, et qu'il savait animer par sa parole douce et imagée.

Il quitta le Petit-Séminaire au mois d'août 1840, en y laissant les plus aimables souvenirs parmi les

élèves et parmi ses confrères qu'il avait sans cesse édifiés par sa douceur et l'aménité de son caractère. Après avoir passé quelques semaines dans sa famille, où il fut appelé par la mort soudaine de M. l'abbé Heau, alors doyen de Saint-Martin de Roubaix, il ne songea plus qu'à se rendre au poste que Sa Grandeur venait de lui confier.

### III

M. Neuwe avait été nommé curé de Radinghem, près de Lille. C'était une paroisse agricole qui avait conservé en grande partie la pureté de la foi et des mœurs; mais il s'y était glissé un certain nombre de pratiques superstitieuses que le bon curé réussit à faire disparaître, par un cours suivi d'instructions claires, simples et méthodiques, qu'il savait rendre intéressantes par des comparaisons familières et des récits très touchants. Il s'appliqua à la décoration de son église avec un zèle et un désintéressement admirables, et il y éleva une très belle chapelle en l'honneur de sainte Philomène, dont le culte venait d'être autorisé par le Saint-Siège, et attirait la pieuse confiance des fidèles.

Le cimetière, qui entourait l'église, n'était point clos; il était foulé aux pieds par les passants, et il s'y tenait quelquefois des réunions peu convenables. Le vigilant pasteur s'entendit avec l'administration municipale, qui était animée des meilleures dispositions,

et il fit disparaître ces abus. Il obtint également par ses démarches la construction de deux belles écoles, au lieu de l'école mixte, qui se trouvait dans un grand délabrement. Ah ! c'est qu'à ses yeux, l'éducation chrétienne des enfants était d'une importance capitale pour l'avenir de la paroisse et la tranquillité des familles. Aussi, avec quels soins vigilants et assidus il instruisait ses petits enfants et les préparait de loin à la première Communion ! Et, quand ils avaient été admis à cette sublime initiation de la vie chrétienne, avec quel zèle il les retenait dans les catéchismes de persévérance et les fortifiait contre les dangers de la jeunesse par la fréquentation des Sacrements !

Comme le divin Sauveur, le bon curé de Radinghem avait une sollicitude spéciale pour la conversion des pécheurs. Il éprouva d'abord quelques déboires et des résistances obstinées auprès d'un certain nombre qui depuis longtemps étaient endurcis dans le mal. Il en est un en particulier qui, pendant plusieurs années, le poursuivit par le dédain et quelquefois par l'insulte ; il se contentait de répondre à ses provocations par une douceur et une patience qui ne se démentirent pas un seul instant. Il y joignait de ferventes prières pour la conversion de ce malheureux qui était le scandale de la paroisse. Enfin le coupable se sentit vaincu par tant de bonté et de dévouement. Il se rapprocha de son saint curé ; et, la maladie étant venue le surprendre, il le fit appeler, se réconcilia publiquement avec la religion et son digne ministre qu'il avait si souvent outragés, et mourut dans les plus consolantes dispositions.

Mais, parmi les fonctions de son ministère, l'une des plus douces au cœur de ce charitable et dévoué pasteur, c'était le soin et la visite des malades. Dès qu'il apprenait qu'un de ses paroissiens était souffrant, il s'empressait de se rendre auprès de lui, sans attendre que le mal ait pris toute son intensité et réduit le pauvre moribond à l'impossibilité de recevoir les derniers Sacraments avec une pleine lucidité. Il condamnait l'aveugle affection des parents, qui craignent d'avertir à temps leurs malades, sous le faux prétexte de ne pas les effrayer, et puis appellent le prêtre quand il est trop tard. Toutefois il connaissait tous les ménagements que requiert l'infirmité humaine dans cette terrible épreuve ; il savait tout adoucir par sa bonté et ses soins assidus. Son sourire, ses paroles affectueuses et la générosité avec laquelle il offrait ce qui était à sa disposition pour le soulagement de leurs souffrances, tout contribuait à ouvrir les cœurs aux sentiments qu'il voulait leur inspirer. Il eut cette immense consolation de voir que, pendant ses dix ans de ministère à Radinghem, pas un seul, même parmi les plus endurcis, ne résista jusqu'à la fin à ses touchantes et paternelles exhortations.

Son dévouement éclata d'une manière héroïque pendant les ravages de la fièvre typhoïde qui, à plusieurs reprises, désola la paroisse. Tandis que tous les cœurs étaient abattus, lui seul réussit à ranimer les courages par sa force d'âme et sa générosité. On le voyait partout, à toute heure du jour et de la nuit, bravant toutes les fatigues et tous les dangers. Il ne

se contentait pas d'assurer à ses paroissiens les consolations de son saint ministère, mais il leur prodiguait les services les plus humbles et les plus dévoués. Il en est plusieurs qu'il a arrachés à une mort certaine, entr'autres une toute jeune fille, l'unique espoir d'une famille, à qui l'épidémie avait enlevé ses autres enfants.

En 1849, lors des ravages du choléra, la paroisse de Radinghem fut épargnée; mais le bon curé se mit à la disposition de ses vénérés confrères, dont les paroisses étaient infectées, et il visita assidûment les malades les plus rapprochés.

Les pauvres tenaient une large place dans son cœur. A ses yeux, ce sont les amis de Jésus-Christ la portion la plus chère de son héritage. Il les aimait avec une tendresse vraiment paternelle. Chaque année, à l'approche de l'hiver, il plaidait chaleureusement leur cause en chaire; et, de concert avec l'administration municipale, il organisait les secours, pour que nul d'entre eux ne fût oublié. Il les visitait lui-même avec la plus tendre sollicitude, et souvent il se dépouillait de tout en leur faveur, de façon qu'en rentrant au presbytère, il se voyait obligé de recourir à sa tante, M<sup>me</sup> Colette Heau, qui lui reprochait doucement les excès de sa libéralité.

Pendant l'hiver terrible de 1847, où le travail manquait aussi bien que le pain, le charitable pasteur, voyant la détresse envahir le plus grand nombre de ses familles ouvrières, entreprit de leur procurer de l'ouvrage. Avec les secours de M<sup>me</sup> la comtesse de la

Grandville, dont le nom est entouré d'une auréole de bénédiction, il acheta des matières premières et les distribua à ses chers ouvriers, à qui il procura de cette manière et du travail et du pain.

Enfin, partout où il y avait une souffrance à soulager, une douleur à consoler, des ennemis à réconcilier, des pécheurs à ramener, le bon curé était là et il ne s'épargnait ni peine, ni fatigue, ni sacrifices pour procurer le salut de tous ses paroissiens.

#### IV

M. Neuwe était curé de Radinghem depuis dix ans, et il espérait finir ses jours dans cette chère paroisse, quand le Cardinal Giraud fit appel à son dévouement pour la fondation du Collège Notre-Dame à Valenciennes. L'initiative provenait de M. Lecomte, alors principal du Collège de Tourcoing, qui, à la faveur de la loi de liberté promulguée en 1850, avait déjà réalisé plusieurs créations importantes. Il proposa à Son Eminence de lui céder pour cette nouvelle fondation un de ses jeunes professeurs, licencié ès-lettres, qui porterait le titre officiel et dirigerait les études, tandis que M. Neuwe serait chargé de l'administration et des rapports avec les parents. Le bon Cardinal ratifia cette sage combinaison. Restait à obtenir le consentement du bon curé, qui était si attaché à sa paroisse, et qui dix ans auparavant avait été forcé de renoncer à la carrière de l'enseignement.

A la première ouverture qui lui fut faite par Son Eminence, M. Neuwe se sentit bouleversé jusques au fond de l'âme. Ses parents, ses amis, ses paroissiens, tous partagèrent son émotion et se réunirent pour l'engager à ne pas accepter une position, qui ne lui était pas imposée par l'autorité, et dont sa faible santé ne pourrait supporter le fardeau. Il hésita longtemps, afin de ne rien précipiter dans une affaire d'une si haute importance. Mais, quand il comprit que les intentions de l'éminent Cardinal étaient formelles, il se décida à tous les sacrifices, pour ne pas manquer à la volonté de Dieu. Il obtint un sursis de quelques semaines, pour faire faire la première Communion aux enfants qu'il avait préparés pendant toute l'année. Alors il se rendit à Cambrai, afin de recevoir les instructions particulières de son auguste archevêque et sa bénédiction paternelle. Le saint Cardinal était dans la dernière période de cette longue et cruelle maladie qui le ravit trop tôt à l'affection de son diocèse ainsi qu'à la profonde estime de toute l'Eglise de France et du Saint-Père. Le bon curé fut introduit auprès du vénéré malade, qui lui dit d'une voix éteinte : « Je vous remercie » du sacrifice que vous faites et du dévouement que » vous montrez en allant à Valenciennes. Ayez grande » confiance : vous réussirez dans l'œuvre si agréable » à Dieu dont vous allez avoir la direction. » Puis se soulevant un peu avec un effort suprême, l'éminent prélat étendit une main défaillante et lui donna sa bénédiction, en lui disant : « Je vous bénis de toute

» l'effusion de mon cœur ; je bénis aussi l'établissement que vous allez fonder, et tous les enfants qui le fréquenteront. »

Trois semaines après cette scène touchante, le 17 avril, le Cardinal Giraud expirait dans les sentiments les plus admirables de foi et de confiance en Dieu.

## V

Cependant le titulaire de l'établissement avait profité de ces quelques semaines de retard pour déposer les pièces officielles et faire approprier un local provisoire, qui avait été loué à l'entrée de la Place-Verte. Ces préparatifs se firent rapidement, grâce au zèle intelligent et dévoué de M. Théophile Delcourt, directeur de la Banque de France, à qui M. Philipe, vicaire-général, avait adressé les nouveaux directeurs du collège Notre-Dame avec la plus pressante recommandation. L'ouverture se fit le 22 avril 1850 avec la bénédiction solennelle de la maison et de la chapelle. L'établissement prit le nom de collège Notre-Dame, qui fut changé plus tard sous la dénomination d'Institution libre de Notre-Dame, pour échapper aux susceptibilités universitaires. Au jour de l'ouverture, le nombre des élèves était très restreint ; la rentrée des vacances de Pâques était faite dans tous les établissements, et l'on se trouvait au dernier trimestre de l'année scolaire. Ce nombre s'accrut peu à peu, malgré l'opposition et les contradictions ; la confiance



des familles s'établit, et ces trois premiers mois préparèrent sérieusement la rentrée d'octobre, qui se présenta sous les plus heureux auspices.

En deux ans la maison, qui fut le berceau de l'œuvre, se trouva trop étroite pour contenir les élèves qui se pressaient dans son enceinte. M. Lecomte, qu'on doit regarder comme le premier fondateur de l'établissement, comprit que le moment était venu d'acquérir un local plus spacieux. La Providence ménagea les circonstances d'une manière si favorable, que le terrain et les maisons de l'ancien couvent des Capucins, fermé depuis plus de soixante ans, se trouvèrent en vente et furent acquis le même jour. Ce vaste local, situé à l'autre extrémité de la Place-Verte et dans un endroit très calme et très bien aéré, convenait admirablement à une Institution de ce genre. Il fut rapidement approprié à sa nouvelle destination, et, le 1<sup>er</sup> janvier 1853, les maîtres et les élèves s'y installèrent, à la grande joie de toutes les familles et de tous les bienfaiteurs. Sans doute les travaux n'étaient pas terminés, et M. Neuwe n'en vit pas l'achèvement. Ils furent continués sous ses successeurs, et ils forment aujourd'hui par leur gracieux ensemble un des plus beaux collèges de la contrée.

## VI

Ces débuts, quelque heureux qu'ils fussent, avaient coûté à M. Neuwe beaucoup de démarches, de soins

et de préoccupations ; et sa santé, qui avait toujours exigé de grands ménagements, avait eu peine à résister à tant de labeurs et de secousses. D'ailleurs, la vie bruyante du collège formait un tel contraste avec le calme de son ancienne existence, qu'il ne pouvait s'y habituer. Il éprouvait souvent de violentes palpitations de cœur, qui mirent plusieurs fois sa vie en danger ; et quand le jour des grandes vacances était venu, il sentait le besoin de faire une excursion plus ou moins lointaine, pour se *rompre la tête*, comme il le disait en son langage naïf.

Cependant il soutint encore le fardeau pendant plus de trois ans, attendant avec patience le jour où l'affaiblissement progressif de toutes ses forces l'obligerait à se démettre de ses importantes fonctions.

Les six années et plus, pendant lesquelles M. Neuwe fut supérieur du collège Notre-Dame, devaient laisser un sillon ineffaçable. L'esprit qu'il y implanta sortait de son cœur, tout rempli de douceur, de bonté et de charité. Il ne s'occupait point des études, si ce n'est pour encourager les élèves au travail par ses exhortations paternelles ; il en laissait tout le soin à son collaborateur, qui avait vu au collège de Tourcoing le modèle d'une institution d'enseignement secondaire. Mais le pieux et zélé supérieur mettait tous ses soins à l'éducation morale et religieuse de ses élèves. Il aurait voulu faire du collège une famille, dans laquelle le sentiment de l'affection mutuelle devait suffire pour retenir tout le monde dans le devoir. La chose était plus facile quand le nombre des élèves

était encore peu considérable ; mais, quand il s'accrut, il fallut prendre des mesures plus sévères, et le bon supérieur souffrait véritablement toutes les fois qu'il était obligé de recourir à la répression.

Ce qui contribua le plus, dans ces commencements si orageux, à concilier au nouvel établissement la confiance des familles, c'était son exquise affabilité dans ses rapports avec les parents.

Je ne sais si l'on vit jamais plus de bienveillance d'un côté, et de l'autre plus de respect et de confiance. Dès qu'on se connaissait, on devenait des amis, associés pour la grande œuvre de l'éducation. C'est ce qui rendait la tâche plus facile et prévenait beaucoup de malentendus.

Cependant, malgré la sollicitude incessante que lui imposait l'administration du collège, l'excellent supérieur se prêtait volontiers aux œuvres de piété et de charité, qui réclamaient son concours. Il s'affilia à la Conférence de Saint-Vincent de Paul, en créant dans le collège une petite Conférence, dans laquelle les jeunes élèves étaient initiés de bonne heure à la pratique de la charité envers les pauvres. En même temps il accepta la direction spirituelle de la Conférence des Dames, qui fut inaugurée le 8 décembre 1854, et plus tard celle de l'Association des Mères Chrétiennes, dont le but éminemment pieux s'allie si parfaitement avec l'éducation des jeunes gens. Deux maisons religieuses, qui furent fondées à cette même époque dans le quartier de la Place-Verte, la maison d'éducation tenue par les Sœurs de la Sagesse, et la

Résidence des RR. Pères Maristes, peuvent également le considérer comme l'un de leurs plus grands bienfaiteurs.

## VII

Au milieu de ces labeurs continuels et malgré le repos des vacances, la maladie de cœur, dont le bon supérieur souffrait depuis longtemps, avait fait de rapides progrès. Il fallut songer à une vie plus calme. Mgr Régnier, à qui il s'en ouvrit en toute simplicité, accepta sa démission de supérieur du collège de Notre-Dame et lui permit de se retirer, au mois d'août 1836. Il demanda une vacance de trois mois, dont il profita pour visiter Rome et les principales villes de l'Italie; et ce qu'il se proposait dans ce saint pèlerinage, ce n'était pas seulement de rétablir ses forces épuisées et de raffermir sa santé, mais surtout de donner un nouvel aliment à sa foi vive et à sa piété.

Au retour, il entra comme aumônier dans l'établissement des Dames Bernardines, connues à Douai sous le nom de Dames de Flines.

Cet établissement avait grandi depuis quelques années, par le zèle et la protection de M. le doyen de Notre-Dame, qui avait jusque là, soit par lui-même, soit par des collègues, rempli le rôle d'aumônier. Mais il était devenu nécessaire qu'il y eût un aumônier en titre, chargé de la direction de cette impor-

tante maison ; car elle comprenait un pensionnat florissant, un nombreux externat et une école normale d'institutrices.

M. Neuwe fut le premier aumônier de cet établissement, et il avait été bien préparé à remplir ce saint ministère. Par sa piété, sa prudence, sa douceur incomparable, il surpassa l'attente des maîtresses et des élèves.

Dans la direction de la communauté, il fit paraître sa science profonde des choses de Dieu et sa longue expérience ; il donnait aux religieuses l'exemple des vertus qu'elles devaient pratiquer. Dans ses instructions, comme dans ses avis particuliers, il montrait cette sagesse supérieure qui marche avec assurance, résout les doutes, éclaircit les difficultés, raffermi les cœurs pusillanimes, calme les âmes troublées et dissipe les illusions de l'esprit tentateur et de l'imagination. Il insistait particulièrement sur la règle de l'obéissance qui est le plus sûr chemin pour parvenir au sommet de la perfection.

Les élèves du pensionnat trouvaient en lui un bon père ; car c'est le titre qui exprime le plus fidèlement le respect, la confiance et l'affection qu'elles ressentaient pour leur vénéré aumônier. Elles aimaient à entendre sa voix si faible, mais si douce et si pénétrante, et, pour n'en perdre aucun son, elles prêtaient l'attention la plus soutenue et la plus silencieuse. Toutefois, l'affection qu'elles ressentaient pour lui ne diminuait en rien dans leur esprit la vénération qui est due au ministre de Jésus-Christ. Ces deux sentiments

se tempéraient mutuellement. Digne autant que bon, l'homme de Dieu conservait toujours sous son aimable affabilité quelque chose de noble et de grave qui inspirait le respect ; et c'est pourquoi jamais sa bonté ne dégénéra en familiarité, ni sa condescendance en faiblesse.

L'école normale des institutrices était aussi l'objet de son zèle le plus constant et le plus dévoué. Les exhortations qu'il leur adressait avaient un caractère bien marqué de force et de persuasion. Il ne les traitait plus comme des enfants, mais comme des maîtresses à qui était réservée une grande mission. Il leur rappelait les règles les plus sûres de la vie chrétienne au milieu des dangers du siècle, et leur recommandait une grande discrétion dans leurs rapports extérieurs ; il n'oubliait pas non plus la discipline des écoles, les réunions dominicales et les autres industries d'un zèle éclairé et prudent.

### VIII

Telles furent les occupations humbles mais fécondes du bon aumônier pendant environ six ans, à part quelques intermittences que les retours soudains de sa maladie intérieure ramenaient à des intervalles plus ou moins prolongés. Mais le lundi de Pâques, 21 avril 1862, après les fatigues du Carême et de la Semaine-Sainte, il sentit que ses forces l'abandonnaient ; et les médecins qui furent consultés déclarè-

rent que, pour combattre un mal si opiniâtre, il fallait un repos absolu. Les ressources de la science devaient être impuissantes, et l'on peut dire qu'à partir de cette époque, le vénéré malade entra dans une agonie qui dura dix-huit mois. Dieu voulait achever dans son fidèle serviteur l'œuvre de perfection qu'il avait poursuivie toute sa vie, en y ajoutant ce nouveau mérite de la patience et de la résignation. Il traçait lui-même le caractère de ces souffrances intolérables, peu de mois avant sa mort : « J'ai passé une bien mauvaise » semaine, les palpitations m'ont ravagé pendant » trente heures... Le bon Dieu me tient à l'épreuve ; » je ne puis qu'adorer sa sainte volonté. »

Les six derniers mois de sa vie furent marqués par un redoublement de souffrances et d'angoisses. Il fut cloué sur son lit de douleur comme sur une croix : il ne pouvait ni se tenir debout, ni rester assis. Cent fois par jour, il restait comme suspendu à la corde qui était attachée au-dessus de son chevet, et ses mains en étaient toutes durcies. Plus de repos pendant le jour, plus de sommeil pendant la nuit. Que les heures semblaient longues, et que la lumière paraissait tardive, après des heures entières passées dans l'insomnie et entrecoupées d'assauts effrayants ! On l'entendait s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié du » pauvre homme ! Cependant, que votre volonté soit » faite ! »

Mais, au milieu des étreintes de la mort, il conservait le calme ; il fut doux dans cette dernière épreuve comme il l'avait été pendant toute sa vie, et la violence du mal ne lui fit jamais perdre sa sérénité.

Ce qui le soutenait dans ce rude combat et lui inspirait des sentiments si élevés au-dessus de la nature, c'était la sainte Eucharistie. Le bon Maître n'abandonnait pas son fidèle serviteur; chaque jour il quittait son tabernacle et il venait, par sa présence adorable, consoler son âme et la fortifier. Comme le pieux malade était pénétré et confondu d'une si grande marque de l'amour divin! « Sans le secours de la » sainte Communion, disait-il avec une noble simplicité, je n'aurais jamais su endurer de si vives » douleurs : j'aurais été tenté de désespoir. »

Pendant le reste de la journée, il s'entretenait avec son Dieu et il aimait à baiser les plaies sacrées de Jésus crucifié! Ou bien il implorait la douce protection de la Vierge immaculée, à qui il s'était consacré dès son enfance.

Ainsi s'achevait dans cette âme prédestinée le travail intérieur d'une haute sanctification. A mesure que la vie allait s'affaiblissant sous les coups répétés d'un mal incurable, il se détachait de plus en plus des choses terrestres et n'aspirait qu'au moment de la délivrance.

Huit jours avant sa mort, et comme s'il en avait eu le secret pressentiment, il annonça que ses vœux allaient être exaucés et qu'il espérait célébrer la fête de la Toussaint avec les anges et les saints dans le ciel. Il avait reçu les derniers Sacrements, il était prêt et n'attendait plus que l'heure marquée par la volonté divine, désirant d'être, comme son bon Maître, obéissant jusqu'à la mort.



Quand il sentit que le terme approchait, il fit ses derniers adieux à son frère, à ses amis et à la communauté, qui l'avait soigné avec tant de dévouement. C'était le mercredi 28 octobre ; cependant, le lendemain jeudi, il eut encore le bonheur de communier une dernière fois en viatique. Le soir, vers neuf heures, il entra dans une douce agonie, et le vendredi 30 octobre 1863, à midi et demi, sa belle âme se détacha du corps et s'envola dans le sein du Seigneur. Il était âgé de cinquante-trois ans et deux mois.

La nouvelle de sa mort se répandit rapidement dans la ville de Douai et, de proche en proche, jusqu'aux extrémités du diocèse. Partout elle excita de profonds et sincères regrets. Mais toutes les voix furent unanimes pour proclamer la sainteté de sa vie et l'admirable résignation de sa mort.

J. LASNE,

ARCHIPRÊTRE DE SAINT-AURICE, LILLE



Quand il sentit que la femme approchait, il fit les derniers efforts à son bras, à ses mains et à sa robe. C'était le mercredi 22 octobre, cependant, le lendemain jeudi, il fut encore le bonheur de commuer un dévotion fort en vaine. Le son, vers midi, les, il entra dans une douce agonie, et le vendredi 24 octobre 1883, à midi et demi, sa belle âme se fit lacher du corps et s'enleva dans les bras du Seigneur. Il était âgé de cinquante-trois ans et deux mois.

La nouvelle de sa mort se répandit rapidement dans la ville de Boston et, de proche en proche, jusqu'aux extrémités du diocèse. Partout elle excita de profondes et sincères regrets. Mais toutes les voix furent unanimes pour recommander la sainte âme de sa vie et d'offrir sa rédemption de sa mort.

J. LABRE



# L'ABBÉ CAMBIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

## I

Désiré-Edouard-Joseph Cambier naquit à Lille le 22 janvier 1826. Il perdit son père, ancien officier des armées de l'Empire en 1835, n'ayant encore que neuf ans. Son éducation fut donc faite presque tout entière par sa mère, femme d'une remarquable énergie et d'une piété profonde, dont le vœu le plus cher, conforme à celui de son mari mourant, était de voir un jour leur unique enfant embrasser l'état ecclésiastique.

Après avoir fait ses premières études dans une petite pension de la ville, le jeune Désiré entra en troisième au collège communal de Lille. Il y obtint de brillants succès. Mais bientôt, la pensée du sacerdoce qu'il avait eue très vive dans son enfance, surtout à partir de sa première communion, se voila dans son esprit, et fit place à d'autres préoccupations. Pendant son année de philosophie, notre écolier avait renoncé

au Séminaire et était décidé à se présenter à l'Ecole Normale, pour suivre la carrière de l'enseignement. Afin de s'y préparer, il vint à Paris au commencement de l'année scolaire 1846-1847, suivit d'abord pendant un an les cours de rhétorique du Lycée Charlemagne sous la direction du savant M. Berger, puis pendant une autre année les conférences de Sainte-Barbe, et fut admis à l'Ecole Normale, dans la section des lettres, au mois d'octobre 1848.

Il s'y distingua bientôt par des aptitudes littéraires et philosophiques peu communes. Un style à la fois ferme et brillant, joint à une puissance d'analyse et à une finesse de critique dont ses maîtres, MM. Jules Simon et Emile Saisset, firent plus d'une fois l'éloge : telles étaient les qualités dominantes de son talent. Un goût très vif pour l'antiquité classique, grecque et latine, l'avait familiarisé avec les chefs-d'œuvre des anciens, et il portait jusqu'à la perfection l'art d'écrire en latin, soit en prose, soit en vers. Ce goût le suivit jusque dans les vicissitudes les plus agitées des derniers temps de sa vie, et il ne cessa jamais d'écrire avec une pureté remarquable la belle langue de Cicéron, de Virgile et d'Horace. C'était pour la philosophie cependant qu'il se sentait un attrait décidé, et ses camarades se rappellent la mention très flatteuse qu'obtint un jour de M. Vacherot un travail de notre ami, sur Platon et sur Malebranche.

Aussi, après avoir été reçu licencié ès-lettres, à la fin de sa première année (juillet 1849), et conquis par là le droit de choisir la branche spéciale d'enseigne-

ment à laquelle il désirait se vouer, il obtint sans peine du directeur de l'École, M. Dubois, qui avait pour le talent et pour le caractère de Cambier la plus vive estime, l'autorisation d'entrer dans la section de philosophie.

Ce qui manquait le plus à cette époque à notre condisciple, et ce qu'il acquit depuis, mais seulement au prix des plus vigoureux et des plus persévérants efforts, c'était la facilité de la parole. Une conception ardente, des idées très nettes, des sentiments très généreux et très chauds ne trouvaient sur ses lèvres qu'une expression pénible, saccadée, hésitante. Plus tard il sut triompher de ces difficultés. On sentait toujours, il est vrai, dans sa parole, une sorte de lutte entre la pensée vivement saisie et l'expression parfois rebelle à la suivre. Mais cette lutte, au lieu d'être fatigante pour les auditeurs, donnait à sa parole beaucoup de relief, d'originalité et de vie.

La pensée du sacerdoce semblait avoir pour toujours quitté Cambier au seuil du collège. Il ne se doutait guère qu'il l'allait retrouver derrière les murs de l'École Normale.

Un critique éminent, en rendant compte du livre d'un de nos anciens camarades <sup>(1)</sup>, traçait naguères, de l'état des esprits à l'École pendant les années 1848 et 1849, un tableau plein de vérité et de mouvement. Notre promotion, plus ancienne d'un an que celle dont

(1) Sainte-Beuve, article du *Constitutionnel* sur l'*Histoire de la Littérature anglaise* de M. Taine, mai 1864.

Cambier faisait partie, avait vu de près toutes les scènes dont Paris avait été le théâtre depuis le mois de février jusqu'au mois de juin 1848. Plus d'une fois même elle avait été mêlée à quelques-uns des épisodes les plus émouvants de cette époque si agitée. On se représente aisément l'effet d'une vie si nouvelle sur des jeunes gens de vingt ans, arrachés tout d'un coup aux études les plus paisibles pour devenir des soldats improvisés, quittant Démosthène et Eschyle pour le fusil de munition, partageant pendant trois mois avec les élèves des Ecoles Polytechnique et Saint-Cyr le service militaire de la ville de Paris, et prenant l'intérêt le plus vif à toutes ces luttes d'idées et de systèmes qui passionnèrent alors tant d'esprits.

Les questions religieuses, on le pense bien, n'avaient pas la dernière place dans ces discussions qui, commencées le soir, à la veillée, autour du poêle de la salle d'études, se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit, en dépit des réprimandes réitérées des maîtres surveillants, et des *chut* désespérés des camarades dont ces interminables controverses troublaient le sommeil.

Du reste, la vivacité des querelles dogmatiques n'altéra jamais entre nous la plus cordiale et la plus sincère fraternité, et je crois pouvoir affirmer que dans aucune autre promotion les relations entre camarades n'ont été plus fortes et plus durables.

Pour ceux qui avaient salué dans la Révolution de Février la rénovation de toutes choses, et comme la palingénésie de tout l'ordre social, l'Eglise catholique

ne trouvait pas plus grâce que ces formes de gouvernement emportées si loin dans une tempête de vingt-quatre heures. Que d'accusations portées contre elle ! Que de thèses passionnées contre ses dogmes, son histoire, sa hiérarchie, sa discipline ! Quelle promptitude à la condamner et à la déclarer déchue du droit de gouverner les âmes !

Mais si l'attaque était vive, la défense ne l'était pas moins. Les catholiques n'avaient pas l'avantage du nombre. Ils sentirent bientôt le besoin de se rapprocher et de se concerter pour défendre le plus honorablement possible le drapeau commun. Nous examinâmes ensemble les objections qui présentaient le plus de difficultés. Pour les résoudre, nous cherchions des textes dans la Bible et dans les Pères, des arguments dans les philosophes et les théologiens. Quand notre inexpérience se trouvait trop embarrassée, nous recourions à notre cher aumônier, l'abbé Gratry <sup>(1)</sup>, déjà la lumière et la force de tous les jeunes gens qui voulaient concilier la science avec la foi, et marcher avec leur siècle en demeurant humblement soumis à l'Eglise de tous les siècles.

Je vois encore d'ici cette grande chambre du palais du Luxembourg, où l'abbé Gratry, chargé du service de l'ancienne chapelle de la Chambre des Pairs en même temps que de l'aumônerie de l'Ecole, nous recevait habituellement le jeudi. Il préparait dès cette

(1) Né à Lille en 1805, membre de l'Académie française, mort à Montreux (Suisse) en 1872.

époque les matériaux de ce beau livre sur la connaissance de Dieu qui, couronné quelques années plus tard par l'Académie française, a été justement placé par l'opinion publique au nombre des grands monuments de la philosophie chrétienne.

Nous lui faisons part de nos luttes, nous lui soumettions les difficultés dont notre ignorance théologique nous rendait incapables de triompher seuls; nous recourions à ses conseils pour les lectures qu'il était opportun de faire. Bref, il était vraiment le général de ce petit bataillon de catholiques appelé à descendre tous les jours sur le terrain des discussions religieuses, attaqué souvent de tous les côtés à la fois, obligé de faire front de toutes parts et de se multiplier pour suffire à tout.

Nous recrutâmes bientôt dans la promotion qui nous suivit de vaillants auxiliaires, et pour ne pas citer d'autres noms, honorablement connus depuis par leurs talents et leurs services universitaires, Cambier fut un de nos meilleurs soldats. S'il laissait à d'autres, pour la raison indiquée plus haut, les hasards de la parole, il excellait à fournir à ses amis les armes les mieux trempées. Saisir le côté faible des objections, montrer par quelle méthode on pouvait pousser les adversaires, chercher avec un merveilleux instinct et trouver avec un rare bonheur les textes de l'Écriture ou des Pères les plus propres à rétablir dans son intégrité cette doctrine que les préjugés passionnés de nos camarades tendaient perpétuellement à défigurer: tel était son rôle dans notre vie militante, et il s'en



acquittait avec un zèle, un désintéressement et un oubli de lui-même qui trahissaient une âme uniquement préoccupée des intérêts de la vérité.

Tout ce travail, fécondé par la grâce de Dieu, ne devait pas tarder à porter ses fruits. Comme plusieurs de ceux qui composaient ce petit groupe, Cambier se sentait pour l'enseignement une vocation très décidée. Reçu bachelier ès-sciences au commencement de sa troisième année d'école, il réunissait toutes les conditions exigées par les règlements pour se préparer à l'agrégation spéciale de philosophie. Au mois de mai 1851, il fut envoyé, suivant l'usage, faire essai du professorat dans un des lycées de Paris, et chargé de suppléer pendant quelques semaines M. Vallette, professeur au lycée Louis-le-Grand.

La partie du programme qu'il avait à développer devant son jeune auditoire était la théodicée. On peut juger, par les extraits suivants de sa correspondance, des dispositions avec lesquelles il abordait sa mission. Il écrivait le 11 avril 1851 à un de nous :

« Il m'est doux de penser que c'est par cette science divine de la théodicée, et avec le mois de mai, que j'inaugurerai mon enseignement. Puisse Dieu bénir ces prémices qui lui seront consacrées, et me faire la grâce de parler dignement de Lui ! Puisse la sainte Vierge Marie m'assister de sa protection dans cette difficile tâche que j'entreprends sous ses auspices ! Oh ! que n'ai-je la foi vive et l'ardente charité des saints pour faire croire et aimer Dieu comme il mérite de l'être, par ces jeunes âmes qui passeront un instant par mon enseignement ! Que ne puis-je leur donner autre chose que

de vaines formules et des arguments scientifiques qui dessèchent le cœur et convainquent rarement l'esprit ! Que n'ai-je en moi l'abondance de la grâce pour la répandre au dehors, et faire parler en moi l'Esprit-Saint à la place de ce faible et novice professeur qui n'a pas reçu de la nature, tant s'en faut, le don d'éloquence. Aussi sera-ce surtout par la prière que je me préparerai à cette difficile épreuve. Tu prieras avec moi, mon cher ami, afin que Dieu me donne cette grâce de la parole qui touche et pénètre les cœurs, et leur communique cet amour de la vérité qui est la vie de l'âme. »

L'épreuve imposée à notre ami avait réussi beaucoup mieux qu'il ne l'avait espéré. Il dut même, sur la demande des élèves, prolonger son enseignement de quinze jours pour avoir le temps d'achever la théodicée. Ce succès inespéré redoubla son ardeur, et il vit plus que jamais dans l'enseignement un véritable apostolat.

Depuis un an déjà, Cambier et ses amis avaient pris en commun une résolution qui devait rapidement conduire quelques-uns d'entre eux au sacerdoce. Au moment cependant où ils la prenaient, ni leurs pensées ni leurs désirs ne se portaient au delà d'une vie laïque, mais aussi sérieuse, aussi réglée, aussi dévouée pour ainsi dire que le sacerdoce lui-même. Le jour de l'Ascension 1850, le 9 mai, après avoir longtemps mûri ce dessein dans la prière, nous allions annoncer à notre père spirituel, l'abbé Gratry, la ferme intention où nous étions de demeurer libres des liens du mariage, et tout en remplissant nos fonctions de professeurs dans les divers lieux où la

Providence nous enverrait, de ne jamais cesser de travailler ensemble pour la défense de la vérité et de la religion.

Cette nouvelle combla de joie notre cher aumônier. Elle venait le confirmer dans un dessein qu'il avait aussi longtemps porté devant Dieu, dont il avait déjà entretenu quelques amis intimes, et au sujet duquel il avait reçu les plus précieux encouragements. Lui-même nous en fit la confidence lorsque, quelques mois après, notre résolution primitive se fut modifiée sous l'action de la grâce de Dieu, et que nous nous fûmes décidés à quitter le monde pour nous préparer au sacerdoce. Il s'agissait d'unir, par les liens d'une vie commune, quelques prêtres qui se dévoueraient ensemble à défendre la religion et l'Eglise; qui feraient effort pour porter dans toutes les directions de l'esprit humain la lumière de l'Évangile; qui associeraient leurs prières et leurs études, leurs travaux écrits et leur parole, pour opposer aux envahissements de la science fausse et impie une apologie de la foi capable de défier la critique des adversaires, et en même temps d'avancer chez les chrétiens l'œuvre du règne de Dieu.

J'ai dit ailleurs comment ces pensées, longtemps méditées et mûries dans le secret des communications intimes, furent le germe de cette restauration de l'Oratoire à laquelle, un des premiers, Cambier était destiné à consacrer ses efforts. Mais au moment où il quittait l'École Normale (sept. 1851), les hommes auxquels Dieu devait confier les commencements de cet

œuvre n'étaient pas encore prêts. On dut s'ajourner à un an, et, pour perdre le moins de temps possible, Cambier se décida à ne point occuper la chaire de philosophie qui lui était offerte. Mgr Dupanloup, instruit de toutes les pensées qui devaient bientôt aboutir au rétablissement de l'Oratoire, voulut les seconder avec sa générosité accoutumée. L'abbé Gratry venait de quitter l'aumônerie de l'École Normale : Mgr Dupanloup lui offrit les lettres de vicaire général d'Orléans et l'invita à venir résider à l'Evêché. Il mettait en même temps à la disposition de notre ami Cambier une cellule de son Grand-Séminaire et prenait à sa charge tous les frais de son entretien.

## II

Cette année passée au Séminaire d'Orléans (1851-1852) fut assurément une des plus fécondes et des plus heureuses de la vie de notre ami ; et je trouve dans sa correspondance d'alors des souvenirs précieux de son séjour dans cette sainte Maison, avec la trace visible des grâces nombreuses qu'il y reçut.

Les débuts dans la vie du Séminaire furent un peu pénibles à notre ami. Habitué à ces longues heures d'étude à la faveur desquelles nous pouvions, à l'École Normale, entreprendre et exécuter d'importants travaux, il éprouva quelques difficultés à concilier le goût si vif dont il était rempli pour la théologie, avec ce morcellement du temps et cette multiplicité des

exercices qu'imposent les règles du Séminaire. Mais ce qui était obstacle et gêne pour son intelligence devint bien vite une occasion d'efforts et de mérite pour sa volonté ; d'ailleurs sa foi si vive, sa piété si tendre, trouvaient dans ces mêmes exercices du Séminaire un aliment continu. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que ses supérieurs l'invitèrent à prendre l'habit ecclésiastique, et le 22 novembre 1851, le lendemain de cette belle fête de la Présentation où il avait revêtu la soutane, il m'écrivait : « C'est hier que j'ai dépouillé sans retour l'habit du » siècle pour revêtir les saintes livrées de Jésus- » Christ. Sainte robe ! Je l'aime maintenant autant » qu'elle m'avait répugné autrefois, et peut-être il » n'y a pas longtemps encore. On se sent élevé, » agrandi sous ce vêtement sacerdotal. Mais aussi » que cet habit est lourd à porter ! Quels devoirs il » impose ! Redoublons de prières, afin que s'accom- » plisse en moi le changement intérieur dont ce » changement extérieur doit être le signe, afin que je » revête avec cet habit l'homme du dedans, l'homme » nouveau, Jésus-Christ, comme le dit l'Apôtre : *In- » duite novum hominem. Induimini Jesum-Christum.* »

Quelque temps après, c'est la douce et splendide nuit de Noël dont il raconte avec enthousiasme les ineffables joies. Il a entendu à cette occasion le Père de Ravignan prêcher à la cathédrale d'Orléans, et il analyse à son correspondant un magnifique sermon du grand orateur sur la divinité de Jésus-Christ.

Bientôt on l'agrége au catéchisme de persévérance

de la cathédrale ; grande joie pour lui ; car il va pouvoir annoncer la parole sainte, et commencer aussi son rôle d'apôtre. Enfin, le temps marche, l'époque de l'ordination d'été arrive ; et l'abbé Cambier reçoit de ses supérieurs l'invitation de se préparer à la tonsure cléricale. La retraite commence. Les jeunes séminaristes sont réunis plusieurs fois par jour, et les vénérables directeurs du Séminaire leur exposent tour à tour les prérogatives, mais aussi les obligations attachées aux différents ordres de la sainte hiérarchie ; mais quelle joie pour notre ami ! L'évêque d'Orléans a voulu prendre sa part de ce travail de préparation. Il vient au Séminaire, au milieu de ses chers lévites ; il leur commente l'admirable livre du Pontifical. C'est cette parole simple, ferme, grande, que le monde a tant de fois entendue et admirée et qui restera dans l'histoire de l'Eglise un des plus beaux exemples de la parole épiscopale.

Deux jours après, il revient encore sur ces sentiments dont son cœur déborde. Je consigne d'autant plus volontiers ce nouveau fragment du journal intime de notre ami, qu'il me permet de recueillir et d'arracher à l'oubli une admirable parole de l'évêque d'Orléans.

« Depuis hier, les grâces que le Seigneur m'a faites dans cette grande solennité n'ont fait qu'augmenter. Je ne me sens plus vivre dans ce monde-ci : *conversatio in cœlis est*. C'est une joie, une paix, un bonheur impossibles à rendre. Le sacerdoce surtout m'apparaît de plus en plus dans toute sa grandeur... Je le vois croître devant moi... Ce matin, au

catéchisme, j'ai pu parler de sa dignité ; l'émotion étouffait ma voix. La vue seule des nouveaux prêtres me transporte. Depuis hier, je puis dire que je n'ai pas perdu un seul instant peut-être la présence de Dieu. C'est comme s'il tenait sa main étendue sur ma tête à la place où il a déposé sa couronne royale. Je sens surtout un grand sentiment de force, de gravité, cette vieillesse dont on nous parlait si éloquemment hier. Que ne puis-je rapporter tout entière cette admirable allocution de l'évêque d'Orléans... je n'en citerai qu'un mot sublime. Monseigneur fait une allusion aux paroles du pontifical de l'ordination, où il est dit des prêtres qu'ils doivent être les anciens du peuple : *quod senes populi sint*, souhaitait à ces jeunes prêtres qu'il venait d'ordonner, la gravité de la vieillesse par opposition à la puérité du monde. Oui, disait-il, *parce qu'il y a dans le monde des enfants de cent ans qui périssent, il faut qu'il y ait des vieillards de vingt-quatre ans qui les sauvent !* »

Pendant le cours de cette année, l'Oratoire de France fut rétabli. L'abbé Cambier s'empressa d'y entrer et vint à Paris pour terminer sa théologie sous la direction des PP. Gratry et de Valroger. Le 2 juin 1855, il reçut l'onction sacerdotale à Notre-Dame, des mains de Mgr Sibour.

Quelque temps après, le Père Cambier retournait pour quelques jours à Lille, et il écrivait à un de nous :

« Je suis allé ce matin (10 juillet) dire la messe à Notre-Dame-de-la-Treille avec un bonheur et une douce émotion qui me rappelèrent celles de ma première messe. Je portai là tout l'Oratoire, mais vous surtout. Oh ! que de charmes à l'autel au pied duquel on a prié vingt ans ; où ma tante et ma

mère ont tant prié pour moi ; où j'ai reçu tant de grâces : là, à côté, j'ai fait ma première communion ; plus loin, je fus baptisé ; je revoyais le confessionnal où j'avais tant de fois été réconcilié, et je m'étonnais de marcher au milieu de ces lieux et de monter à cet autel revêtu maintenant des insignes du sacerdoce. Oh ! c'est alors qu'on comprend l'action de grâces et que le cœur s'épanche de reconnaissance pour un si grand bienfait. O chers amis, nous ne le remercions pas assez de nous avoir faits prêtres. »

Je trouve encore dans des lettres de la même époque adressées à un de ses anciens condisciples du Grand-Séminaire d'Orléans qui se préparait à recevoir lui-même le sacerdoce, l'expression des sentiments dont son cœur était rempli.

« Pensez à moi, écrivait-il le 23 décembre 1855. Pensez à moi au saint Sacrifice, que vos mains, fraîches encore de l'onction sacerdotale, vont offrir en ces jours. Demandez à Notre-Seigneur le rajeunissement de mon sacerdoce, et que le vôtre ne vieillisse jamais ! Que tous les jours le saint autel fasse vos délices ! Que vous y trouviez les consolations ou les croix, selon qu'il plaira à Dieu de vous donner les unes ou les autres, et selon que vos forces le pourront porter : mais que vous y trouviez la grâce et la vie toujours plus abondantes ! Vous avez entre les mains un trésor que rien ne vous peut ravir. Que font après cela, quand on a eu le bonheur de célébrer la sainte messe, les contrariétés de la vie, les mécomptes, les ennuis, les humiliations, la pauvreté, la persécution même et la mort, s'il le fallait ? Oh ! tout cela, ce sont autant de gouttes du sang précieux de Jésus-Christ qu'on savoure à loisir après l'avoir pris : *Heureux qui n'épuise pas tout le calice à l'autel !* »



Le temps allait bientôt venir où ces belles paroles devaient se réaliser d'une manière très directe pour celui à qui Dieu les avait inspirées.

Deux ans après son ordination, l'abbé Cambier fut chargé de professer le dogme chez les Oratoriens de Paris. En 1858, il partit pour Rome où il fit un séjour de dix mois.

Là, au contact de cette poussière sacrée, arrosée pendant des siècles du sang des martyrs, en présence du Colysée et des Catacombes, à cette confession de saint Pierre qui est comme le cœur de l'Eglise catholique, la pensée de se consacrer aux missions chez les infidèles se présenta avec force à notre ami. Elle réveillait en lui d'anciennes aspirations et peut-être la forme primitive sous laquelle s'était offerte à lui, dans ses jeunes années, la vocation sacerdotale. C'est alors qu'il se lia d'amitié avec un jeune diacre de Saint-Sulpice, M. l'abbé Gennevoise, originaire comme lui du diocèse de Cambrai et de la ville de Lille, lequel était fermement résolu à entrer au Séminaire des Missions Etrangères. Quand ils quittèrent Rome tous deux, leur parti était pris, et après un voyage à Jérusalem, ils entrèrent ensemble au Séminaire de la rue du Bac (novembre 1869). Ici commence la dernière et courte phase de la vie de notre ancien condisciple.

### III

Après avoir achevé le temps de leur noviciat, M. Cambier et son ami firent leurs adieux à leur fa-

mille <sup>(1)</sup> et partirent pour la Chine, en compagnie de quatre autres missionnaires. Ils quittèrent Paris au mois de mars 1862, et allèrent s'embarquer à Londres sur un navire de commerce qui devait les conduire à Hong-Kong. Leur voyage, commencé le 31 mars, s'était effectué dans les conditions les plus favorables, et les passagers en étaient à calculer, non plus les mois et les semaines, mais les jours, avant d'arriver au terme de leur longue navigation, lorsque tout d'un coup éclata sur eux le plus affreux désastre. Je laisse le Père Cambier raconter lui-même ces débuts si tragiques de son apostolat.

« Le 13 juillet, nous traversions le détroit de la Sonde; le 17, nous entrâmes dans les mers de la Chine; le 24, nous

(1) M. Cambier alla visiter en particulier M<sup>re</sup> Drumont, qui était sa tante. Il y rencontra Edouard, qui est aujourd'hui l'auteur de *la France Juive* et de *la Fin d'un Monde*. Le célèbre pamphlétaire a raconté quelque part cette visite : « Je me vois encore, écrit-il, gamin au sarcasme imbécile, collégien gâté par les livres innombrables dévorés à tort et à travers, dans les bibliothèques, entre deux classes, sur les quais, partout; je me vois raillant cet apôtre et envoyant quelque objection inepte à ce héros, qui, sur le seuil, me répéta de sa voix grave et avec son sourire paisible qu'il prierait pour moi là-bas... Peut-être, au moment de sa mort, dans ce regard d'ensemble sur les jours écoulés, entrevit-il une seconde, dans un coin du bruyant Paris, une maison où le rire avait accueilli son départ; peut-être se rappela-t-il alors la promesse qu'il avait faite !... »

Peut-être aussi M. Drumont doit-il son retour au bien à la prière de son héroïque cousin ? En tout cas, il aime à rappeler souvent son vénéré souvenir. Cf. *La Fin d'un Monde*, p. 334.

n'étions plus qu'à trois journées de Hong-Kong, et déjà nous préparions le débarquement.

» Il était environ neuf heures du soir. Retirés dans nos cabines, nous nous disposions au repos, quand tout à coup retentit un cri d'effroi : Le feu est au navire, le feu est aux poudres !

» Chacun aussitôt de sortir comme il est et de s'élancer sur le pont. L'énorme chargement de poudre que nous avions pris dans la Tamise pouvait augmenter le péril. Aussi commençâmes-nous par nous préparer à la mort, en nous donnant l'absolution.

» La fumée cependant paraissait venir de l'arrière, c'est-à-dire d'assez loin des poudres. Le salut n'était pas impossible... Mais déjà parmi l'équipage, la panique est générale. Les barques sont lancées à la mer, avec tant de violence que sur trois, une éclate en morceaux, une autre fait eau ; la troisième plus solide résiste. On s'y précipite en désordre ; il nous faut suivre le mouvement sous peine d'être laissés à bord.

» On jette un sac de biscuit qui s'avarie en tombant. Un panier de bière et de vin accompagne le capitaine ; l'eau manquait. C'était avec ces faibles provisions que trente hommes s'abandonnaient à la mer, à deux cents lieues de toute terre habitable, déplorable imprudence qui nous faisait fuir un péril encore douteux, pour courir à une mort presque certaine.

» Notre unique chance de salut était le retard de l'explosion, et la lenteur de l'incendie qui eût permis aux embarcations de compléter leurs provisions à la faveur du jour. Aussi les barques demeurèrent toute la nuit en vue du bâtiment. Quelle nuit fut celle-là ! Quelle anxiété et quel soulagement aussi, lorsque les premières lueurs du jour nous montrèrent le navire encore intact, laissant échapper la fumée par les fenêtres de l'arrière ! Hélas ! nous regrettâmes alors de n'avoir

pas agi la veille avec plus de vigueur pour arrêter le feu dans son principe. Maintenant c'était trop tard, tout ce que l'on pouvait faire était de glaner encore quelques provisions sur ce navire en feu. L'une des barques envoyées dans ce but avec quelques hommes de bonne volonté nous revint bientôt apportant des fruits, des canards, du lard cru, ration des matelots, mais seulement un baquet d'eau douce pour chaque canot. On n'avait pu prendre davantage. Le feu qui consumait déjà tout l'arrière, interdisait l'accès des magasins.

» Nous pouvions maintenant nous mettre en route, mais le capitaine voulut attendre l'issue du sinistre. Les barques demeurèrent donc encore une fois en vue du navire à une distance de trois à quatre milles. De là nous assistions, tristes et mornes, au progrès de l'incendie. Il gagnait lentement de l'arrière au centre, enveloppait sur son passage les mâts, les haubans et les voiles. A midi la fumée parut le long du grand mât ; les poudres étaient au pied. Enfin, vers trois heures, un jet de lumière éclata soudain, puis une détonation terrible et le navire disparut dans la fumée. Lorsque le nuage se fut dissipé, on ne vit plus rien que la mer. Là s'étaient abîmés, avec bien d'autres richesses, tant d'objets dont j'allais doter ma mission ; vases sacrés, ornements précieux, provisions de toute sorte ; ma belle bibliothèque, mes collections de Rome et de Terre-Sainte qui m'avaient coûté tant de peines, mes souvenirs, mes manuscrits qu'aucune compensation ne me rendra ; tout ce que depuis vingt ans, et en ces derniers mois surtout, j'avais pu réunir ; tout ce que je possédais au monde : de tout cela je conservais à peine quelques vêtements pour me couvrir. Mais quelque chose de plus précieux que tout me restait encore, c'était la vie : je fis à Dieu le sacrifice du reste, et je remis ce précieux bien entre ses mains pour qu'il le gardât.

» Nous courions en effet à de nouveaux dangers non moins

grands que le péril auquel nous venions d'échapper. Deux petits canots que la moindre tempête pouvait renverser, portaient l'équipage et les passagers. L'un monté par le second du bord et neuf matelots, faisait tellement eau que deux hommes étaient occupés sans cesse à le vider ; l'autre, plus fort mais non plus grand, renfermait les huit passagers, le capitaine et onze marins. Entassés à vingt dans cette étroite embarcation, nous ne pouvions nous asseoir ni nous coucher tout à fait. Par comble de malheur la mer était houleuse au moment de l'explosion, il était impossible de se mettre en route ; la nuit fut affreuse, le vent soufflait avec violence, la pluie qui tombait par torrents ajoutait encore à l'épaisseur des ténèbres, les vagues soulevées venaient à chaque instant se déverser dans la barque, nous étions couchés dans l'eau, plus d'une fois on se crut perdu, et ce fut à grand'peine que les rameurs parvinrent à maintenir, au milieu de la tourmente, la nacelle en équilibre. »

Il est impossible de décrire les souffrances de nos missionnaires sur ce frêle esquif. Le soleil était brûlant, les vivres diminuaient, la ration d'eau n'atteignait qu'un quart de verre par jour. Les matelots étaient exaspérés par le malheur, et la terre ne se montrait pas. Le salut arriva au moment où tout semblait perdu...

« C'était le mercredi 30, au soir d'une accablante journée. On avait déclaré qu'il restait à peine deux bouteilles d'eau douce pour le lendemain. Aucun souffle ne poussait la nacelle, le gouvernail était abandonné. Etendus au fond de la barque, le capitaine et l'équipage dormaient, épuisés de fatigues ; nous en fimes autant, et il se fit une sorte de silence, précurseur de la mort. Je me réveille en sursaut, j'ai senti

toute l'étendue du danger que nous courons. — *Aux rames! aux rames! ou nous sommes perdus.* — Nous offrons de ramer à nous six et de trouver la terre. Nous avons invoqué ensemble l'Etoile des mers et réclamé sa protection. Bientôt notre parole et notre exemple ont ranimé les courages; on organise les bancs de rameurs, l'équipage paraît tout changé. Le jeudi matin, n'espérant plus trouver Haïnan, on prend un parti énergique: c'est d'aller droit sur la côte de Chine dont nous ne sommes éloignés que de deux ou trois journées. Mais déjà cette résolution est inutile: vers midi on voit poindre à l'occident comme un nuage, et ce nuage s'allonge et devient un pic, c'est la terre. Cette fois nul n'en veut plus douter, on fait force de rames dans la direction de la terre; le vent et le courant nous contrarient jusqu'au soir, mais la nuit une brise favorable vient enfler nos voiles, et le 1<sup>er</sup> août au matin, les rayons du soleil levant éclairaient devant nous la montagne et les barques nombreuses qui couvraient la mer.

» La vue des barques ne fut pas précisément ce qui rassura nos hommes. Déjà sur le grand navire ils avaient une peur exagérée des pirates, et l'île d'Haïnan était renommée pour en avoir. Quant à nous, voyant dans tout ce qui se passait la main de Dieu qui voulait nous sauver, nous ne partagions pas leurs craintes. On chercha toutefois à passer au large, mais les barques accouraient de toutes parts comme pour nous cerner. Il est vrai que ces étranges pirates, après avoir satisfait leur curiosité, s'éloignaient. On commença dès lors à se rassurer; même une des barques s'étant approchée d'assez près, notre capitaine s'enhardit jusqu'à lui demander de l'eau. Ces braves gens aussitôt de mettre dehors leurs tonneaux et leurs cruches, nous de tendre à l'envi nos mains, nos chapeaux, nos mouchoirs, c'était une scène indescrivable. Nos Chinois se pâmaient de rire, et plus notre avidité était grande, plus ils redoublaient leurs libéralités. Ils nous laissèrent en-

fin bien pourvus d'eau, mais comme nous prenions la direction du pic, ils nous dissuadèrent, et nous offrirent de nous remorquer jusqu'à leur rivage. L'offre fut acceptée, même nous montâmes à plusieurs sur leur bord, et je me vis alors pour la première fois face à face avec des Chinois. C'étaient de braves pêcheurs qui paraissaient tout heureux de nous rendre service. Nous eûmes bientôt par signes communiqué nos nouvelles. Nous comprimes que la montagne était un poste de pirates, et eux que nous étions de pauvres naufragés, depuis huit jours presque sans vivres. Ils nous offrirent alors du riz et leur poisson, qui furent mangés de grand cœur. »

Enfin les missionnaires arrivèrent à Hoéï, puis à Macao. Ils étaient exténués de fatigue et de faim. « Affublé pour ma part d'un mauvais paletot, dit M. Cambier, nu-pieds et presque sans chapeau, je ressemblais plus à je ne sais quel pirate qu'à un missionnaire catholique. »

A peine remis de ces terribles émotions, l'abbé Cambier fut dirigé par ses supérieurs vers la mission du Su-Tchuen Oriental, où il arriva après une navigation de trois mois, sur les grands fleuves de la Chine.

Il évangélisait depuis quelque temps déjà le district de Loungmên tan, dans le département de Tchông-Kin, lorsqu'un nouvel accident vint éprouver sa patience et arrêter l'exercice de son zèle. Mordu à une jambe par un chien malfaisant, il dut garder la chambre pendant près de trois mois. L'art et les remèdes des médecins chinois étant absolument impuissants à fermer la plaie dont le caractère devenait dangereux,

le vicaire apostolique de Su-Tchuen, Mgr Desflèches, l'emmena avec lui à Shang-Haï, d'où il gagna la procure de Hong-Kong. Malgré les soins des médecins européens, il souffrit longtemps encore de sa blessure. Il dut renoncer à retourner au Su-Tchuen et fut agrégé à la mission de Canton, où il eut la consolation de retrouver après un an d'absence son ami et compagnon de voyage, l'abbé Gennevoise.

Pendant qu'il était retenu captif sur une chaise longue, il lisait, travaillait, composait.

C'est probablement de cette époque que datent plusieurs travaux dont les manuscrits m'ont été envoyés après sa mort, et entre autres des recherches sur la chronologie chinoise, un abrégé de l'Histoire-Sainte, et une exposition en latin de la doctrine chrétienne à l'usage des catéchumènes. Je regrette de ne pouvoir faire connaître autrement que par cette mention si sèche ce dernier écrit, véritable chef-d'œuvre de composition et de style, où toutes les vérités de la foi sont expliquées avec la précision la plus théologique dans une langue dont l'ampleur et la pureté rappellent les belles pages de notre Thomassin (1).

(1) *Brevis explanatio doctrinæ Christianæ ad Catechumenos.* — Voici quelques lignes de l'avant-propos... *Relictis minoris momenti questionibus, et iis quæ ad historiam pertinent summatim attactis, in id præsertim incubui ut intima dogmatum natura, ratio mutuusque connexus iis qui jam per partes didicerint clarior ac splendidior evaderet, nec putavi tam egregiæ materiæ aliquam saltem sermonis majestatem posse detrahi; sed in primis, ut decebat, verborum proprietatem, perspicuitatem necnon et sobrietatem persequutus sum, et utinam semper sim assecutus!*



Vers la fin de l'année 1864, l'abbé Cambier fut désigné pour aller administrer la chrétienté de Laô-Tchang, au nord de la province de Canton. Il avait sous sa juridiction la grande ville de Chaô-Tcheou, située au point de jonction des deux bras du fleuve Pe-Kiang, et comptant plus d'un million d'habitants, parmi lesquels il n'y avait pas un seul chrétien. Il était installé depuis quelques mois à peine dans ce poste où il y avait tant à faire pour son zèle, lorsqu'une nouvelle épreuve vint fondre sur lui. Dans la semaine de la Pentecôte, une bande de rebelles poussant devant elle les troupes impériales, se jeta sur ce district précédée par la terreur, suivie par la désolation. Si les habitants en avaient cru les courageux conseils du missionnaire, ils auraient pris les armes pour se défendre au lieu de faire leurs paquets pour s'enfuir. Mais la panique était générale ; force fut à l'abbé Cambier de suivre le torrent pour ne pas se trouver seul vis-à-vis des rebelles. Il dut donc s'embarquer et aller se réfugier à Chaô-Tcheou-Fou. Au bout de quelques jours il repartit pour le Tchang avec son ami l'abbé Gennevoise. Il ne trouva plus que des ruines dans cette station naissante, pour laquelle on avait déjà fait des dépenses considérables, et qui semblait devoir devenir prochainement le centre d'une chrétienté nombreuse. Ornaments, vases, habits sacrés, tout avait disparu. La chapelle surtout semblait avoir excité la rage des brigands. L'autel était renversé, les boiseries tailladées, le tableau mis en pièces, çà et là seulement quelques livres et papiers laissés comme inutiles purent être recueillis.

A la suite de cet accident, l'abbé Cambier passa quelques mois à Canton pour concerter avec Mgr Guillemin les mesures à prendre en faveur du district qui venait d'être si éprouvé ; puis il repartit pour Chaô-Tcheou-Fou, il y loua une maison, et il avait déjà repris avec son ardeur accoutumée ses travaux de missionnaire, lorsque vers la fin du mois de mai il fut atteint avec violence par la dysenterie. Il s'était épuisé de fatigues pour préparer la cérémonie solennelle de la bénédiction d'une chapelle à Lô-Tchang, il avait voulu malgré cela célébrer avec un grand éclat la fête du Saint-Sacrement, et ne rien négliger pour que l'appareil imposant de la procession frappât vivement les chrétiens du district. Ces travaux étaient à peine achevés qu'il voulut se mettre en route pour faire la visite des familles disséminées à de longues distances dans sa vaste paroisse. Il n'y avait pas encore deux jours qu'il était en chemin que le mal avait fait des progrès effrayants.

Le 4 juin, il se leva de très grand matin pour dire la messe et entendre les confessions ; ce fut sa dernière messe.

Heureusement il n'était pas seul ; son ami l'abbé Gennevoise, qui avait fait la bénédiction de la chapelle de Lô-Tchang, n'avait pas voulu se séparer de lui, et par une permission toute miséricordieuse de la divine Providence, ne devait plus le quitter jusqu'au dernier moment. Je crois ne pouvoir mieux faire que de lui emprunter presque textuellement le récit à la fois très simple et très touchant de la mort de notre ami.

« Le 4 juin, lorsque j'eus à mon tour célébré la sainte messe, je revins vers l'abbé Cambier, il était couché sur une natte posée elle-même sur quelques planches sans oreiller. Le médecin qui lui tâta le pouls me dit en particulier que la maladie était grave ; je me tournai alors vers ce cher ami et lui dis : Vous savez que je ne veux rien vous cacher, votre maladie est très grave, il ne faut pas continuer la visite des chrétientés, mais revenir tout de suite à Lô-Tchang. — S'il faut mourir, me répondit-il, je suis prêt, j'espère en la miséricorde de Dieu.

» On put cependant le reconduire à Lô-Tchang et pendant une semaine entière, les médecins chinois épuisèrent leur science et leurs remèdes sans pouvoir arrêter les progrès du mal. On décida alors qu'on le transporterait en barque jusqu'à Canton. Quand on eut aidé le malade à descendre dans la barque et à se coucher, il m'appela et me dit : « Félix, c'est ici que je vais mourir. *Pax huic domui*, (lundi soir, 11 juin).

» Je lui donnai l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, l'âme toute bouleversée ; lui au contraire était calme, il répondait lui-même aux prières. Les gens de la barque étant tous païens, j'avais mis un rideau pour empêcher qu'ils ne vissent la cérémonie. Les chrétiens qui nous accompagnaient étaient un catéchiste, deux élèves et un cuisinier.

» La nuit fut assez mauvaise. Le lendemain, 12 juin, au lever du soleil, la barque se mit en route. Les dix-huit heures qui nous séparaient de Chao-Khouan furent faites avec une rapidité effrayante. Les eaux étaient très fortes et il nous fallut traverser plusieurs cascades. A deux heures de l'après-midi nous étions à Chao-Khouan :

» Pendant ce temps, le Père Cambier allait plus mal ; il sentait ses forces s'en aller. Vers six heures, le trouvant plus

faible encore, je récitai les prières des agonisants et lui demandai de bénir les quatre chrétiens qui nous accompagnaient. Il me parla ensuite du bonheur du ciel et m'exprima sa joie de m'avoir auprès de lui pour le moment suprême. Il m'indiqua le lieu de sa sépulture et me demanda de prier pour lui, me nomma ceux de ses amis de France à qui j'aurais à faire part de sa mort, et pensant à sa chère et sainte mère, il ajouta : « Je vais la revoir bientôt. » Quelques moments après, il me dit : « Félix, que le bon Dieu vous comble de ses bénédictions ! Vous vous coucherez tout à l'heure, immédiatement après ma mort, vous êtes vraiment trop fatigué. »

» Pendant ce doux et suprême entretien, je lui présentais de temps en temps le crucifix à baiser, tandis qu'il avait son chapelet entre les mains. Peu à peu ses forces diminuèrent, il pencha sa tête sur ma poitrine, sa respiration commença à diminuer. Il eut encore la force de dire : *In manus tuas commendo spiritum meum*. Ce furent ses dernières paroles, elles furent encore suivies de quelques respirations et tout fut fini. Il était alors sept heures et demie du soir : nous étions à Pak-tou, à près de cent lieues de Canton.

» Je récitai tout de suite comme il me l'avait recommandé la prière *Subvenite angeli*. Quand j'eus fini, les forces me trahirent, je perdis connaissance. Les Chinois me martyrisèrent pour me faire revenir à moi ; bientôt après, assoupi par la fatigue, je m'endormis. Quel réveil que de trouver un mort à côté de soi et presque dans le même lit ! La barque était si petite que nous y étions littéralement entassés.

» Le mercredi soir, les rameurs refusèrent de continuer, si on n'augmentait leur paie ; de là nouvelles difficultés. Il fallut donner encore quatre piastres, et pour leur faire honneur, entourer l'argent de papier rouge, selon le rite chinois. Ils étaient du reste fort étonnés que le cadavre ne répandit

aucune odeur, et ils nous adressèrent cette question qui était à leur insu un glorieux hommage rendu à la virginité : « Ce lettré n'était donc pas marié ? »

» Le jeudi soir, vers dix heures, on aperçut au loin les premiers feux de Canton ; à minuit nous arrivions dans le port ; nos marins amarrèrent près d'une bonzerie contre l'île qui se trouve au milieu du fleuve. Je pris seul une petite barque et allai avertir le préfet apostolique, Mgr Guillemin.

» La grande difficulté était de faire entrer le corps dans la ville. Le vice-roi seul peut le permettre, et encore ne le fait-il jamais, car la ville serait regardée comme maudite, si un mort y était introduit.

» Des porteurs chrétiens avaient été avertis ; nous mimés le corps sur une planche en le couvrant pour le déguiser. Arrivé aux portes de la ville, je donnai de l'argent aux gardiens pour les bien disposer, et causai quelques instants avec eux pour détourner leur attention. Ils ne s'aperçurent de rien et nous pûmes passer sans difficulté.

» Le corps de notre cher défunt fut placé dans la grande chambre de la mission où il resta exposé jusqu'au samedi matin. Les funérailles eurent lieu le samedi 16. Après la messe chantée par Mgr Guillemin, nous allâmes solennellement au cimetière. Quand la cérémonie fut terminée et que la dernière pelletée de terre eut recouvert le corps, on plaça sur la tombe une croix de bois, avec cette simple inscription : *Désiré Cambier, missionnaire apostolique, 12 juin 1866.* »

C'est donc là-bas, à 5,000 lieues de la France, que reposent jusqu'au jour de la bienheureuse résurrection les restes de notre ancien condisciple. Il évangélisait depuis près de quatre ans cette terre de Chine où son zèle l'avait conduit, et où il n'était arrivé qu'au

prix des plus grandes épreuves, et c'est au moment où sa connaissance de la langue et où son expérience du ministère le rendaient le plus capable de travailler avec succès à la conversion des infidèles, qu'une mort prématurée était venue lui donner l'occasion de consommer tant d'autres sacrifices par le sacrifice de sa propre vie.

Devant cette pensée, on serait tenté de laisser échapper avec le suprême adieu l'expression d'une douloureuse tristesse.

J'aime mieux toutefois envisager ce tableau si imposant de la mort du missionnaire dans un de ces rayons lumineux que la foi chrétienne fait briller au-dessus des épreuves de cette vie pour les transfigurer et pour en montrer le sens divin. Je ne veux pas terminer ce récit par des paroles de deuil, mais par un cantique d'allégresse. Et ce cantique, je l'emprunterai à l'apôtre même dont je m'honore d'avoir été l'ami, et à la mémoire duquel je suis heureux d'avoir pu consacrer ces humbles pages.

Bon Jésus, quand serai-je en ta sainte présence,  
 Quand enfin, près de toi, me sera-t-il donné  
 De contempler la gloire et la magnificence  
 Du royaume qu'en ta clémence  
 Un éternel amour nous a prédestiné ?

Hélas ! pauvre exilé sur la terre ennemie,  
 Je souffre et je combats tous les jours de ma vie :  
 Console mon exil, apaise ma douleur ;  
 C'est toi que vont chercher les soupirs de mon cœur,

Et tout ce qui vient de la terre  
Ne vaut pas un trait de lumière  
De ton esprit consolateur !

**Mgr A. PERRAUD,**

ÉVÊQUE D'AUTUN

UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nous regrettons d'avoir été obligé d'écourter l'excellente biographie de M. Cambier. On trouvera plus de détails dans les *Souvenirs de Chine*, livre composé par M. l'abbé F. Gennevoise, aujourd'hui chartreux à Montreuil.



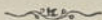




# L'ABBÉ L. CAPELLE

MISSIONNAIRE DIOCÉSAIN

DOYEN DE SAINT-GÉRY A VALENCIENNES



Vicaire, curé, doyen en plusieurs paroisses, missionnaire diocésain, organisateur de trois grandes solennités religieuses, auteur de divers ouvrages parmi lesquels les *Biographies des Prêtres du diocèse de Cambrai morts avant 1847*, M. l'abbé Capelle se montre, dans l'histoire du diocèse, sous des aspects tout à fait différents.

Nous avons pu vaincre les difficultés que présentait cette notice nécrologique, grâce à la bienveillance de plusieurs anciens amis de M. Capelle qui ont bien voulu nous communiquer non-seulement leurs souvenirs, mais aussi sa correspondance, tous ses ouvrages publiés et tous ses travaux inédits (1). Plus de deux

(1) Parmi les personnes qui nous ont fourni des renseignements particuliers pour cette notice publiée en 1869, nous signalerons : M. Dechristé, imprimeur à Douai, et M. Caron, fabricant à Valenciennes, l'un et l'autre amis intimes de M. Capelle, qui nous ont

cents lettres autographes, un nombre considérable de discours, d'essais, de notes ont été compulsés et étudiés pour cette courte notice. Elle abondera en citations ; quand cela a été possible, nous avons représenté M. Capelle par lui-même.

## I

**Enfance et premières études de M. Capelle. — Il exerce le saint ministère à Iwuy, à Honnecourt et à Preux-au-Bois.**

M. Louis Capelle naquit à Douai, le 3 avril 1810, dans une modeste habitation, située au coin de la Petite-Place et de la rue de la Croix-d'Or, où son père exerçait la profession de boulanger. Enfant encore, il fut choisi pour le service de l'autel dans l'église Saint-Jacques, sa paroisse ; et, sentant naître les premiers germes de sa vocation sacerdotale, il obtint la permission de suivre les cours du Collège royal. Mais son père lui ayant été ravi par une mort prématurée, il se vit sur le point d'être forcé d'interrompre ses études. « En 1823, raconte-t-il en parlant de lui-même dans » l'un de ses ouvrages, un enfant de Douai fréquen- » tait le Collège royal de cette ville, où il avait obtenu

fourni un grand nombre de notes, de lettres, de papiers et d'œuvres inédites. Nous signalerons encore feu M. Victor Delattre, M. le chanoine Delassus, ancien vicaire de Saint-Géry à Valenciennes, et M. le chanoine Lasne, successeur de M. Capelle dans la même paroisse.

» la gratuité de l'externat : le 1<sup>er</sup> janvier 1825, il lui  
» fut signifié que cette faveur lui était retirée, sous  
» prétexte que sa famille était dans l'aisance. Sa mère,  
» hélas ! après avoir été longtemps favorisée de la  
» fortune dans son commerce, était devenue veuve ;  
» des malheurs l'avaient accablée. Des ruines étaient  
» cachées sous de belles apparences. L'enfant pleu-  
» rait ; il voulait continuer ses études. Dès ses pre-  
» miers ans, il avait rêvé les saintes joies et les péni-  
» bles travaux du sacerdoce.... Forcé de quitter le  
» Collège, il eut recours à M. de Lewarde, qui lui  
» accorda l'admission dans son école du Béguinage.»  
En cette école, alors florissante, il rencontra un grand  
nombre de jeunes gens, appartenant comme lui à des  
parents honnêtes mais peu fortunés, et qui devinrent  
plus tard prêtres, médecins, professeurs, fabricants,  
chefs d'ateliers ; il s'y créa des amitiés qui lui furent  
fidèles jusqu'après sa mort. Deux ans plus tard, il en-  
tra en seconde au Séminaire de Cambrai ; sa facilité  
pour le travail et sa brillante imagination, son caractè-  
re ouvert et son intarissable gaieté lui valurent bien-  
tôt l'estime de ses maîtres et la sympathie de ses con-  
disciples. En 1832, après avoir terminé ses études  
théologiques, il fut ordonné prêtre et nommé vicaire  
dans une importante paroisse de la campagne, à Iwuy,  
près Cambrai : il s'y occupa du saint ministère avec  
un zèle dont le souvenir vit encore dans ce village ;  
nous avons parcouru quelques-unes des instructions  
à la fois solides et pratiques qu'il composa alors ;  
elles sont préparées avec autant de soin que si elles

avaient dû être prêchées dans la chaire de la cathédrale. M. Capelle fut heureux dans cette paroisse : il y faisait le bien. Le 5 février 1833, il écrivait à l'un de ses amis : « Représentez-vous ce jeune vicaire, que » l'on destinait à la métropole, traversant les rues du » village, les pieds dans de lourds sabots, couvert de » boue jusqu'à l'échine, d'une main relevant sa sou- » tane et de l'autre s'appuyant sur un bâton à fourche » ou sur les murs des habitations. Eh bien ! ce jeune » vicaire est heureux : il dit à qui veut l'entendre, » que le ciel lui a accordé ce qu'il avait souvent de- » mandé avant son ordination, en répétant : Mon » Dieu ! faites-moi vicaire au village ! Il est au vil- » lage, mais quelles larmes il répandrait s'il devait » quitter ces bons et simples fidèles ; oui, au village, » et que Dieu soit mille et mille fois béni de l'y avoir » envoyé ! Qu'il l'y conserve encore longtemps ! »

Ce souhait ne devait pas être réalisé : M. Capelle fut nommé, en 1835, curé à Honnecourt, paroisse du Cambrésis. La situation était triste et difficile : pas d'écoles, un presbytère inhabitable, un cimetière envahi par les eaux, une église humide, privée d'ornements et désertée par les paroissiens, où la parole de Dieu n'avait presque jamais retenti depuis la Révolution. Le jeune prêtre n'épargne ni sa santé, ni sa fortune personnelle ; le presbytère et le cimetière sont réparés en partie à ses frais ; l'église devient moins indigne du Dieu qui l'habite ; la parole divine se fait entendre plusieurs fois chaque dimanche. « Je ne re- » cule point devant le travail, écrivait-il quelque

» temps après son arrivée, et selon le précepte de  
» l'apôtre, je console, je catéchise, je parle (et même  
» je tonne) *in patientiâ et doctrinâ*. » Déjà en 1836, il  
avait obtenu des résultats ; il écrivait, en date du 28  
juin : « Mon église s'arrange ; on construit mon pres-  
» bytère : je suis toujours bien vu et respecté. Les  
» conversions sont peu nombreuses ; mais il y a une  
» grande tendance vers la religion. » En 1840, dans  
une autre lettre, il remerciait le ciel de voir le bien  
s'opérer enfin à Honnecourt ; à la Noël, il avait eu la  
consolation de compter cent vingt-une personnes à la  
Table sainte.

La création des écoles communales lui demanda de  
nombreuses démarches, lui suscita une vive opposi-  
tion. Après avoir trouvé un instituteur, il dut lui don-  
ner lui-même des leçons pour le faire admettre au  
brevet de capacité. « J'aurai des écoles, écrivait-il en-  
» core le 29 janvier 1840, mais ce ne sera pas sans  
» peines ; encore trois affaires de ce genre à traiter  
» et je pourrai faire un fin diplomate... Mon école de  
» filles surtout rencontre des entraves, bien que j'aie  
» trouvé une institutrice qui aura bientôt son brevet.  
» Mais, vive Dieu ! nous en sortirons, malgré l'oppo-  
» sition d'un pacha en sabots, en dépit des meneurs  
» de coteries et des orateurs de cabaret. »

Tant de travaux lui avaient valu quelques désagrè-  
ments ; il eut la consolation de voir combien il était  
aimé et vénéré, lorsque l'autorité diocésaine le nomma  
à la cure plus importante de Preux-au-Bois : ceux  
qui s'étaient montrés ses adversaires voulurent signer  
une pétition pour le retenir dans la paroisse.

A Preux-au-Bois, même zèle, mêmes travaux. Les sermons prêchés dans d'autres paroisses ne le satisfaisaient pas ; il en composait de nouveaux. Voici ce qu'il écrivait en janvier 1842 : « Le carême arrive ; » mon plan d'instruction est arrêté ; j'y travaille et » j'espère que l'on m'écouterà volontiers. Dieu veuille » bénir les efforts que j'entreprends pour sa gloire, et » me laisser donner, ajoutait-il avec le style familier » qu'il aimait parfois à employer, une bonne volée » de coups de bâton au diable. »

A l'époque où il traçait ces lignes, Mgr Giraud venait d'être nommé archevêque de Cambrai. « L'arrivée de ce prélat pieux, zélé et savant fut, comme » l'a écrit l'historiographe de notre diocèse M. Des- » tombes, une époque mémorable dans l'histoire ec- » clésiastique de la contrée. Alors commencèrent à » s'épanouir, dans les paroisses, les dévotions et les » pratiques religieuses toujours chères à l'église et » si propres au développement de la piété ; les mis- » sionnaires commencèrent à paraître au milieu de » populations avides de les entendre. » M. Capelle semblait pressentir ce moment qu'il appelait de tous ses vœux ; le 31 janvier 1842, quelques jours avant l'arrivée de Mgr Giraud, il écrivait : « Notre diocèse » va changer de face ; bientôt sans doute (et ce sera » un grand bonheur pour les paroisses), nous aurons » des prêtres auxiliaires chargés de donner des mis- » sions. » Non-seulement cet espoir ne fut pas trompé ; mais Mgr Giraud, qui ne tarda pas à apprécier le talent, le zèle et le cœur du curé de Preux-au-Bois, le

nomma lui-même missionnaire diocésain, au mois de juillet 1842.

## II

M. Capelle, missionnaire diocésain ; ses prédications. — Ses travaux historiques et littéraires. — Les trois Jubilés de Cambrai, Lille et Douai.

Au moment de s'élancer, ainsi qu'il l'écrivait, sur un océan inconnu et plein d'écueils, il hésita ; mais il se rappela le pêcheur du lac de Génézareth, saint Pierre, qui n'avait rien capturé en travaillant durant toute la nuit, et qui fit une pêche miraculeuse lorsqu'il eut obéi à la parole du divin Maître : « Conduis ta barque dans la haute mer et jette tes filets. » Lui aussi, pour obéir à l'ordre de son archevêque, il parla, et Dieu bénit sa parole. Il s'était montré prédicateur de talent dans les paroisses d'Iwuy, d'Honnecourt et de Preux-au-Bois ; dans les missions il se révéla orateur. Ceux-là seuls qui l'ont entendu durant la première période de sa vie de missionnaire, peuvent se faire une idée des effets produits par sa parole. Pour nous, nous n'oublierons jamais la mission qu'il donna, avec son confrère M. Crombé, dans la paroisse d'Estaires, en octobre 1843 ; nous étions jeune alors, mais nous voyons encore apparaître dans la chaire sa tête au front large, au regard étincelant, au port noble et majestueux ; il se montre, et déjà il domine l'auditoire ; il ouvre la bouche, et la vigueur de ses raison-

nements, l'ardeur de ses convictions, l'ampleur de son geste, la sonorité harmonieuse de sa voix donnent à ses paroles une puissance presque irrésistible ; parfois des frémissements courent parmi ces flots de toute une population qui a pris place dans les nefs de la vaste église. Plus de cent paroisses du diocèse l'entendirent tour à tour prêcher des missions ; nous avons suivi dans les *Annales inédites de la Maison Saint-Charles* les courses apostoliques de M. Capelle ; et nous avons vu presque partout ses prédications produire des résultats heureux et féconds. Son nom était devenu populaire dans le pays tout entier : à Armentières et dans plusieurs autres paroisses, son portrait ornait et peut-être orne encore aujourd'hui un grand nombre d'habitations. Mais tout cela ne pouvait s'obtenir sans peines et sans sueurs : plusieurs fois (et il en fut ainsi à Péronne et à Solre-le-Château), après des journées et des nuits de fatigues passées dans la chaire et au confessionnal, le missionnaire tombait tout à coup malade, épuisé, comme un soldat à bout de forces, qui tombe sans blessure sur le champ de bataille. Mais il ne tardait pas à se relever ; et bientôt il reprenait ses travaux et ses courses apostoliques. Et il ne prêchait pas seulement dans les paroisses : les collèges, les communautés religieuses, les réunions et les associations charitables entendaient aussi sa voix. Plusieurs fois il alla porter des consolations aux malheureux enfermés dans les prisons. L'une de ses missions les plus fécondes en résultats est peut-être celle qu'il prêcha en avril 1856, dans la maison de déten-



tion de Loos. Voici à ce sujet quelques détails recueillis dans les journaux de l'époque et dans les *Annales de la Maison Saint-Charles*. « Pendant que son con-  
» frère, M. Hallez, obtenait d'ineffaçables consolations au milieu des jeunes détenus, M. Capelle  
» prêchait aux dix-huit cents hommes environ qui  
» composent le personnel des prisonniers âgés de  
» plus de vingt ans. Le sujet de son premier discours  
» fut la réhabilitation du prisonnier avec Dieu, seul  
» moyen de parvenir à sa réhabilitation avec lui-même et avec la société; dans les autres instructions qui avaient lieu matin et soir, le missionnaire  
» prêcha sur les principaux dogmes de la foi, en revenant souvent sur les moyens que la religion fournit d'adoucir les souffrances de la captivité. Rien  
» de plus touchant que de voir ces infortunés, agenoouillés dans l'ancienne chapelle de l'abbaye autrefois peuplée par les disciples de saint Bernard.  
» Le silence, le recueillement, l'attention avec laquelle ils écoutaient la parole divine auraient suffi  
» pour dédommager le missionnaire des fatigues qu'il s'imposait : dans cet auditoire il ne rencontrait  
» guères que des hommes de bonne volonté. Mais ce qui portait l'émotion à son comble, c'était l'éloquent murmure qui se faisait entendre après l'instruction du soir, lorsque les prisonniers allaient  
» quitter la chapelle : le chœur entonnait le cantique :  
» *Mon Dieu, pardon*; condamnés au silence par le règlement de la maison, les pauvres détenus se  
» faisaient violence pour obéir à cette loi, et cepen-

» dant leur cœur, touché vraiment de repentir, leur  
» faisait prendre part à ce chant : et l'on entendait  
» alors un pieux murmure que produisaient les paro-  
» les du cantique soupirées à demi-voix par les lèvres  
» des prisonniers. Dès le 26, huit prêtres s'étaient  
» mis à la disposition des prisonniers pour entendre  
» leur confession ; dans la catégorie des hommes,  
» plus de seize cents se présentèrent au tribunal de  
» la pénitence. » Nous avons trouvé, parmi les pa-  
piers de M. Capelle, plusieurs allocutions, des lettres  
et des pièces de vers, touchants témoignages de re-  
mercîments que les détenus offrirent au missionnaire.

Ces utiles travaux remplirent sa vie, durant huit à  
neuf mois chaque année, de 1843 à 1857. De juin à  
octobre, il se reposait dans la maison Saint-Charles,  
partageant ses loisirs entre sa famille, ses amis et  
l'étude. « Je suis toujours bien content dans notre  
» solitude, écrivait-il le 13 septembre 1844, avec mes  
» chers confrères. Je sors pour aller voir ma mère ;  
» il ne m'en faut pas davantage. » Sa mère l'avait  
suivi dans les presbytères d'Honnecourt et de Preux-  
au-Bois : aussi le jour où il avait été nommé mission-  
naire diocésain, M. Capelle avait hésité à accepter ;  
il lui fallait quitter celle qu'il aimait tant. Mais, digne  
de son enfant, sa vieille mère lui avait dit : « Mon fils,  
puisque c'est la volonté de Dieu, partez. » Il lui avait,  
d'ailleurs, procuré une habitation à Cambrai, et, durant  
ses vacances, il allait fréquemment la visiter et passer  
quelques heures auprès d'elle. Les autres membres de  
sa famille reçurent aussi des preuves de sa générosité

qui ne connaissait point de bornes : il entourait des soins les plus tendres un neveu et une nièce, que la mort lui ravit en 1852. « J'éprouve en ce moment, » écrivait-il en juin 1852, une peine bien vive et bien » profonde : mon pauvre neveu est mort, et sa char- » mante sœur est atteinte de la même maladie. Elle a » été envoyée à la campagne où je suis allé la voir avec » un docteur de Douai ; et celui-ci, après l'avoir aus- » cultée, m'a déclaré qu'elle est atteinte de la ma- » nière la plus grave. Je ne saurais dire combien je » suis affligé : ces deux enfants étaient pour ainsi dire » le charme, la poésie de mon existence ; et les voilà » qui disparaissent comme des fantômes qu'on ne peut » saisir... Mais que la volonté de Dieu soit faite... » Puissent au moins mes amis ne pas me manquer ! » L'amitié, comme il le désirait, ne lui fit jamais défaut : il aimait trop pour ne pas être aimé. Il écrivait encore en janvier 1855, à un ami d'enfance qui devait être plus tard l'ami de sa dernière heure : « Après l'amour » de Dieu, ce qu'il y a de plus agréable, c'est une ami- » tié vraie... aussi, je t'en prie, garde-moi bien ton » amitié, toujours aussi bonne, toujours aussi cons- » tante. » Et le 31 octobre 1866, à Toulouse où le retenait la maladie, il commençait une lettre par ces lignes : « Mon très cher ami : oui, très cher ; sur la » page où j'ai inscrit les noms de mes amis, tu es à » la première ligne, et d'ailleurs cette liste n'est pas » bien longue. Après le nom du cher archevêque » (Mgr Desprez, archevêque de Toulouse), vient le » tien ; et puis il y en a encore deux ou trois. O mon

» Dieu, que les vrais amis sont rares ! Et combien je  
» vous remercie de m'en avoir donné quelques-uns  
» qui m'aiment à cause de moi, rien qu'à cause de  
» moi, comme je vous aime, ô Seigneur, à cause de  
» vous. »

Le 8 septembre 1844, dans une autre lettre au même ami d'enfance, il disait : « Viens passer quelques  
» jours avec moi ; nous causerons. Je te lirai quel-  
» ques-unes de mes compositions en prose et en vers ;  
» car, dans mes loisirs, je me distrais toujours avec  
» les muses, je remplis mon temps par l'étude. » Depuis sa sortie du Séminaire, au milieu des occupa-  
tions qui avaient rempli sa vie, M. Capelle n'avait jamais perdu le goût des travaux littéraires et histori-  
ques. La paroisse d'Honnecourt, où il fut nommé à l'âge de vingt-six ans, abonde en souvenirs ; le jeune curé étudia l'archéologie et la paléographie, entra en relations avec M. Leglay et d'autres érudits, et, après de longues recherches, commença à rédiger l'histoire de ce village. Transféré à Preux-au-Bois, il abandonna cet ouvrage déjà presque achevé, et s'occupait principalement, de 1841 à 1845, de littérature et de poésie. Parmi les écrits et les notes retrouvés dans ses [papiers après sa mort, nous avons rencontré, jetées çà et là au hasard, sur des feuilles volantes, un grand nombre de poésies, parfois incomplètes ou inachevées, *disjecti membra poetæ* ; ce sont des strophes à la Sainte Vierge et de mélodieux cantiques, des regrets adressés aux amis qu'il venait de quitter, de spirituelles chansonnettes la plupart écrites en pa-

tois douaisien qu'il disait lui-même avec la grâce la plus charmante et l'entrain le plus communicatif, des descriptions, des fragments, improvisés devant une grande scène de la nature, au pied d'un antique monument. Des notes tracées au crayon nous apprennent qu'un soir en Italie, visitant le Colysée avec quelques jeunes gens et l'un de ses confrères, il improvisa les vers suivants où le prêtre s'unit au poète, pour chanter le martyre des chrétiens et surtout celui de saint Ignace, évêque d'Antioche :

O toi qui dévoras nos pères, Colysée,  
 Voici donc à nos pieds ta grandeur abaissée :  
 Les martyrs ont du Ciel conquis le noble prix,  
 Et toi, tu n'offres plus qu'un immense débris.  
 Je te salue, Ignace ! Ici brilla ta gloire ;  
 Ici tu remportas la plus belle victoire.  
 Ce sol a bu ton sang ! Des lions irrités  
 Sur ta tête sacrée ici se sont jetés ;  
 Mais en broyant tes os, ils te donnaient la vie.  
 Ah ! nul trépas pour moi n'est plus digne d'envie !  
 Qu'il fut beau, qu'il fut grand, ce jour où les Romains,  
 De ton sang altérés, criaient, battant des mains,  
 « *Le chrétien aux lions !* » Défiant leur furie,  
 Le chrétien triomphant entra dans la patrie !

Avec la poésie, M. Capelle faisait marcher de front les travaux d'érudition : les recherches dans les bibliothèques et les archives avaient pour lui un attrait singulier ; souvent il passait de longues journées dans le riche dépôt de Lille, avec son ami le savant M. Leglay. Celui-ci, qui lui témoigne dans ses lettres la

plus haute estime, demanda même à Mgr Giraud s'il ne pouvait point se l'attacher comme collaborateur dans les Archives départementales. Ce projet ne put aboutir; et M. Capelle ne fit que fournir des notes pour le *Cameracum Christianum*. Plusieurs travaux importants absorbaient d'ailleurs la plus grande partie de ses vacances et de ses loisirs. Depuis son entrée au Séminaire jusqu'à la dernière heure de sa vie, M. Capelle a toujours conservé le culte le plus pieux, le plus fervent pour la sainte Image de Notre-Dame-de-Grâce de Cambrai : en 1845, fut publiée une brochure dans laquelle l'antiquité de cette Image miraculeuse et la bonne foi des chanoines étaient mises en doute. Blessé dans la dévotion qui lui était la plus chère, M. Capelle répondit à cette brochure avec autant de modération que de science, par sa *Lettre à M. E. J. Faily* (1). Plus tard il étudia cette question plus complètement, et publia en 1851 un ouvrage qui a pour titre *Notre-Dame de Cambrai ou Notice sur l'Image miraculeuse de Notre-Dame-de-Grâce* (2).

Ses recherches s'étaient portées dès 1846 vers un autre sujet. Durant ses courses apostoliques à travers le diocèse, il avait souvent entendu parler de ces prêtres généreux qui, aux jours néfastes de 1793,

(1) Lettre de M. E. J. Faily, Cambrai, 1845.

(2) Cet ouvrage a eu une nouvelle édition en 1852. Dans cette édition se trouve une *Introduction sur le Culte de la Sainte Vierge à Cambrai*, qui a pour auteur M. Destombes, alors professeur d'histoire au Séminaire de Cambrai.

préfèrent à l'apostasie une vie errante et incertaine dans les bois et les fermes isolées, l'exil dans les pays étrangers, la captivité sur les pontons et à Cayenne, la mort sur les échafauds de Cambrai, de Valenciennes et d'Arras. Il recueillit pieusement ces souvenirs, les fit recueillir par plusieurs autres ecclésiastiques et publia en 1847 la *Biographie des prêtres du diocèse de Cambrai morts depuis 1800* ; curieux ouvrage, dit M. Leglay, qui renferme des documents utiles pour l'histoire religieuse, et dont chaque biographie forme comme un épisode de cette période si tristement célèbre (1). M. Capelle avait aussi réuni des notes et des documents sur l'histoire du schisme constitutionnel dans le diocèse et sur la vie de Mgr Belmas ; il avait même écrit plusieurs chapitres de ces deux ouvrages ; par prudence, il renonça à les faire paraître. Du moins, il publia la vie de l'un des plus illustres successeurs de Fénelon, de S. E. le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai ; ouvrage écrit d'après la volumineuse correspondance du cardinal, et dans lequel M. Capelle montra tout ce qu'il avait de richesse dans l'imagination et dans le cœur. Vers la même époque, il avait acquitté une dette plus ancienne encore de son cœur, en composant l'éloge historique du fondateur du Béguinage de Douai et de tant d'autres institutions utiles, de M. *Edouard-Nicolas-Joseph de Forest de Lewarde* ; il me suffira de rappeler que cette notice a été couronnée par la Société d'Agriculture, Sciences

(1) LEGLAY, *Cameracum Christianum*, Introduction, p. LXII.

et Arts de Douai, qu'elle fut insérée dans ses *Mémoires* et valut à l'auteur le diplôme de membre correspondant (1). Nous nous contenterons de donner les titres des travaux que M. Capelle publia dans les années suivantes : en 1852, une nouvelle édition de la *Notice sur Notre-Dame-de-Grâce* et le *Souvenir du Jubilé séculaire de Cambrai* ; en 1854, la *Notice sur Notre-Dame-de-la-Treille* et le *Souvenir de ce second Jubilé séculaire* ; en 1855, les *Recherches sur l'Histoire du Saint-Sacrement-de-Miracle de Douai*, aussi avec le *Souvenir de ce troisième Jubilé séculaire* ; en 1857, la *Vie de sainte Hiltrude avec une notice sur l'abbaye de Liessies*.

Plusieurs de ces derniers travaux nous reportent à l'une des époques les plus mémorables de la vie de M. Capelle. De 1852 à 1855, notre diocèse a vu célébrer trois Jubilés séculaires qui ont réveillé les traditions antiques, ravivé la foi, enflammé la piété et excité un vif enthousiasme religieux dans le pays tout entier. Nous ne craignons pas de le déclarer : pour rendre possibles les grandes fêtes séculaires qui firent revivre Notre-Dame-de-Grâce à Cambrai, Notre-Dame-de-la-Treille à Lille, et le Saint-Sacrement-de-Miracle à Douai, pour préparer et organiser ces trois processions aux groupes si riches, si variés et si nombreux, il a fallu l'intelligence, le goût artistique, l'activité, la foi et la piété de M. Capelle. D'autres ont pu

(1) *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai*, 2<sup>e</sup> série.



prêcher avec autant d'éloquence, écrire avec autant de facilité, se dépenser avec autant de zèle : aucun peut-être n'aurait su, comme lui, mener à bonne fin ces trois imposantes manifestations religieuses qui jetèrent, ainsi qu'il le dit lui-même, *un défi à l'incrédulité, à l'indifférence de notre âge*. Les trois Jubilés séculaires sont les trois grandes journées de l'histoire de notre diocèse au milieu du dix-neuvième siècle ; elles sont aussi les trois grandes journées de la vie sacerdotale de M. Capelle. Mais ce ne fut pas sans peine, sans d'immenses fatigues qu'il arriva à ce résultat : on peut compter par milliers les lettres qu'il écrivit ou fit écrire à ce sujet. Monseigneur l'Archevêque de Cambrai montra qu'il appréciait ses services éminents, lorsqu'après la procession de Notre-Dame-de-la-Treille, il lui conféra les insignes de chanoine honoraire ; la ville de Douai montra combien elle était fière de lui avoir donné naissance, en offrant à l'organisateur du Jubilé du Saint-Sacrement-de-Miracle une magnifique chapelle en vermeil, ornée de riches émaux. Dans la fête célébrée à cette occasion, le 30 décembre 1855, M. Maurice, alors maire de la ville, adressa à M. Capelle un discours auquel nous empruntons les lignes suivantes : « Il fallait pour réus-  
» sir, comme vous l'avez fait, unir l'infatigable ar-  
» deur du chrétien le plus fervent au goût épuré, aux  
» inspirations classiques d'un artiste d'élite ; il fallait  
» encore aimer la ville de Douai, comme le plus dé-  
» voué de ses enfants, pour entreprendre, sans fai-  
» blir, ce labour immense dont le résultat devait faire

» briller votre ville natale d'un éclat si vif et si inat-  
 » tendu (1). »

### III

Amour de Monsieur Capelle pour sa ville natale. — Il est nommé doyen de Saint-Géry à Valenciennes ; ses travaux dans cette paroisse ; sa dernière maladie ; sa mort.

Les dernières lignes que nous venons de citer mettent en lumière un trait que nous ne nous pardonnerions pas d'oublier dans le caractère de M. Capelle. Il était véritablement Douaisien, il aimait du fond du cœur sa ville natale, il répétait volontiers et souvent : *Je suis un enfant de Gayant*. Il prenait intérêt à tout ce qui se passait dans cette cité ; le souvenir de Douai lui était présent partout, lui fut toujours cher. En 1856, il était en mission à Denain, prêchant quatre ou cinq fois par jour : l'époque de la fête du Saint-Sacrement-de-Miracle arrive ; il trouve le temps d'y penser et d'écrire à l'un de ses amis : « Ah ! que je » voudrais être aujourd'hui à Douai dans l'église » Saint-Jacques : c'est la fête du Saint-Sacrement-de- » Miracle ! Oh ! le Saint-Sacrement-de-Miracle ! Que » de choses il y a pour moi dans ce mot ! Quel beau, » quel saint souvenir ! »

(1) Ce discours se trouve reproduit *in extenso* dans le *Souvenir du Jubilé séculaire du Saint-Sacrement-de-Miracle*.

Aux derniers jours de sa vie, quand la maladie avait déjà épuisé ses forces et assombri sa gaiété, il suffisait d'un souvenir douaisien, d'un récit de sa jeunesse pour ramener un sourire sur ses lèvres, un rayon de bonheur sur son front. Durant cette triste période de son existence, l'un de ses amis était allé passer quelques heures avec lui et lui avait longtemps parlé de Douai; la force revint au malade avec la gaiété, et, après le départ de cet ami, il dicta, pour la lui envoyer, une charmante pièce de vers à laquelle nous empruntons la strophe suivante :

Que tu sais bien la cordé de la lyre  
Qu'il faut toucher pour ranimer mon cœur!  
Après mon Dieu, c'est Douai qui m'inspire  
Le doux émoi qui donne le bonheur.  
Oh! parlez-moi des jours de mon enfance  
Et de Douai, je suis Douaisien;  
Tout m'y rappelle aimable souvenance...  
Mon cher ami, que tu m'as fait de bien!

Que l'on nous permette, au sujet de l'amour de M. Capelle pour sa ville natale, d'emprunter une page à une lettre qu'il écrivit de Gènes durant un voyage en Italie.

« Le 12 mars 1857.

« Vous qui êtes si bon Douaisien, vous me saurez  
» gré de vous associer au plaisir que j'ai éprouvé  
» aujourd'hui. Je passais ce matin devant l'un de ces  
» palais construits en marbre de Carrare, qui ont

» fait donner à cette ville le nom de Gènes la su-  
» perbe. Je demandai à mon cicerone quel était ce  
» palais ; il me répondit : C'est l'Université ; c'était  
» autrefois la résidence des Jésuites à qui il avait été  
» donné par la famille Balbi. — N'y a-t-il point d'ob-  
» jets d'art, de statues ? — Il s'y trouve, me dit le  
» guide, quelques bas-reliefs de Jean de Bologne. —  
» Comment ! de Jean de Bologne ! Et vous ne m'en  
» disiez rien ! Vite, entrons. — Nous gravissons un  
» large escalier de marbre, et, après avoir traversé  
» des galeries supérieures, nous pénétrons dans la  
» grande salle. Là sont conservées six statues en  
» bronze de notre célèbre sculpteur douaisien : la  
» Foi, l'Espérance et la Charité, la Prudence, la  
» Force et la Tempérance. Vous ririez peut-être si  
» je vous disais que le sauvage de l'Océanie contem-  
» ple avec moins de plaisir au Jardin-des-Plantes le  
» palmier de son île natale, que je ne contemplai ces  
» œuvres d'un artiste de Douai. C'était la première  
» fois que je voyais des statues de Jean de Bologne.  
» Et quelles statues ! Ne me demandez point ce que  
» j'en pense, je ne vous répondrais que par des points  
» d'exclamation... Ces statues sont de grandeur na-  
» turelle ; celle de l'Espérance me paraît l'emporter  
» sur les autres. Je voulus ensuite visiter une porte  
» en bronze ornée de bas-reliefs de Jean de Bologne.  
» Hélas ! pourriez-vous jamais imaginer ce que sont  
» devenus les six bas-reliefs de cette porte, ces bas-  
» reliefs bien plus admirables encore que les statues ?  
» Encadrés dans des baguettes de bois doré, ils sont

» appendus sur les murailles badigeonnées d'un petit cabinet de travail, où se tient un employé, un commis d'économat peut-être : ces bas-reliefs me semblaient eux-mêmes s'étonner de l'oubli dans lequel on les laisse. Leur largeur est de 70 centimètres environ, leur hauteur de 40 ; ils représentent Notre-Seigneur devant Hérode, la flagellation, le couronnement d'épines, la condamnation à mort, Notre-Seigneur portant sa croix, le crucifiement. L'on peut dire, sans aucune exagération, que ce sont de véritables chefs-d'œuvre ; ils ornaient autrefois la porte de la chapelle. Je n'en ai pas encore vu d'aussi remarquables ; les personnages sont en un relief si puissant que plusieurs statuettes se détachent presque complètement. »

Nous passons à regret sous silence les pages dans lesquelles le voyageur douaisien a parlé de l'œuvre et du tombeau de Jean de Bologne à Florence, et ajoutons seulement, sur son excursion en Italie, quelques mots empruntés à l'éloquent panégyriste qui a fait son oraison funèbre : « Ce voyage de M. Capelle à Rome et en Italie ne devait pas seulement contenir sa nature d'artiste par le spectacle des chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne ; il devait surtout donner une libre expansion à son profond dévouement pour la chaire de saint Pierre et pour la personne sacrée de notre bien-aimé Pie IX. Et là encore, dans la ville éternelle, au centre de toutes les lumières et de toutes les grandeurs, il lui fut donné d'annoncer la parole divine. C'était le Ven-

» dredi-Saint de l'année 1857, dans l'église de Saint-  
» Louis-des-Français ; il avait devant lui l'armée  
» française d'occupation. Après avoir rappelé les  
» souffrances du divin Maître et montré les rapports  
» intimes qu'elles ont avec les épreuves actuelles de  
» son vicaire sur la terre, il représenta vivement aux  
» troupes françaises tout ce que la cause qu'elles  
» soutenaient avait de grand, de touchant et de su-  
» blime ; et il arrachait à ces braves soldats des lar-  
» mes d'émotion et d'enthousiasme. »

Le jour même où, rentrant de ce voyage en Italie, M. Capelle était allé saluer Monseigneur l'archevêque, il reçut sa nomination au décanat de Saint-Géry à Valenciennes. Aucun des habitants de cette ville n'a oublié son discours d'installation, dans lequel, par un hardi mouvement d'éloquence, il présenta sa main à la cité. L'union, créée dès ce jour entre le pasteur et le troupeau, dura dix ans sans s'altérer ; elle fut cimentée par de nombreux bienfaits. Les paroissiens de Saint-Géry voulurent consacrer la mémoire du jour de l'installation de leur nouveau doyen, par le don d'un riche ciboire orné d'émaux et de pierres précieuses ; une magnifique croix processionnelle, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, fut bientôt acquise par l'église ; deux missels et deux évangéliaires avec fermoir et coins en vermeil ciselé, des chandeliers pour l'autel et des ornements brodés dans le style du XIII<sup>e</sup> siècle, relevèrent la splendeur des cérémonies sacrées. L'église Saint-Géry, construite pour des Récollets dans la première période du style ogival, avait

subi les transformations et les restaurations les plus malheureuses : M. Capelle lui rendit son caractère à l'intérieur et fit élever dans le chœur un autel en bois véritablement monumental, entouré de statues et de vitraux, qui symbolisent la foi prêchée dans l'univers, dans le diocèse de Cambrai ; il obtint, pour former les lambris, quarante bas-reliefs en chêne, sculptés avec art, épaves qui proviennent de l'abbaye de Vicoigne. Huit jours avant sa mort, il se faisait apporter dans sa chambre le premier panneau d'un banc de communion qui devait relier au chœur les autels des nefs latérales et indiquait d'heureuses modifications qui furent introduites dans l'exécution de ce travail.

Il ne négligeait point les âmes. Le conseil lui avait été donné, dans l'intérêt de sa santé, de ne se laisser aller qu'avec modération à son ardeur pour la prédication de la parole de Dieu ; hélas ! il ne sut point y obéir. Non content de prendre sa très grande part dans les instructions ordinaires, il profitait de toutes les occasions qui s'offraient de parler à son peuple, fêtes, jubilés, retraites, catéchismes de persévérance, premières communions, confirmation, associations de charité, réunions d'ouvriers ou d'anciens militaires. Le 5 mai 1861, les médaillés de Sainte-Hélène de la ville demandèrent un service pour l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>. M. Capelle voulut le chanter lui-même ; après l'évangile il monta en chaire et parla à ces vieux débris de nos grandes armées, de l'empereur, de ses victoires, de sa foi et de sa mort chrétienne, avec tant d'émotion

et d'enthousiasme, qu'à la fin du discours des applaudissements et des cris de *Vive l'Empereur!* retentirent sous la voûte étonnée de l'église. Nous n'oublierons point de rappeler, que, dans la direction des âmes, il était reconnu pour la prudence et la sagesse de ses conseils; ceux-là mêmes qui étaient éloignés de la pratique des devoirs religieux, allaient s'adresser à lui dans les heures critiques de leur vie, et ils ne le quittaient jamais sans avoir reçu un avis utile, une douce consolation, une parole amie. Auprès de ceux que l'infortune avait frappés, il ne se contentait point de l'aumône du cœur: les témoins de sa vie intime ne lui ont jamais reproché qu'une générosité parfois trop large et trop facile.

Altérée depuis longtemps par des travaux et des fatigues qui excédaient ses forces, la santé de M. l'abbé Capelle fut insensiblement ruinée par une anémie dont il ne pouvait se rendre compte. Parfois, après l'une de ces prédications dans lesquelles il dépensait tout son cœur et toute sa voix, il tombait dans un état de prostration qui durait plusieurs jours. Un climat plus doux, un ciel plus chaud lui furent conseillés par la science; cédant aux instances de l'un de ses amis d'enfance et de Séminaire, Mgr Desprez, archevêque de Toulouse, il alla passer quelques mois dans cette ville et à Bagnères de Luchon. Mais, dans le midi comme dans le nord, il était le plus souvent triste, souffrant, épuisé; quelques éclairs de santé et de gaieté brillaient encore par intervalles dans son âme et sur son front, mais il retombait bientôt dans un accablement,



augmenté par la douleur qu'il éprouvait de se voir éloigné de sa chère église de Saint-Géry. Il revint dans sa paroisse en octobre 1866, et entra bientôt dans cette longue agonie d'une année, qui se termina le 7 octobre 1867, par une mort douce, pieuse et sainte.

Toute la population de Valenciennes assista à ses funérailles ; un certain nombre de personnes de la paroisse versaient des larmes ; la dépouille mortelle était portée par des prêtres de la ville ; les autorités locales tenaient les coins du poêle. Monseigneur l'archevêque était représenté à cette triste cérémonie par M. Bonce, vicaire-général, qui chanta lui-même la sainte messe, et le clergé du diocèse par plus de cent ecclésiastiques ; un grand nombre d'amis du défunt étaient venus des villes voisines unir leur douleur et leurs prières à celles des habitants de Valenciennes. Avant l'absoute, une voix éloquente et profondément émue, celle de M. Lasne, alors supérieur du collège de Notre-Dame, prononça l'oraison funèbre, en prenant pour texte et pour pensée générale cette parole du psalmiste : *zelus domus tuæ comedit me*, Seigneur, le zèle de votre maison m'a dévoré. Ces mots résumant, en effet, toute la vie du prêtre, du missionnaire, dont nous avons essayé de faire connaître les œuvres et les vertus. Nous serions heureux, si ces pages, trop longues peut-être en elles-mêmes, mais trop courtes pour retracer une existence si pleine, pouvaient donner une idée de ce zèle sacerdotal qui a véritablement dévoré M. Capelle, si elles pouvaient contribuer à conserver la mémoire d'un nom qui doit rester gravé dans les annales reli-

324 MONSIEUR L'ABBÉ CAPELLE, DOYEN DE SAINT-GÉRY  
gieuses du diocèse, dans les souvenirs de Lille, de  
Cambrai, de Valenciennes et de Douai.

C. DEHAISNES,

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTÉTÉ



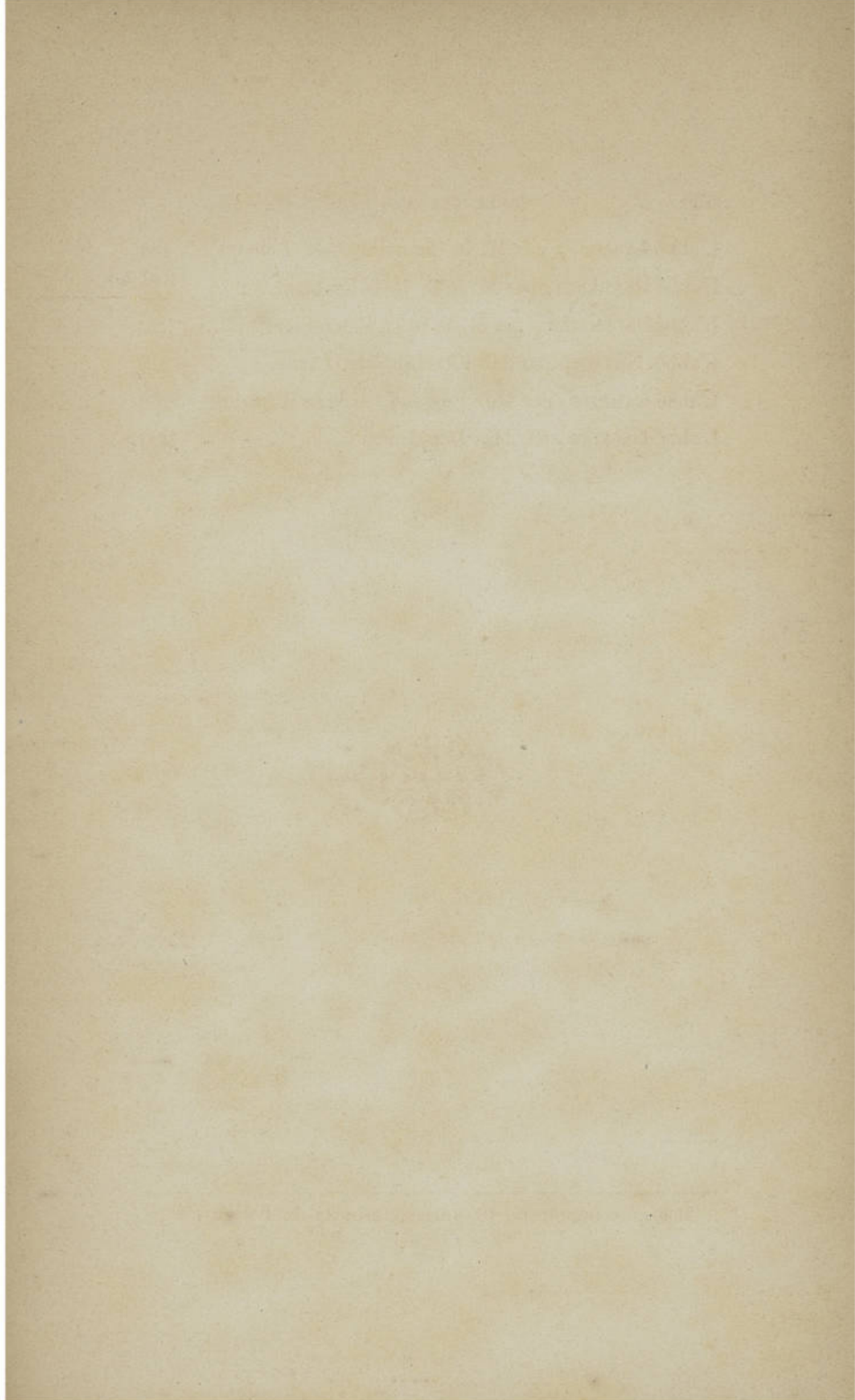
**TABLE**  
**DES MATIÈRES**

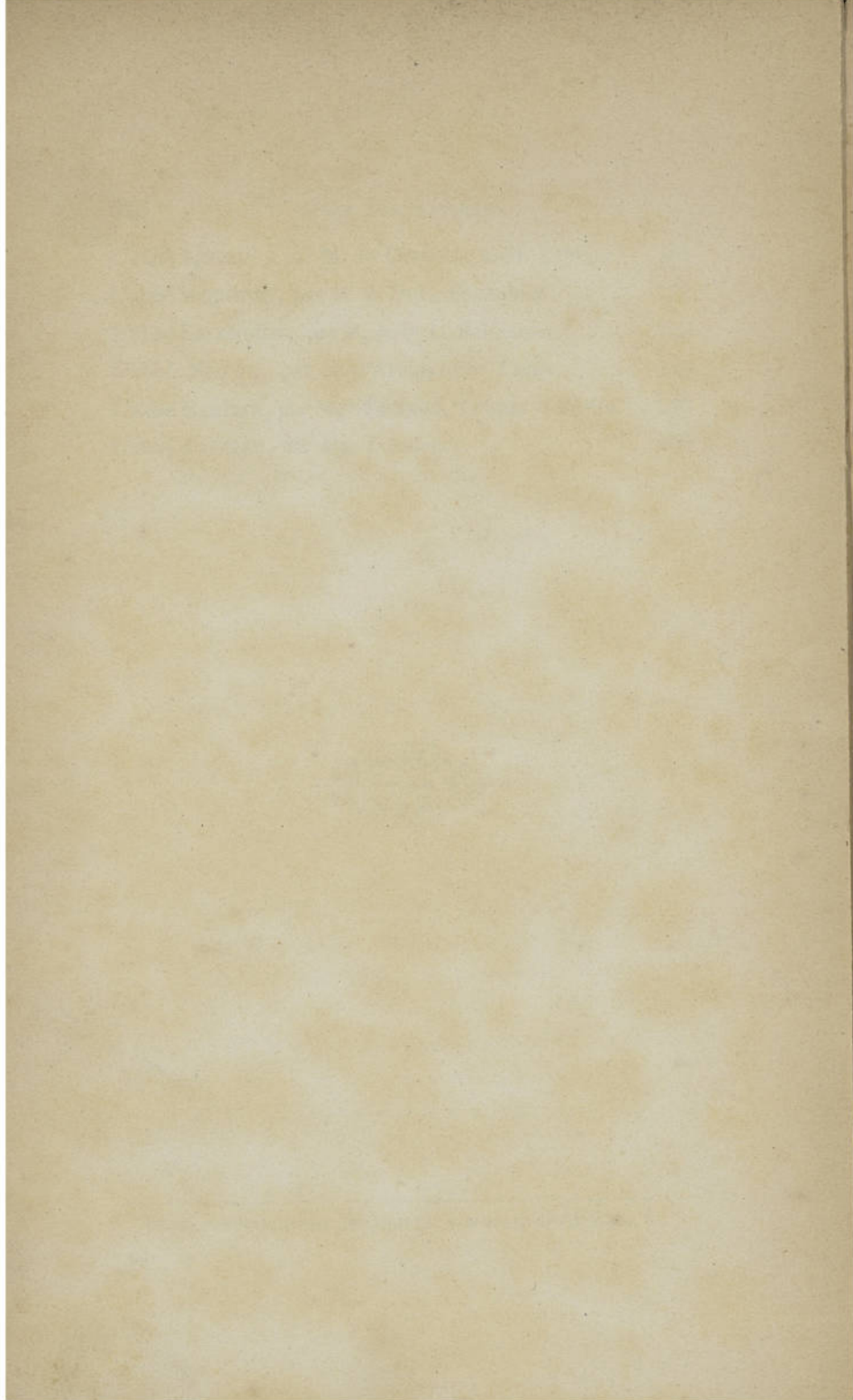
DU PREMIER VOLUME

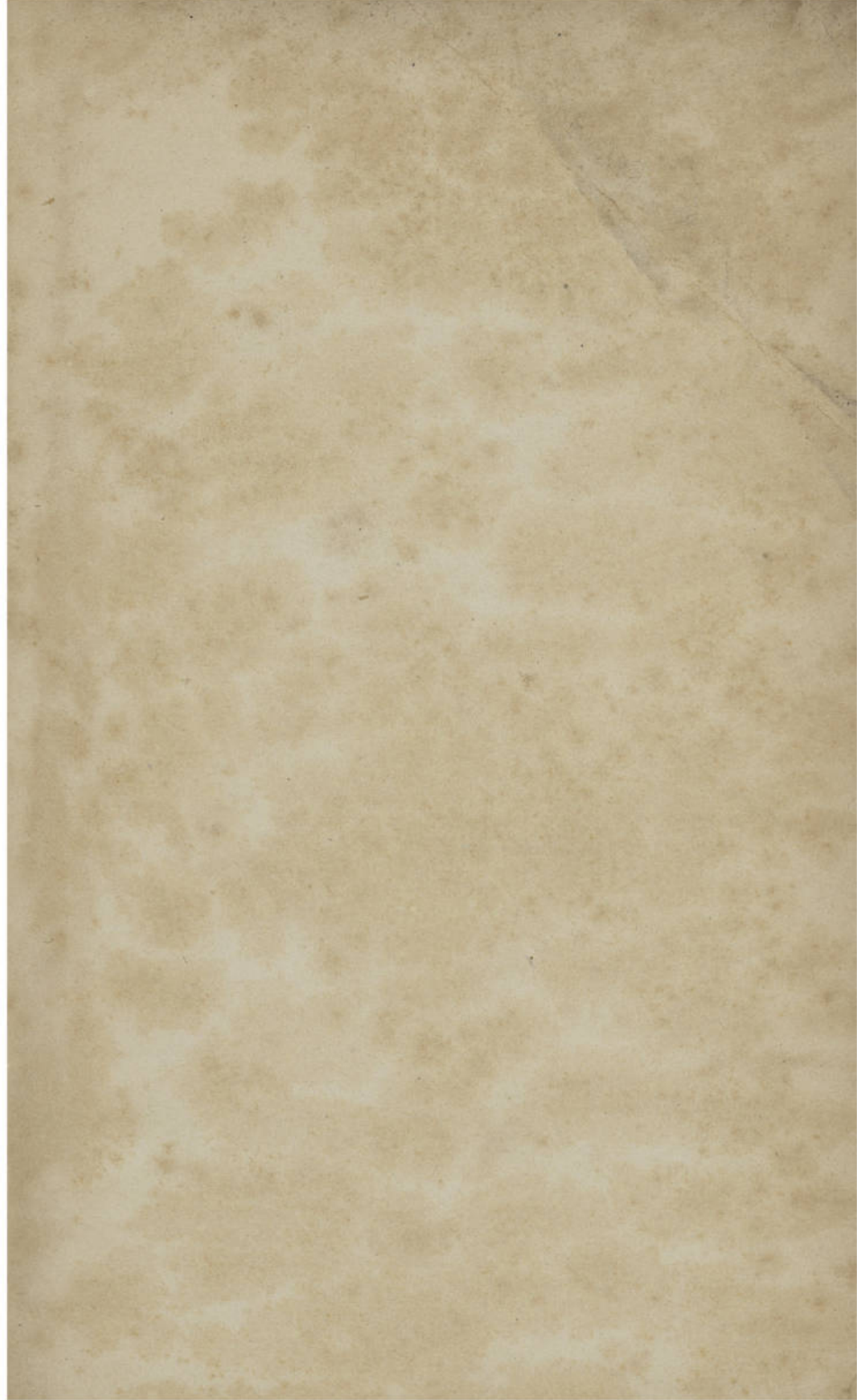
	PAGES
LETTRE D'APPROBATION de Monseigneur Thibaudier, Archevêque de Cambrai . . . . .	v
LETTRE du R. P. Félix, S. J. . . . .	vii
INTRODUCTION . . . . .	xiii
—————	
Monseigneur WICART, évêque de Laval, d'après M. le Chanoine Couanier de Launay . . . . .	1
Monseigneur BATAILLE, évêque d'Amiens, par Mgr Dehaisnes . . . . .	29
Monseigneur MORTIER, évêque de Digne, par M. l'abbé Lesot . . . . .	65
Monseigneur MONNET, évêque de Madagascar, par M. le Dr L. Salembier . . . . .	93 ✓
Monseigneur DUBAR, évêque de Canathe, par M. l'abbé Leboucq . . . . .	125 ✓

L'abbé LESCOUF, par M. le Chanoine J.-H. Leblanc.	161
✕ L'abbé HERRENGT, par M. le D <sup>r</sup> L. Salembier . . .	179
L'abbé SALEMBIER, par M. le D <sup>r</sup> L. Salembier. . .	223
L'abbé NEUWE, par M. l'Archiprêtre Lasne. . .	249
✕ L'abbé CAMBIER, par Mgr Perraud, évêque d'Autun.	269
L'abbé CAPELLE, par Mgr Dehaisnes. . . . .	299









EN VENTE CHEZ L. QUARRÉ, LIBRAIRE, GRAND'PLACE, 64

La Vie et l'Œuvre de Jean Bellegambe, par Mgr C. DEHAISNES, prélat de la Maison de Sa Sainteté, président de la Commission historique du Nord, ancien président de la Société des Sciences de Lille. Un volume grand in-8° illustré de 6 héliogravures de P. Dujardin, d'une remarquable héliogravure exécutée par M. Hanfstaengl, de Munich, et d'une reproduction au trait du retable polyptyque d'Anchin. — Prix . . . . . 10 »

Histoire de l'Art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV<sup>me</sup> siècle, par le même, comprenant : 1° *L'Histoire de l'Art*, un volume grand in-4° avec 15 héliogravures de P. Dujardin. — Prix . . . . . 60 »

2° *Les Documents sur l'Histoire de l'Art*, 2 volumes grand in-4°. Pr. 80 »  
(Cet ouvrage a obtenu l'un des prix Gobert à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

La Vie des Saints et des personnes d'une éminente piété des diocèses de Cambrai et d'Arras, d'après leur circonscription ancienne et actuelle, par M. le Chanoine DESTOMBES, vicaire-général de Cambrai. — Troisième édition revue et considérablement augmentée. 4 volumes in-12, ornés de filets rouges. — Prix . . . . . 40 »

La persécution religieuse en Angleterre sous Elisabeth et les premiers Stuarts, par le même. 3 volumes in-8°. Brochés. — Pr. 12 »

Histoire d'Iwuy, par MM. O. DEHAISNES, vice-doyen, curé d'Iwuy, et A. BONTEMPS, vicaire de la même paroisse, membres de la Commission historique du Nord. Un volume grand in-8°. Broché. — Prix . . . . . 40 »  
(Cet ouvrage a obtenu une récompense à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

Cameracum Christianum. — Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai d'après la *Gallia Christiana*, avec la traduction du texte en regard, des additions et une continuation par A. LE GLAY. Un fort volume grand in-8° avec cartes. — Prix . . . . . 10 »

Petrus de Alliaco, Cameracensis episcopus, auctore L. SALEMBIER. 1886. — Prix . . . . . 6 »

OUVRAGES EN PRÉPARATION

Recherches sur les volets du retable de Saint Bertin et sur le peintre Simon Marmion, par M<sup>re</sup> C. DEHAISNES.

L'Art à Amiens dans ses rapports avec l'École flamande primitive par le même.

Histoire du diocèse de Cambrai, par M. le vicaire-général DESTOMBES.